

PAGES
MANQUANTES

W. LEGAULT

Horloger, Bijoutier et Opticien

Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations : celles des montres est une spécialité de l'établissement.



Le Département d'Optique est complet, up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES,

626, Parc Lafontaine, Montréal.

LE SECRET DE LA **Perfection du Buste** ET DE LA **Taille**

Envoyé Gratuitement

Le Système Corsine Français de M^{de} Thora pour développer le buste est un traitement domestique simple, garanti à augmenter le buste de six pouces; il remplit aussi les parties creuses du cou et de la poitrine. Il est employé depuis plus de 20 ans par les principales artistes et les dames de la société.



Livre contenant des renseignements complets **envoyé gratuitement**. Il est très bien illustré de dames photographiées avant et après avoir employé Corsine. Toute lettre absolument confidentielle. Incluez deux timbres et votre adresse.

Madame Thora Toilet Co., Toronto, Ont.

Le

“Samedi-Noël”

Grand et beau numéro de gala

Frontispice spécial

Nombreuses gravures en couleurs et autres

Abondance d'articles d'actualité

Commencement d'un feuilleton émotionnant

Début d'un Grand Concours avec Grand Prix et nombreux autres prix.


Quatre autres concours avec prix

Etc., Etc., Etc.

Sera mis en vente le 21 de ce mois

Cinq cents---52 pages---Cinq cents

Dans tous les dépôts au Canada et aux Etats-Unis, où en s'adressant à Poirier, Bessette & Cie, 200, boul. St-Laurent, Montréal.



DECEMBRE

Pâle, languissante et fanée,
La main froide comme un
[glaçon,
Pâmée en son dernier fris-
[son,
Voici que meurt la vieille
[année.

Frais, rose, la peau satinée,
Voici le Divin Nourrisson
Qui dort, au bruit d'une
[chanson,
Dans son étable illuminée.

O Décembre, toi qui finis
Les jours détestés ou bénis
De l'an fugace où la nuit
[tombe,

Tu montres ce tableau
[touchant:
L'aurore en face du cou-
[chant
Et le berceau près de la
[tombe.

Jacques NORMAND.

La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - 75 cts

Par Poste - - - - - le No 15 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie

Editeurs-Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

Tél. Bell Main 2680

Vol. 2, No 12, Montréal, Déc. 1909

Notre Troisième Année

C E numéro-ci est le douzième et dernier pour 1909; il est le vingt-cinquième paru. "Officiellement", notre troisième année ne commencera qu'avec le numéro de janvier prochain; en fait nous y sommes déjà.

Le public qui nous lit ne refusera pas d'admettre que notre vitalité est en plein épanouissement. S'il jette un rapide coup d'oeil d'ensemble sur les douze derniers numéros parus, il ne nous marchandera pas, nous l'espérons, ce témoignage qu'ils ont tous et chacun vaillamment contribué à maintenir bonne notre promesse de début, laquelle était d'offrir un magazine utile et agréable—instructif sans être pédantesque, amusant sans être vulgaire.

En retour, il nous est agréable de remercier le public qui nous permet de continuer notre oeuvre et qui applaudit à nos efforts. Notre clientèle s'accroît d'une façon satisfaisante sans que nous battions le tambour. La *Revue Populaire*, telle qu'elle est, constitue sa propre, sa seule réclame. On l'aime ou on ne l'aime pas, mais elle a cette fierté de pouvoir dire qu'elle

ne recourt à aucun truc, à aucun fard, à aucune "barnumerie" pour s'imposer.

Nous avons varié, sans l'altérer essentiellement, le programme du début. L'actualité est toujours en honneur; la réédition des intéressantes choses du passé a bonne place.

Le choix des romans complets est plus que jamais l'objet des plus grands soucis. Nous rappelant le mot du grenadier: "Toujours du poulet, ça écoeure!", nous varions les genres de ces romans, de façon que, dans un total de douze, notre clientèle voit passer sous ses yeux au moins six comédies ou six drames de la vie réelle absolument différents.

Notre programme pour 1910 est en grande partie arrêté. Nous sommes donc en mesure de promettre douze autres numéros qui répondront amplement aux goûts bien connus de notre clientèle. Les romans complets retenus, chez les auteurs mêmes ou chez leurs ayants droits, sont d'une variété et d'une valeur exceptionnelles. Nos rédacteurs et nos collaborateurs ont en tête, ou déjà sur le papier, des écrits bien propres à intéresser tout le monde.

Et à tout le monde nous demandons de nous aider un peu; de nous faire des étrennes sous la forme de nouveaux lecteurs. Si chacun de nos clients actuels nous assurait un autre client, la *Revue Populaire* prendrait une extension étonnante dans son texte et dans ses gravures.
D'Argenson.

POUR 1910

En vertu d'un arrangement spécial, *Mistigris* publiera dans chacun des numéros de la "*Revue Populaire*", en 1910, une fantaisie sur "Les Gens du Rang du Bord de l'Eau". Ces petites peintures de moeurs sont devenues populaires, et nous nous rendons aux vœux de nos lecteurs en leur assurant cette série.

LES THEATRES DE MONTREAL

1850 à 1875

Deuxième série. (1)

LA disparition, en 1852, du Théâtre Hayes, dont j'ai raconté le sort malheureux dans un précédent article, ne priva cependant pas Montréal de tout lieu d'amusement, car le "second" Théâtre Royal, construit en 1851, par M. Jesse Joseph, échappa à l'élément destructeur. Il avait même de la vogue en 1852, car un journal de cette date nous informe que le premier juin, les Canadiens-Français s'y rendirent en foule, pour applaudir une troupe d'acteurs français, venue de la Nouvelle-Orléans et sous la direction de M. Léon. Ces artistes, toutefois, faisaient peu de frais pour nous plaire; ils se contentaient de jouer deux petits vaudevilles, comme l'indique le programme de leur première soirée:

Deux paires de bretelles, vaudeville en un acte.

En manche de chemise, vaudeville en un acte.

Le capitaine Fracasse, chansonnette par M. Léopold.

Et c'est tout. Pas exigeant le bon public d'alors, n'est-ce pas? Il est vrai qu'il n'était pas gâté et qu'on pouvait le contenter de peu.

Je me garderai bien d'oublier que ce Théâtre Royal fut inauguré, au début de l'année 1852, par la fameuse "prima donna" irlandaise, Catherine Hayes, surnommée "le Cygne d'Irlande". Elle était à la tête d'une troupe choisie et sa présence, à Montréal, fut très appréciée.

C'est aussi là, qu'en septembre 1853, débuta Mlle Agnès Robertson, arrivant d'An-

(1) La première série a paru dans notre No de juillet 1909.

gleterre et qui eut, ensuite, un si grand succès aux Etats-Unis.

Il y a cinquante ans, les officiers des régiments en garnison, à Montréal, donnaient l'hiver, au Royal, six représentations, à dix jours d'intervalle. Le programme comportait ordinairement deux pièces en un acte; ensuite, on enlevait les bancs du "pitt" qui, en ce temps, occupaient cette partie de la salle appelée "orchestre", maintenant, et la soirée se terminait par un grand bal auquel assistait, principalement, la haute société anglaise.

A partir de 1860, M. J. Buckland (2), locataire et directeur du Royal, depuis sa fondation, fit venir diverses troupes françaises d'opérettes, de la Nouvelle-Orléans; Mlle Marie Aimée, Carlotta Patti, sa soeur Adelina, et d'autres encore se firent entendre au Royal dans la décade de 1870. Entre 1875 et 1885, le cercle Jacques-Cartier, qui a fait les délices des Montréalais d'il y a trente ans, joua successivement, au Royal: "La prière des naufragés", les "Nuits de la Seine", les "Pirates de la Savane", pièces dont les rôles féminins étaient enlevés ou transformés par M. J. G. W. McGown, un ancien zouave pontifical, qui devint instituteur, puis inspecteur des écoles du district de Montréal.

Louis Guyon, aujourd'hui inspecteur des manufactures et dramatisse de mérite, a aussi fait jouer par ce cercle, au même

(2) Après sa mort, Kate Horn, son épouse, resta locataire du théâtre jusqu'en 1870 et plus. Mari et femme étaient deux acteurs favoris et, dans les premières années, ils figurèrent maintes fois dans la distribution.

Les Théâtres de Montréal

endroit: "La Fleur de Lys", "Le Secret du Rocher Noir", "Tony l'Espion", "Luigi l'empoisonneur", etc. M. McGown dirigeait ce cercle dont les artistes les plus renommés étaient MM. Proteau, Adam, Hurteau, Hamel, Bacon, etc.

Vers 1885, le Royal, sous la direction de MM. Sparrow et Jacobs, devint théâtre de vaudeville américain, et, depuis quelques années, il s'est spécialisé dans un genre, dit burlesque, qui lui a valu d'être mis à "l'index".

Mais avant de quitter le Royal, rappelons un souvenir aux citoyens de cinquante ans et plus. C'est sur cette scène que se produisit d'abord Huret-Levassor, ce type étonnant, tour à tour, "acteur, charlatan, colporteur, marchand de bric-à-brac et par-dessus tout, bohème et aventurier." Il était venu en notre ville avec la troupe française de Mme Larmer et il ne revit plus sa patrie. Sa carrière, ici, fut très mouvementée. Un jour, on le vit, place Jacques-Cartier, en compagnie d'une célébrité métropolitaine: Wood, le guérisseur, vantant "les vertus magiques du "Baume du Samaritain" et récoltant un succès colossal tant ses harangues avaient une saveur exotique, spirituelle et attrayante. Croyant avoir trouvé le pactole, il parcourut la province en faisant l'article, donnant aussi, parfois, des représentations. A Québec, il tenta de se fixer en y fondant un café chantant, mais il lui fallut reprendre la route; son lot était de ne s'attacher nulle part. Ruiné physiquement et pécuniairement, il s'éteignit en 1874, à l'Hôpital de Norwich, Conn. Racontant sa fin misérable, l'"Echo du Canada" disait: "Malgré sa vie accidentée d'actions plus ou moins excentriques, il avait cependant bon coeur et dans ses moments d'abondance, sa bourse était ouverte aux malheureux."



Le Mechanic's Hall, coin St-Pierre et St-Jacques, date de 1854. Au premier étage, cet édifice renfermait une bibliothèque technique et au second une jolie salle avec scène et décors. C'est ici que Mademoiselle Emma Lajeunesse, plus tard connue de

l'univers sous le nom d'Albani, fit ses débuts. Elle se destinait alors à la musique instrumentale plutôt que vocale. M. Legendre, dans la biographie qu'il a consacrée à cet artiste de premier ordre, nous raconte qu'elle fit les frais de son premier concert avec l'aide de son père et d'un chanteur anglais. "A trois qu'ils étaient, ils avaient à remplir tout un programme qui, grâce au triple talent de la jeune virtuose, était encore assez varié. Emma Lajeunesse avait joué plusieurs morceaux de piano et un morceau de harpe. Elle avait en outre chanté, en s'accompagnant de sa harpe, le "Salut à la France" de la "Fille du Régiment". Ce morceau fut accueilli avec beaucoup de faveur. Mais on était loin, alors de deviner, sous la timide jeune



Le Théâtre Royal de la rue Côté, tel que restauré.

fille, l'éminente cantatrice d'aujourd'hui. Le 12 septembre 1862, la jeune fille se faisait entendre, au même endroit, aidée, cette fois, de sa jeune soeur Cornélie. Le concert était sous le patronage de Sir Fenwick Williams et de son état-major, du lieutenant-colonel Coursol et du maire de Montréal, C. S. Rodier. Emma Lajeunesse y remporta un véritable triomphe. Les applaudissements les plus vifs l'accueillirent chaque fois qu'elle parut sur l'estrade; mais l'enthousiasme fut réel lorsqu'elle exécuta, à première vue et d'une manière irréprochable les Murmures Eoliens de Gottschalk."

Le Mechanic's Hall fut converti en "Museum" vers 1885. On y donnait, deux

fois par jours, un spectacle composé de chant, d'acrobatie et autres numéros. Depuis longtemps, cette salle est tombée dans le plus profond oubli.



Entre 1845 et 1870, il exista, à l'étage supérieur du marché Bonsecours, une salle de concert connue sous le nom de "City Concert Hall." Elle fut utilisée, maintes fois pour des bals, des soirées musicales, des conférences.



A l'angle nord-ouest de la rue Saint-Jacques et du Square Victoria, se trouvait, en



Ancien théâtre Dominion, rue Gosford

1857, une salle nommée Bonaventure. A cette époque, la rue St-Jacques, à partir de la rue McGill et en allant à l'ouest, se nommait Bonaventure, et la salle ne fit probablement que s'approprier le nom de la voie qui la bornait en front.

Quoiqu'il en soit, en cet endroit, au mois de juillet 1860, MM. Vilbon et Cie, commencèrent une saison de théâtre français. La première pièce à l'affiche fut le "Roman d'un jeune homme pauvre" qui avait été porté sur la scène, à Paris, avec grand succès, l'année précédente.

C'est à ce théâtre que feu A. V. Brazeau m'a dit avoir fait un début aussi brillant qu'incroyable. Il jouait, alors, les rô-

les "d'ingénues!" Imberbe, tout jeune et joli, avant que la petite vérole ne le défigurât, ce populaire artiste obtenait alors un succès égal à celui qui couronna sa carrière dans les rôles comiques et le public ignora longtemps que la demoiselle qui faisait battre les coeurs n'était... qu'un monsieur!

Un incident des plus cocasses mit le sceau à sa réputation, mais dévoila le truc. Un riche étranger s'amouracha de la "charmante actrice", envoya des fleurs, des billets doux, des cadeaux, fit tant de folies, enfin, pour obtenir une entrevue, qu'on fut forcé de se rendre à ses désirs... et de le désillusionner. Ce dont Brazeau se chargea, un soir, au cours d'un souper fin que son amoureux lui payait dans une hôtellerie fashionable où toute la troupe était d'ailleurs rendue. Le pauvre amoureux quitta immédiatement Montréal pour ne plus entendre l'immense éclat de rire que provoqua cette aventure peu banale.



Un chroniqueur qui signe A. B., écrivait, il y a quelques années, qu'en 1862-63, un café chantant fut ouvert rue Notre-Dame, dans ce qu'on appelait le "Block Masson". Le Terrapin, tel était son nom, "peu de temps après son établissement, devint le rendez-vous favori de la jeunesse anglaise et de plusieurs des militaires anglais en garnison. On n'y jouait que des airs anglais; on n'y chantait que des chansons britanniques—raison suffisante pour attirer les enfants d'Albion, mais ceci n'empêchait pas plusieurs des nôtres de fréquenter cet endroit."



La salle Nordheimer, aujourd'hui disparue et qui fut si malchanceuse, date de mil huit cent soixante et quelques années. L'Union Canadienne, société musicale, y donna des concerts-promenades. Plus tard, cette salle fut transformée en école de boxe où professaient Sam Richardson, un pugiliste nègre et Jos Wormald, dont l'épouse, boxeuse experte elle-même, servait

Les Théâtres de Montréal

des raclées en règle, à son seigneur et maître, chaque fois qu'il sacrifiait trop à Bacchus. On y enseigna aussi l'escrime et un fameux tireur, Vandamme, rencontra là, publiquement, plusieurs adversaires. Des concours de billard vinrent ensuite, et les deux Dion, Joseph et Cyrille, se distinguèrent. Cyrille décrocha même le championnat du Canada, mais il mourut, à peine âgé de 35 ans, le 2 octobre 1878, comme il se préparait à conquérir de nouveaux lauriers.

Plus tard, encore, la salle ayant été fort bien restaurée, elle ne servit plus qu'à des concerts et des soirées théâtrales. M. et Mme Oscar Martel donnèrent là plusieurs concerts avec leurs élèves. Je me rappelle avoir assisté, au Nordheimer, à une représentation de la "Cagnotte", au bénéfice du pauvre artiste-peintre Marois, mort il n'y a pas très longtemps, sans avoir pu réaliser son rêve de traverser l'océan. Cette pièce avait été montée par J. N. Marcell et un groupe des meilleurs amateurs du temps.



En 1860, fut érigé, rue Sainte-Catherine par le Conseil des Arts et Manufactures, un grand édifice, appelé le Palais de Cristal et destiné à une exposition permanente. C'est là qu'on célébra le troisième centenaire de Shakespeare en 1864, c'est là que des "festivals" ou concerts importants eurent lieu occasionnellement, c'est là, encore, que la société St-Jean-Baptiste donna son banquet en 1874.



Le 3 février, 1869, se produisit l'écroulement de la salle St-Patrice, magnifique édifice élevé par nos concitoyens irlandais, à l'encoignure sud-est du square Victoria et de la rue Craig: où se trouve actuellement la maison Greenshields. C'était les quartiers généraux des associations irlandaises, une sorte de "Monument National" pour les Fils de la Verte Erin. (3) Ce

(3) C'est même ce fait qui a lancé l'idée de notre Monument National, car en

soir-là donc, il y avait concert et grand bal. A minuit on s'aperçut que le toit enfonçait. L'alarme fut donnée et la foule qui se composait de plus de deux mille personnes se sauva immédiatement. Le dernier occupant était à peine sorti que le toit s'effondra.

Destinée fatale: deux ans plus tard, le 2 octobre 1872 cet édifice devenait la proie des flammes; enfin en 1882, un nouvel incendie détruisit celui qui avait remplacé les anciennes ruines.



Si vous descendez la petite rue Gosford, vous ne pouvez manquer d'apercevoir à votre droite, au coin de la rue du Champ de Mars, un édifice dont la devanture, ornée d'une colonnade colossale, lui donne un air singulier.



Incendie de la St. Patrick's Hall, le 2 octobre 1872

Cet édifice a une histoire et tout comme certains humains, après avoir connu des jours de calme et de gloire, il a bu la coupe de toutes les "amertumes". Temple d'abord, théâtre ensuite, il est devenu successivement fabrique de vinaigre, entrepôt de liqueurs, manufacture d'épices et boutique de sellerie. "Sic transit"...

A l'origine, cet édifice l'un des plus importants d'il y a trois quarts de siècle, était

1870, la "Minerve" conseillait aux Canadiens-Français de se construire une salle St-Jean-Baptiste, comme la St. Patrick's Hall.

la St. John Church; en 1860, elle s'intitula Trinity Church, puis, jusqu'en 1870 ce fut la Military Church ou Temple de la garnison. Il fut témoin, le 12 février 1870, des obsèques remarquables du premier commandant des troupes anglaises, mort sur ce continent: le général Wyndham, obsèques auxquelles assistaient le prince royal Arthur, plus tard duc de Connaught, le colonel Wolseley, ex-généralissime de l'empire, etc.

Les annales glorieuses de ce temple finissent avec cette cérémonie funèbre, car, quelque temps après la guerre franco-allemande de 1870-71 l'édifice fut transformé en un théâtre portant le nom de "Dominion". Il pouvait contenir un millier de personnes et, décors, rideau, fauteuils, tout était coquet. Une des premières pièces jouées dans cet endroit fut "La Commune", mélodrame américain sensationnel qui avait la prétention de nous faire

connaître les communards et les pétroleuses de Paris. Kate Quinton tenait le premier rôle dans cette pièce qui faisait fureur parce que les événements, à travers lesquels se déroulait l'intrigue, étaient encore dans la mémoire de tous.

Après une année de mélodrame, le théâtre adopta le spectacle genre "Variety". La prospérité s'obstinant à fuir ce local on changea son nom en celui de "Debar's Opera House" que nos compatriotes traduisaient en "Salle de l'Opéra". Des amateurs canadiens-français donnèrent là, "La prise de Sébastopol", puis le cercle Jacques-Cartier y joua, en 1878, le premier drame de M. L. Guyon: "Le secret du Rocher noir" et, enfin en 1879: "la Fleur de Lys". Peu après, ce lieu d'amusement changea de destination: l'industrie et le commerce s'en sont emparés pour toujours probablement.

Les Cheveux

Je ne sais pas pourquoi, dans tes cheveux que j'aime,
Réseau de fils dorés, piège où mon cœur s'est pris,
Quelque chose m'émeut de "moins toi" que toi-même,
Et m'attriste quand tu souris.

Ils sont "moins toi" que tout le reste de ton être;
J'ai beau les faire épars, les enrouler encor:
Si leur racine vibre, on n'en voit rien paraître
Dans les reflets de leur flot d'or.

Et j'ai parfois souffert de cette idée étrange
Qu'ils peuvent, à ton gré, coupés, mystérieux,
Rester blonds, tout pareils, tandis qu'en nous tout change,
Et charmer plus tard d'autres yeux.

Quoi! sur ton jeune front si j'en coupe une tresse,
Elle peut, après toi, vivre indéfiniment!
Quelque chose de toi, plus fort que ta jeunesse,
Peut toujours trahir ton amant!

Jean AICARD.



L'Oie du Bedeau Bolduc

Par Mistigris

LE bedeau Bolduc me l'avait promise, en évoquant, comme garantie, la mémoire de sa défunte femme. Et ça devait être une oie sans pareille, d'une race que personne ne connaissait, à part lui, bien entendu, et un certain Ecosais catholique nouvellement établi dans le Rang et connu sous le nom de Johnny Lavette (Lovitt présumablement).

—C'est, me dit Bolduc, en décrivant le volatile, c'est, une fois, gros, quèque chose comme un moyen-t-aigle, avec des yeux fins et un marcher de vraie dame. J'ai vu le portrait dans le livre de l'ingent. C'est calculé pour avoir des petits au printemps et bons à manger à Noël, si tant en est qu'on les nourrit accordément à des principes dont qu'on a la liste imprimée. Vous en aurez une, la plus grosse, quand même qu'il y en aurait rien qu'une.

C'était bien précis. Mais je connais Bolduc. Il a bon coeur; seulement les promesses qu'il fait à certaines heures de la journée, surtout en voyage à la ville, ça lui part vite de la mémoire. Et puis, je n'avais pas grand'confiance dans Bolduc comme éleveur ou assistant-éleveur. Aussi allais-je justement me rendre au marché en vue d'une volaille pour la Noël, lorsque le bedeau fit son irruption en compagnie d'une oie admirable, et d'une notable quantité de coups dans le coco.

—La v'là vot' oie, vot' sacrée-t-oie!

Et après être resté un instant en contemplation devant le volatile:

—J'sais pas, foi du Bon Yeu! si je devrais pas plutôt appeler ça une anguille!

On a vu l'heure qu'on ferait venir les pompiers et les carrèches de la ville pour s'en empogner. Ah! p'tit Jésus! si c'avait pas été de ma promesse endossée par ma défunte Rosalie, j'aurais eu betôt vite résigné mes droits sur c't'oie-là... Mais c'est faite, et je vous souhaite qu'elle soye aussi fondante dans votre bouche qu'elle a été sous nos mains quand on a couru après.

Un cadeau de cette valeur et un tel discours appelaient un petit coup de quelque chose. Ça remit un peu de suite et de calme dans les idées de Bolduc. Et je pus apprendre les grandes lignes de la carrière et de la mort de mon oie.

—Vous savez, moé, je peux pas élever de volailles. Les mardillers veulent point. C'est dommage, parce que j'aurais la main v'limeuse pour ça, surtout quand on sait que mon grand-père avait le nom dans le comté pour les vlaguedottes carrées et les blaguemoutes reluisantes. Dans les exhibitions, le vieux a été le premier qui a eu un diplôme pour les z'huppés et les queues frisées, une magnière de poules qu'ils avaient dans ce temps-là et que les renards ont toutes mangées par rapporte que c'était pas la façon, comme aujourd'hui, de les encabaner. Y en restait encore d'aucunes quand le gouvernement a fait faire sa track de chemin de fer, mais elles ont pas pu résister aux galvaudages des immigrés qui travaillaient là.

—Tout ça pour vous dire que pour avoir des volailles, faut que je m'ingère avec d'autres. Je fais un bargain par moiqué;

y fournissent les bêtes, je fournis la mangeaille, et s'il se trouve qu'il y a des oeufs dans l'affaire, on sépare sans cérémonie. Vous comprenez que j'vas pas fourrer le nez dans les niques et les nichois. Je m'en rapporte à la droïteté de mon associé; pis, si y a quelque chose qui penchâille, je dis rien. Je le laisse seulement assavoir à la femme de Lésime qui a vite faite de dire une douzaine d'oeufs là iousque qui m'en manquait p'têtement un ou deux.

"Le printemps dernier, donc, j'avais beau godiller, icite et là, en vue d'un associé pour la moïqué ou le quiers, je trouvais rien. Vous savez dans le Rang, ça rempire pour la volaille. Ils en ont pas ou ben ce qu'ils ont ça ferait sacrer une religieuse. Des ordres de poules, cré mordi! que le gouvernement est fautif de pas s'en imprégner, comme dit notre curé. C'est une honte pour le sang canayen. Et quand on a eu, comme moé, un ancêtre de grand'père qu'a tenu si haut son bout dans la volaillerie choisie, on a encore plus de dédain et de rouge au front en voyant des magnières de crapauds à plumes qui mangent du fumier pourri, ponent des noisettes sèques, et se jouquent sur le dos des vaches comme des tramps qui ont pas de chez soué. V'là, m'sieu, v'là ousqu'en est la volaille dans le rang du Bord de l'Eau... A la nôtre!...

"Mais v'la-t-y pas que not' Ecossois Johnny Lavette reçoit, tout d'un coup, la visite d'un ingent qu'y vendait des din-des extras, des vrais paons, m'sieu, drettes, colorés vif, unne prestance du yâble! Mais Johnny a pas osé s'entreprendre avec, par rapporte que c'est dur d'élève. On tourne plusieurs pages, parce qu'il vendait ça en livre d'abord, comme les pommiers, et qu'on recevait les marchandises par après. Donc qu'on tourne et qu'on arrive d'sus des oies, belles, belles, comme si c'avait été faite à la main. Je vous l'ai dit déjà. Y en avait des sortes pour tous les agréments, un peu cher par exemple. Johnny Lavette était comme en équestâse devant. Y en avait deux modèles surtout qui le vaccinaient au point qu'il avait les yeux pleins d'eau. Ce Lavette-là, vous savez, ça été dans les gran-

deurs des vieux pays, il y a quelques années. Rien qu'à voir on le voit ben, quand ça parle, que ça geste ou que ça fixe une affaire de conséquence, par exemple des oies comme ceuses-là. Vlà-t-enfin qu'il demande comment que ça coûte, Blasse baguette! c'était presque pas créquien, le prix, mais l'ingent se met à dire que la sorte qu'il nous conseille pour notre tempérament un peu crû en hiver et à cause du nordais qui est pas mal traître dans le Rang, c'est pas une sorte chère après toute, pisque a rapporte vite, a pousse vite, à se nourrit à bon marché, avec des boulettes dont qu'il nous donnait la sentenne du court et le long sur un papier imprimé. On se trouvait à avoir rien qu'à écrire à la ville, pis on recevait les agréyens. Pus rien qu'à mettre dans l'eau chaude après, et c'était toute, jusqu'à ce qu'on les tuse pour manger ou trafiquer. On se décide. Johnny achète une paire d'oies dont que vous avez un petit sur vot' bureau, moé je me charge de la nourriture, et l'ingent me donne le papier des directions. Deux semaines après, on a reçu nos oiseaux et comme ils étaient en trime, c'a couvé dans le temps d'éternuer. Mais on n'a réchap-pé rien qu'un, c'tui-là, l'enfant tirrible!

"Au moment que Johnny et moé on faisait de notre mieux pour qu'y nous nous comprennent comme il faut à la ville pour les boulettes et qu'on n'avait plus, pour ben dire, qu'à timbrer la lettre: "Ho! ho!"... "C'était Lèque Robinson qui arrivait, un cousin de Johnny, un jack pas mal sur l'âge mais agité sans bon sens, que sa famille qui est riche fortunée en Ecosse a été obligée de le shipper par en haut, près de Brennedenne, ousqu'a y envoie un peu d'argent tous les mois à condition qu'y se rapproche pas de chez eux plus proche que la mer de ce côté-cité. C'est pas un vilain-t-homme; peut rendre service du matin au soir, s'entend dans une masse d'affaires, craint rien, mais pas plus de religion qu'un chien. Ni église, ni mitaine, rien!

"—Quoisse que vous trèmez-là, spèce de snorreaux?" qu'y dit.

On y explique. Le v'là parti à rire comme un historique. Il me foute un coup de

L'Oie du Bedeau Bolduc

poing dans le ventre, un autre sur le reinqué à Johnny. Ça l'accalmît et il nous dit que c'est lui qui va l'élever, not' oie, à la manière de Brendenne, qu'y connaît ça à la perfection, que ça été un peu son occupation par là. Et pis, ma foi! il a parlé comme un savant sur les volailles,



la sacrée Guidoune a compris de quoisce qu'on jasait. La v'là qu'y prend le chemin, pis, hurra donc! C'était ni le trot, ni le lambre, ni la galoppe, c'était comme des steps de poney boqueur faisant un quiers d'arpent à chaque boquage.

—Elle est possédée! que je crie.

—Oui, hein? que dit Lèque; eh bien, je vas la déposséder, moé...

Il part dans le famil ousqu'il avait mis son grèyement de Brendenne et y r'sout avec tout le bataclan, comme s'il allait en guerre. Pis, il part et rejoint Guidoune qu'était rendue près de sus le notaire Brindamour. Le notaire veut savoir de quoisce qu'il y a, mais pas de ci ni de ça: mon Lèque se met à virailier dans l'air son lacet, comme il dit, et v'lan, comme Guidoune s'tournait pour le scier, il la gaffe au cou et la ramène comme un cheval qui aurait désarté. J'y ai mis un licou et je l'ai amené chez nous ousque j'y ai donné son biscuit.

“Vous pouvez la manger sans dédain parce que le système de Lèque c'était la propreté avant toute. Et si elle a gingué en démon, c'est rien que parce que c'est d'une race qui a le tempérament attachant et que de nous voir parler d'elle comme ça, ça y avait fait comprendre quèque chose. Et la pauvre Guidoune s'était ensauvée plutôt par amiquié qu'autrement. Maintenant, je me sauve, moé-t-aussi, avant la breunante. Bon appétit!”



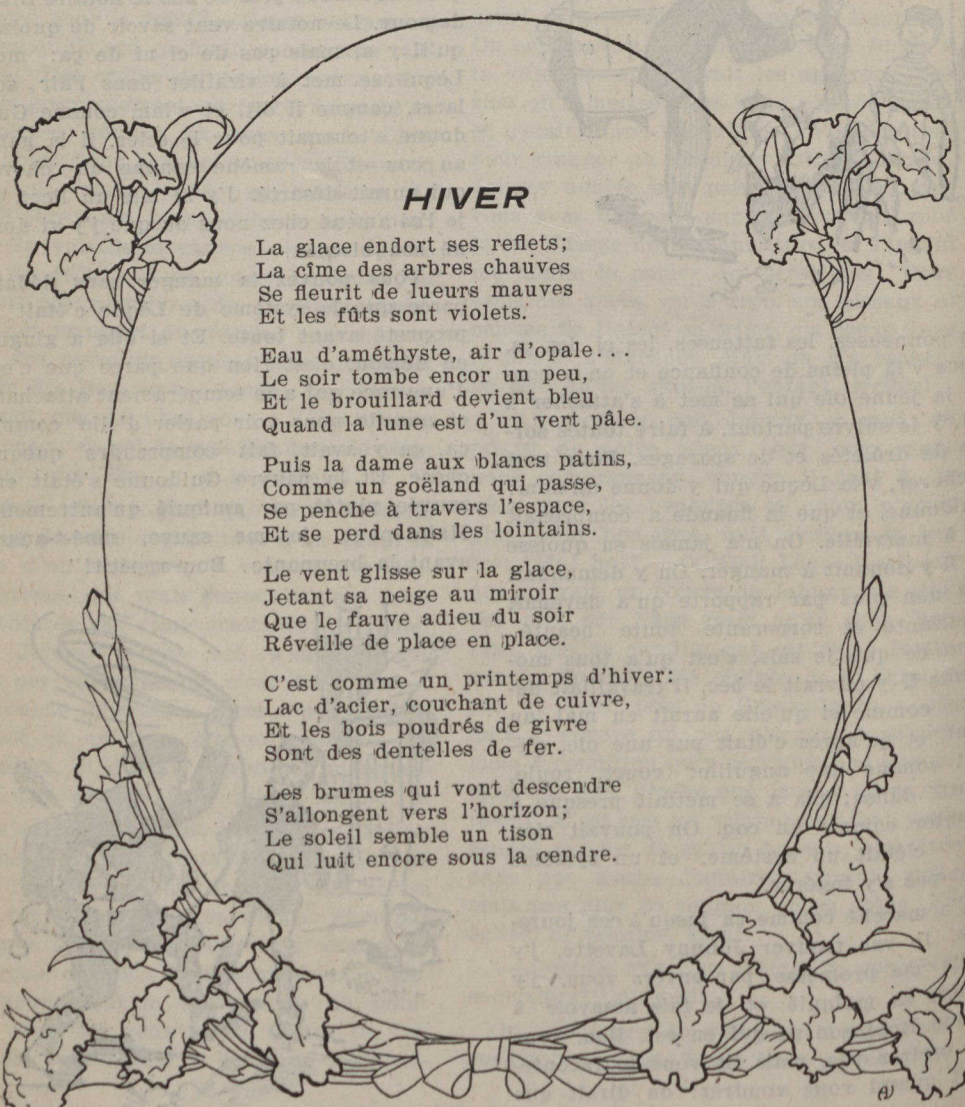
les ponneuses, les fatteuses, les ci, les ça. Nous v'là pleins de confiance et on y confie la jeune oie qui se met à s'attacher à lui, à le suivre partout, à faire toutes sortes de drôletés et de sparages. Pour tout rachever, v'la Lèque qui y donne un nom: Guidoune, et que la finaude a comprenait ça à merveille. On n'a jamais su quoisce qu'il y donnait à manger. On y demandait pas non plus par rapporte qu'a devenait reluisante et corporante toute beauté. Tout ce que je sais, c'est qu'a tous moments il y ouvrait le bec, il travaillait dedans comme si qu'elle aurait eu mal au dent, et qu'après c'était pus une oie, c'était comme une anguille: court, roule, saute, danse; pis a se mettait presque à chanter comme un coq. On pouvait rien dire: c'était un système, et un système faut pas s'y ingérer.

C'a marché comme ça jusqu'à ces jours-cite. Je vas trouver Johnny Lavette, j'y redis ma promesse par envers vous, j'y achète sa moiqué et je fais assavoir à Lèque Robinson ce qui en est. Ben, vous me croirez pas, mais ils vous le raconteront quand vous voudrez; on dirait que

J'ai mangé l'oie avec bon appétit; et d'autant mieux que j'ai su qu'elle ne s'appelait pas Guidoune et que Bolduc l'avait achetée au Grand Brûlé. Le cher homme, en tenant sa promesse, n'avait pu résister à sa douce manie de dramatiser l'événement. Et toute son histoire était de l'improvisation. Il était reparti doublement heureux: de m'avoir fait plaisir et d'avoir évité la banalité ordinaire des dons

de cette nature. A ce brave Tarascon du Rang du Bord de l'Eau, qui n'est pas riche, j'ai envoyé une pièce d'or de quelque valeur, colorant, à mon tour, mon cadeau: "C'est, lui ai-je écrit, la première frappée à la Monnaie d'Ottawa."

Grâce à ce petit mensonge, Bolduc ne verra pas un paiement dans cette parcelle d'or; peut-être, aussi, retardera-t-il de quelques jours à la porter au "Repos des Voyageurs", où, avec ou sans licence, on vend au verre et au pot.



HIVER

La glace endort ses reflets;
La cime des arbres chauves
Se fleurit de lueurs mauves
Et les fûts sont violets.

Eau d'améthyste, air d'opale...
Le soir tombe encor un peu,
Et le brouillard devient bleu
Quand la lune est d'un vert pâle.

Puis la damé aux blancs pâtins,
Comme un goëland qui passe,
Se penche à travers l'espace,
Et se perd dans les lointains.

Le vent glisse sur la glace,
Jetant sa neige au miroir
Que le fauve adieu du soir
Réveille de place en place.

C'est comme un printemps d'hiver:
Lac d'acier, couchant de cuivre,
Et les bois poudrés de givre
Sont des dentelles de fer.

Les brumes qui vont descendre
S'allongent vers l'horizon;
Le soleil semble un tison
Qui luit encore sous la cendre.



L'art de plaire

L'Art de Plaire

C'EST une terrible chose que de vouloir parler du charme, et sinon le définir, du moins l'expliquer un peu clairement; il n'est pas de qualité plus mystérieuse et plus rare. Et cependant, si l'on en croyait l'indulgence usuelle de la conversation et de laisser-aller qui fait qu'on prodigue les mots qu'on devrait réserver, le charme serait assez communément répandu. Car justement parce qu'il n'est pas constatable et mesurable comme la beauté, on peut l'attribuer à son gré à beaucoup de femmes, et plusieurs ne se font pas faute de se l'arroger elles-mêmes. Elles s'avouent: je ne puis pas belle. Mais ce n'est pas là de la modestie, ce n'est qu'une cabriole de leur vanité, car elles se rattrapent aussitôt en disant: mais j'ai du charme. Quelle erreur de croire que le charme s'obtient si commodément et que c'est une de ces misérables qualités de compensation, de consolation, qu'on est sûr de posséder du moment qu'on n'en possède pas d'autre! C'est à peu près comme si on disait: Qui ne peut pas le moins peut le plus. Je n'ai pas d'or, c'est donc signe que j'ai des diamants; pas de couronne, c'est que j'ai une auréole.

Le charme, en effet, plus que la beauté même, c'est le pouvoir le plus divin dont un être humain puisse être investi, c'est le pouvoir de modifier le monde autour de soi, d'être obéi sans même avoir besoin de donner des ordres, c'est, au vrai sens du mot, un pouvoir magique; il est souverain parce qu'il est inexplicable. Essayons cependant d'y réfléchir: les êtres doués de charme, ce sont ceux qui existent plus sincèrement, plus réellement, plus personnellement que les autres, ce sont les plus expressifs. Eux seuls peuvent être vraiment aimés, parce qu'ils sont uniques, vraiment désirés ou regrettés, puisque, lorsqu'ils ne sont plus là, on

ne retrouve point leurs pareils. Ils sont les personnages de la comédie humaine; les autres n'existent que par masses et n'en sont que les figurants: on peut les échanger tant ils se ressemblent; on les retrouve partout. Ils ont de vie juste ce qu'il en faut pour se pousser, de journée en journée, jusqu'à un âge un peu avancé. Ce sont des pauvres ou des égoïstes et les égoïstes ne nous charmeront jamais: ils vivent parcimonieusement; il serait absurde de les aimer puisqu'il se suffisent; ils ne se soucient pas de nous, nous les ignorons. Le charme dépend de l'animation des êtres: il appartient à ceux qui ont de la vie de reste, et qui, alors, en dépensent pour nous et nous en donnent. Il se reconnaît à une sorte de prodigalité perpétuelle, de force sans cesse poussée au dehors, à quelque chose de centrifuge pour ainsi dire. Ceux qui en ont nous aident et nous entraînent à vivre, et rien que pour avoir passé avec eux quelques minutes, nous trouvons tout plus facile et plus agréable. Le charme comporte donc plutôt la gaieté que la tristesse, ou du moins faut-il que cette tristesse reste assez légère pour n'empêcher point, chez celui qui en est atteint, la curiosité et la sympathie. Ceux qui ont du charme sont ceux qui vivent plus que les autres et qui pensent moins à eux-mêmes, qui viennent au-devant de nous et nous font accueil; le charme est le rayonnement de sensibilité.

◆

C'est pourquoi c'est une qualité féminine; mais trop peu de femmes en sont pourvues. Combien en voit-on, jeunes, jolies, élégantes, dont on s'étonne qu'elles ne produisent pas plus d'effet et que tout leur agrément reste inerte; c'est qu'elles feignent en vain d'être

attentives à ce qu'on leur dit, mais qu'au fond elles ne se soucient que d'elles-mêmes; voilà pourquoi elles ont si peu d'influence; nous ne nous intéressons pas à un être qui ne s'intéresse qu'à soi. Et elles posent; or ce qu'on appelle la pose est bien ce qui em pêche le mieux aucune espèce de charme. Une femme qui pose perd tout son pouvoir; elle s'enferme dans une attitude, elle s'interdit de bouger, elle se défend toute expression de visage un peu franche et peu vive, car cela dérangerait le petit sourire qu'elle a accroché sur ses lèvres avant de sortir; mais cela la rendrait vivante; elle n'aurait plus l'air d'une photographie ambulante, elle bougerait, elle rirait, elle varierait, elle s'attacherait de nouveau à ce qui l'entoure, elle ne serait plus une fleur coupée mais bien une fleur avec ses racines. Le charme d'une femme, précisément, c'est de s'adapter sans cesse et de présider à ce qui l'environne, grâce à son intuition. Si nous nous promenons avec elle, un jour d'automne, elle nous rend mieux sensible, par la façon dont elle la ressent elle-même, toute la langoureuse saison; si elle nous rencontre un matin d'avril, gaie, alerte, enjouée, elle nous apparaît comme l'allégorie même du printemps. Celle qui pose n'a qu'une attitude; aussi l'on s'écarte d'elle; elle croit que c'est parce qu'elle en impose et c'est seulement parce qu'elle ennuit; la pose est une pauvreté, le naturel est une richesse. Sans lui le corps ne peut pas avoir de grâce et l'âme ne peut pas avoir de charme. La femme qui a du naturel se renouvelle perpétuellement; elle se retrempe sans cesse dans les sentiments de ceux qui l'approchent. Elle nous est chère parce que nous ne la sentons pas séparée et lointaine, mais, au contraire, fragile, précieuse et proche; rien ne nous enchante plus dans une femme que de voir ses émotions paraître sur son visage, que de saisir la nuance de ses regards et de ses sourires et, parfois, le plus joli moyen qu'elle ait de plaire, c'est de rougir.

Le charme est donc fait de simplicité et il semble que rien ne soit si aisé que d'être simple, en effet, c'est révéler sa nature, c'est

pour ainsi dire montrer son or, mais encore faut-il en avoir. Bien des êtres ne peuvent pas nous avouer leur indigence, c'est pourquoi ils posent: ils mettent de l'affectation sur du vide. La simplicité, qui paraît d'une pratique si facile, est, en vérité, un grand luxe que très peu peuvent se donner; c'est en somme la franchise et la nudité d'une belle âme; que de gens sont forcés de cacher la leur!

Le charme est l'expansion d'une nature noble et il se traduit non seulement par des actions et des paroles, mais par toute l'allure, par ces choses indéfinissables qui tiennent de l'âme autant que le corps, et qui sont les expressions muettes d'un caractère et ses signes mystérieux: le regard, la voix, le sourire. La laideur n'est donc pas un empêchement au charme, qui peut triompher d'elle et la dissoudre. Elle n'est un danger que si elle affecte et paralyse la femme qui en est affligée, si elle lui enlève la confiance et la hardiesse; alors, en effet, cette femme est perdue sans recours. Jamais un être gêné ne nous charmera. Pour avoir du charme il faut d'abord livrer sa nature: il faut nous donner le sentiment qu'on est libre. Et pour cela il faut qu'une femme ne soit ni trop timide ni trop malheureuse. Sans doute, la timidité peut avoir des grâces, mais à la condition de rester légère, transparente et de laisser voir le caractère qu'elle semble couvrir; mais non point la timidité réelle qui étouffe et cache ce qu'elle revêt: c'est toute la différence qu'il y a d'une vollette à un voile. Et de même, trop de chagrin ou de souci, cela accable abat une âme; un être ainsi absorbé ne répand plus; il est perdu pour les autres. Il y a beaucoup de femmes que nous ne connaissons point et qui sont des prisonnières; elles passent mornes au milieu de nous et nous ne les remarquons même pas. Et cependant, pour nous ravir et nous enchanter, il n'a peut-être manqué aux unes que d'avoir elles-mêmes un peu de joie, et aux autres un peu d'audace.



Le charme féminin



Roman complet :

Le Roman d'une Laide

par Jean Kervat

CHAPITRE. I

RIRES ET PLEURS.

Le soleil entrait triomphant par les fenêtres largement ouvertes.

C'était un jour de printemps tiède et lumineux.

Le voisinage du jardin du Luxembourg apportait une note champêtre, et le chant des oiseaux se mêlait aux éclats de rires des jeunes filles réunies dans un élégant boudoir.

Juliette de Létang montrait à ses amies les merveilles de son trousseau.

Juliette et ses compagnes babillaient au milieu du petit salon favori de la jeune fiancée; le cadre était digne de ce frais bouquet d'adolescentes.

Les dorures des glaces et des riches gravures ressortaient sur le satin bleu pâle des tentures.

Des fleurs rares débordaient des jardinières.

Les pierres précieuses scintillaient dans les écrins ouverts; les dentelles s'épalaient précieuses, et dans toute cette lumière, ces parfums, la joie des jeunes filles ne faisait que grandir. Elles parlaient toutes à la fois.

A la plupart des questions, souvent indiscrettes de ses futures demoiselles d'honneur, Juliette de Létang se contentait de sourire sans répondre.

—Tu vas sans doute faire un beau voya-

ge de nocé? demanda Madeleine, une des meilleures amies de l'heureuse fiancée.

—Oh! oui... nous allons voir l'Italie; nous nous arrêterons longtemps à Venise.

Blanche et rose comme une rêverie de Greuze, Juliette rappelait les leurs matinales aux coloris délicats et suaves qui nuancent l'horizon quand le soleil va apparaître.

Au printemps surtout le ciel se jaspé de pudiques rougeurs, quand, aux premières lueurs du jour, dans les jardins, les fleurs endormies se réveillent et ouvrent leurs corolles aux cris des oiseaux.

Retenus sur le sommet de la tête, les blonds cheveux de Juliette flottaient en boucles légères autour de ses joues plus fraîches que des pétales de roses.

Elle était vêtue de blanc, sa robe un peu ouverte laissait apercevoir son cou entouré d'un rang de perles.

Le boudoir aux murs tendus de soie, avec ses meubles clairs d'un pur style Louis XVI, était bien l'élégant petit coin créé pour servir de cadre à la beauté blonde de la jolie fiancée.

Les demoiselles d'honneur jolies aussi, donnaient à ce salon l'aspect d'une immense volière abritant des alouettes, des colombes, et aussi quelques rares oiseaux des îles.

Toutes ces jeunes filles s'agitaient, babil-laient, questionnaient sans se lasser.

—Tiens! dit tout à coup Madeleine à son amie je suis surtout heureuse de ton mariage parce qu'enfin tu vas pouvoir quitter ton tuteur qui est loin d'être charmant tous les jours.

Une ombre mélancolique passa sur le visage de la fiancée.

Elle répliqua dans un soupir :

— Ne me rappelle pas que ma pauvre mère chérie n'assistera pas à mon mariage!...

Madeleine embrassa tendrement Juliette et s'efforça de la distraire par une réflexion joyeuse.

Elle ajouta encore :

— Verras-tu ce soir Maurice, ton fiancé?.

— Mais oui!

Le visage de Juliette reprit son expression de douce gaieté.

Elle chérissait Maurice de Rémois.

Elle l'avait banalement rencontré dans le monde, mais les deux jeunes gens s'étaient plu tout de suite, et ils allaient s'épouser, sans avoir eu à surmonter de trop grands obstacles.

Fiancés depuis une année, ces douze mois avaient paru longs à leur juvénile amour.

Maurice de Rémois venait seulement faire quelques séjours à Paris, il habitait une grande ville du Nord où il avait une importante filature.

Juliette allait quitter Paris sans regrets, puisque c'était pour suivre celui qu'elle aimait.

Maurice de Rémois avait pour sa fiancée un grand amour. Il aurait voulu toujours être auprès d'elle et dès que ses affaires lui laissaient un moment de répit, Juliette voyait paraître Maurice.

Le jeune ingénieur-filateur pouvait être souvent à Paris grâce à Léo Kaplon auquel, durant ses absences, il confiait son importante usine.

Ces longues fiançailles renfermaient des souvenirs d'une tendresse si radieuse que leur évocation aurait suffi pour embellir une vie.

L'amour pure et ardent à la fois des heureux fiancés leur faisait supposer que la joie sur la terre échappe à l'amertume des lendemains...

Kaplon, jeune Russe, usait son application à agir seul pour ne pas troubler le bonheur de son ami, mais parfois il maudissait l'amour et les amoureux devant sa lourde charge : la responsabilité d'une usine dans le Nord où l'alcool et le socialisme règnent trop, où les ouvriers ne sont pas toujours faciles à diriger.

Maurice de Rémois, ce beau et grand garçon de trente ans, à la physionomie brune, bonne et intelligente, savait conquérir toutes les sympathies. Il était aimé de ses ouvriers qu'il traitait avec justice.

Sa filature, héritage paternel, était d'une importance considérable.

Seul à s'occuper de cette grosse affaire, Maurice n'avait pas été longtemps à s'apercevoir qu'un second lui-même, c'est-à-dire un associé intelligent et actif lui était indispensable.

C'est alors qu'il se souvint de Léo Kaplon, qu'il avait un peu négligé depuis quelques années.

Russe par la nationalité mais Français par le cœur. Kaplon pouvait, par son savoir, aider puissamment Maurice de Rémois.

Après quelques démarches et quelques pourparlers, il accepta de devenir l'associé de son ami.

Les deux jeunes gens habitaient le même appartement dans la villa construite d'après les ordres et le plan de Rémois.

Cette jolie et confortable habitation avait été baptisée : villa des glaïeuls.

Elle était située à quelques kilomètres de Lille dans le village de Lambersart.

Cette gracieuse propriété, d'un style renaissance, réjouissait la vue par sa façade en briques rouges et blanches, par les grandes glaces sans tain des hautes fenêtres, et surtout par l'innombrable quantité de glaïeuls roses des parterres.

Deux beaux chiens lévriers, que Léo avait ramenés de son long séjour en Afrique, couraient dans les jardins.

Le lévrier d'Arabie, ce beau chien de couleur fauve et de haute taille peut très bien s'acclimater en Europe.

Maurice de Rémois et Léo étaient deux chasseurs passionnés : ils avaient dressés Stoc et Poly à poursuivre le lièvre.

Ainsi les jeunes gens menaient une vie heureuse parce qu'elle était active.

Ils occupaient leurs rares loisirs par les sports les plus variés : automobile, bicyclette, équitation, canotage, escrime, boxe et chasse.

Mais, dès que Maurice eut connu Juliette, l'existence des deux amis se trouva modifiée.

Après les deux heures de surveillance et

Le Roman d'une Laide

de labeur, le jeune Russe restait seul, et, au fond de son cœur, avant de connaître Juliette, Kaplon lui en voulait de lui voler Maurice.

Mais dès que Léo eut fait la connaissance de la jeune fiancée il fut acquis.

Kaplon était plus jeune que Maurice.

Il représentait bien le type russe; il était grand, mince et blond.

Ses yeux gris très doux, son beau front intelligent faisaient oublier ses dents un peu longues pour le goût français et son énergique mâchoire carrée.

Le jeune homme était mis avec recherche, d'une correction irréprochable, il savait toujours approprier son vêtement aux circonstances.

D'un caractère froid, il laissait peu deviner ses impressions.

Trop absorbé par son travail il ne songeait pas au mariage.

En fait de joies, il se contentait encore de celles que lui procuraient les exercices violents en plein air.

L'union future de Maurice devait amener quelques changements dans l'existence du jeune homme.

Tout d'abord il ne devait pas habiter chez son ami, mais dans un des pavillons situés dans les jardins.

Il continuerait cependant à prendre ses repas chez les de Rémois.

Les jeunes filles ne cessaient de rire et d'admirer, avec un peu d'envie, peut-être, quand, grand événement! Maurice se présenta avant d'être attendu.

—Quelle surprise! s'écria Juliette rayonnante.

—Je n'ai pas su patienter jusqu'à ce soir, expliqua le jeune homme en attachant sur sa fiancée son regard amoureux et ravi.

—Que va dire ton tuteur, le sévère général, de cette visite intempestive? s'inquiéta Madeleine, non sans malice.

—Bah! on verra bien! répondit Juliette avec un gracieux mouvement d'épaules. Puis, je ne suis pas pour longtemps ici...

Elle tendit avec une sorte d'allégresse très tendre ses mains au jeune homme qui baisa les jolis doigts et sortit d'une de ses poches un écrin:

—Tenez, ma Juliette, regardez, si cette ba-

gue originale, d'un genre ancien, vous plaît...

La mode est aux bagues; je veux que vos chers petits doigts soient brillants de gemmes.

Comme vous êtes bon! Veuillez, vous-même, orner ma main.

Les demoiselles d'honneur admirèrent le bijou.

Juliette et Maurice causaient tendrement dans l'angle d'une fenêtre quand la femme de chambre de Juliette présenta une dépêche sur un plateau:

—Voici, mademoiselle!...

—Oh! mon Dieu! qu'est-ce?

—Vous pâlissez, constata de Rémois, quelle enfant vous faites!...

Mademoiselle de Létang lut:

—Viens tout de suite. Ma mère morte.
"MARIE."

Juliette se laissa brusquement tomber sur une chaise, et elle ne reprit un peu de courage que pour dire:

—Prenez connaissance Maurice. Ne faut-il pas que je parte, en effet, tout de suite?

—Calme-toi, ma chérie, dit Madeleine, veux-tu que j'aïlle avec toi.

—Non, reste ici avec nos amies et mon fiancé. Quand le général rentrera tu lui expliqueras...

Juliette se laissa mettre un chapeau, tendit son front à de Rémois, sourit tristement à ses jeunes amies et disparut accompagnée de la soubrette.

Dans le fiacre, le trajet lui sembla interminable.

—Ah! Armande, c'est affreux!... cette pauvre Marie!... Comment cela est-il arrivé? Madame de Rochereuil était en bonne santé avant-hier!...

—Vous oubliez, mademoiselle, que cette dame avait une maladie de cœur... alors... peut-être, un anévrisme...

—Vous devez avoir raison, Armande... Ah! mon Dieu! ce cocher qui n'avance pas!... Nous n'arriverons jamais!...

La voiture s'arrêta, enfin, devant une haute maison.

Juliette grimpa les étages, et ne se domina un peu qu'en sonnant à la porte de l'appartement de son amie.

Elle fut introduite dans un salon, et quel-

ques minutes après, Marie de Rochereuil entra...

Les deux jeunes filles se précipitèrent en sanglotant dans les bras l'une de l'autre.

Juliette installa doucement l'orpheline dans un fauteuil, elle s'assit auprès d'elle et prit dans les siennes les mains de Marie.

Leur réciproque émotion les rendait silencieux.

Mademoiselle de Rochereuil ne pleurait plus, mais elle tremblait un peu, et elle avait appuyé sa tête au dossier du fauteuil.

Marie n'était pas jolie.

Son teint jaune, ses yeux sans flamme, ses lèvres pâles, ses cheveux arrangés sans art, son buste plat et sa taille assez épaisse, ne formaient pas un ensemble séduisant.

Néanmoins, la jeune fille n'était pas antipathique.

Un air de bonté et d'intelligence animait sa figure.

Il n'était pas difficile de deviner que c'était une nerveuse: de grandes secousses brusques provoquées par le chagrin agitaient maintenant tout son corps et le tremblement de ses mains était devenu beaucoup plus fort.

Elle dit, les yeux secs:

—Veux-tu la voir?... Elle est si belle!. la maladie n'a pas altéré son visage... Elle est morte subitement d'une rupture au coeur.

Juliette se leva.

...Madame de Rochereuil avait l'air de dormir.

Allongée dans un grand lit, elle semblait heureuse.

Les deux jeunes filles s'agenouillèrent en pleurant au chevet de la morte.

Après une ardente prière, Juliette entraîna Marie dans le salon, et, là, assises toutes deux sur un canapé, amicalement enlacées, elles causèrent.

Au milieu de ses sanglots mademoiselle de Rochereuil fit de tristes confidences.

Elle se trouvait seule, sans un parent, même éloigné...

Depuis son veuvage, sa mère vivait isolée, ayant négligé toutes ses relations.

Dans ce jour d'horrible épreuve la jeune fille se trouvait sans un ami, sans un appui.

Elle ajouta encore:

—Je suis presque pauvre, ma chérie. Pauvre!... quelle infirmité! à notre époque cupide où tout s'incline devant l'Argent... Je

suis pauvre et je suis laide!... condamné à repousser les coeurs masculins de bonne volonté... Je connaîtrai ce malheur pour une femme à l'âme tendre: je ne serai jamais aimée...

Juliette ici interrompit son amie: elle n'avait pas cru devoir le faire plutôt, parce qu'elle croyait que Marie oubliait un peu sa peine en la racontant, mais mademoiselle de Rochereuil ne faisait que se déchirer le coeur davantage.

—Oh! l'ingrate! l'affreuse ingrate!... Et moi! est-ce que je ne suis pas ton amie? Tu oses avouer que tu es seule au monde!...

...Je sais bien que je ne puis pas grand'chose, mais dans quelques jours je serai mariée et libre... et, dès maintenant je puis te dire.

—Considère mon futur foyer comme le tien, viens t'installer chez moi, tu es désormais ma soeur d'adoption...

A ces derniers mots, Marie se précipita dans les bras de Juliette, et éclata en sanglots reconnaissants.

Mademoiselle de Létang rendit ses baisers à l'orpheline et tendrement, la tête de Marie appuyée sur sa poitrine:

—Tu me révoltés quand tu dis que tu es laide!... Tu oublies donc que l'expression est la base de la beauté? et qu'une figure ne paraîtra jamais laide, si elle exprime soit l'esprit, soit la bonté...

—Tu veux me consoler! Il y a longtemps que je suis fixée sur ma figure.

—Je n'essaierai pas de te convaincre, je laisserai ce soin à la vie qui—j'en suis sûr—s'en chargera.—Tu seras aimée, Marie, parce que tu mérites de l'être...

—Laissons cela, ma chérie, interrompit l'orpheline.

...Si tu savais comme ton amitié me console, comme elle m'est précieuse!...

...Je sens que j'ai en toi le rare trésor d'une véritable amie!

...Je croyais avoir tout perdu en perdant ma mère; non! puisque je te retrouve. Pardon, chère, chère Juliette, je te croyais trop heureuse pour comprendre mon chagrin, pour essuyer mes larmes!...

—Je te pardonne puisque tu souffres, répliqua mademoiselle de Létang avec mélancolie.

De nouveau, mademoiselle de Rochereuil

éclata en sanglots :

Oh ! maman ! elle était si bonne ! si tendre ! pourquoi Dieu me l'a-t-il prise ? oh ! comme je l'aimais, ma mère ! elle était tout pour moi !

Juliette se laissa tomber aux genoux de son amie :

—Pleure, pleure beaucoup... ta douleur sera apaisée par tes larmes... mais il faut croire en moi, je te suis dévouée de toute mon âme... Je te le répète tu n'es pas seule, je suis ta véritable amie... je vais avoir un foyer : il est à toi...

—Tu es trop généreuse ? je ne veux pas accepter... ma Juliette, tu n'es pas seule !...

—Maurice ?... mon second moi-même ? Son consentement ne permet pas un doute !...

Les deux jeunes filles accablées d'émotion restèrent l'une contre l'autre ; puis vint une causerie lente et très douce.

Elles ne s'étaient pas aperçues que la nuit était venue, quand on frappa à la porte.

C'était Armande :

Mademoiselle Juliette, il est près de huit heures, on doit être inquiet à la maison ; il faudrait partir.

—Oui, oui, je viens !...

L'orpheline se leva :

—La douleur rend égoïste !... je te re-tiens !... il faut t'en aller, ma chérie.

—Promets-moi de te coucher et d'essayer de dormir.

—Je vais t'obéir consentit Marie, d'autant plus que je vais avoir besoin de mes forces : je n'ai pas le loisir d'être malade...

—Oh ! par exemple, interrompit vivement Juliette, je ne veux pas que tu t'occupes des funèbres démarches. C'est moi qui vais veiller à tout, diriger tout...

—Je n'accepte pas, tu es presque à la veille de ton mariage, pense à toi. Je ne veux qu'une chose c'est que tu reviennes demain matin.

—Compte sur moi, je serai là à ton réveil. Maintenant au revoir. Il faut que je te quitte... mais, ma chérie, mon cœur reste avec toi.

Après de chaleureux baisers, Juliette quitta Marie.

... ..
Chez le tuteur de Mlle de Létang tout le monde s'impatientait. Le général se fâchait

surtout, il aimait l'exactitude et sa pupille ne semblait pas connaître l'heure militaire.

—Enfin ! nous voilà ! nous mourons de faim... A table !

Assis côte à côte, les fiancés ne paraissaient pas avoir grand appétit. Ils s'oubliaient à tout instant, à parler à mi-voix...

Discrètement d'ailleurs, on semblait les oublier.

Le repas terminé, Maurice et Juliette se trouvèrent encore plus isolés dans le grand salon clair.

Ils étaient tous deux auprès d'une petite table sur laquelle étaient leurs tasses de café fumant.

Mademoiselle de Létang dit avec sourire :

—J'ai une grande décision à vous annoncer, Maurice.

—Dites !...

Hésitante... parce que... obscurément... elle sentait son fiancé hostile à ce qu'elle allait lui soumettre, Juliette demanda :

—Approchez donc votre chaise de la mienne ?

—Que de préliminaires !... vous m'effrayez !...

—C'est que j'ai peur que vous vous fâchiez... Moi, voilà, je suis trop spontanée, j'oublie toujours de tourner ma langue avant de parler. Et vous... non ?

—Enfant !... Allons, dites ?...

—Eh bien, Marie de Rocheville se trouve seule et pauvre ; sa mère avait d'assez grosses rentes qui finissent avec elle...

..J'ai offert chez nous, l'hospitalité à l'orpheline, je lui ai offert d'être ma soeur aînée...

—Ah ! s'écria Maurice sans enthousiasme, elle a accepté ?

—Oui. Est-ce que cela vous contrarie beaucoup ?

—Pas précisément... puisque vous paraissiez heureuse de cette décision.

Mademoiselle de Létang essaya de communiquer à son fiancé un peu de l'émotion qui s'était emparée d'elle auprès de Marie...

Dans son enthousiasme amitié, elle ne se rendit pas compte que l'amour rendait seul Rémois attentif.

—Voici ce que je pensais, dit encore Juliette :

...L'unique visite que j'ai faite aux Glanteuls, en compagnie du général, m'a assez

renseignée sur les dispositions de votre charmante demeure... me route faite avec elle, une fois, il y avait longtemps...

Eh bien, puisque Léo Kaplon ne va plus habiter chez nous, son logement qui comprend... si mes souvenirs sont exacts... une chambre, un bureau et un cabinet de toilette, pourra convenir à Marie... si toutefois vous voulez... finit-elle dans une moue gracieuse.

—Ah! charmeuse! vous savez bien que je ne puis rien vous refuser!... Ses yeux se fermèrent.

Avec un dévouement admirable, Mlle de Létang épargna à son amie la tristesse de nombreuses démarches.

Comme l'enterrement de sa mère était trop récent, mademoiselle de Rochereuil n'assista pas au mariage de Juliette...

D'ailleurs les mariés... après la cérémonie... devaient partir pour Venise.

La veille de leur union, les fiancés accompagnèrent Marie à la gare du Nord...

Maurice de Rémois avait annoncé à Léo l'arrivée de l'orpheline.

Au moment du départ les deux jeunes filles s'embrassèrent tendrement, Marie s'informa :

—Nous nous écrirons? tu seras si bonne de songer un peu à moi au milieu de ton bonheur.

Puis :

—Comment est monsieur Léo Kaplon? s'informa Marie, non pas sans inquiétude.

—Poltronne! sourit Juliette, as-tu déjà peur de te trouver quasi seule avec un beau jeune homme?

—Ne plaisante pas!... Comment est-il?

—Léo Kaplon! C'est la surprise! tu verras!...

Mademoiselle de Rochereuil n'eut pas le temps de répondre, le train allait partir, elle se précipita dans un wagon, un employé ferma la portière, et l'orpheline fut emportée vers sa destinée nouvelle...

CHAPITRE II

SOLITUDE.

Le train courait, rapide. Marie regardait passer comme à travers un kaléidoscope les paysages si peu semblables.

Elle se souvenait de sa mère, de cette même route faite avec elle, une fois, il y avait longtemps...

Un sentiment triste et doux la pénétrait.

Elle était heureuse de fuir Paris, d'échapper aux préoccupations journalières: un besoin de se ressaisir lui venait.

Elle leva les yeux.

Des rochers gris, une végétation inculte fuyait devant le train.

Une tristesse sourde l'envahit.

Ses yeux se fermèrent.

Le grand jour éclairait les meurtrissures de ses paupières, sa pâleur. Son visage caressé par les quelques boucles de ses cheveux, que le vent soulevait, faisait songer à une apparition douloureuse.

"Juliette aime son mari!... je serai une gêne," se dit-elle, tout à coup, comme illuminée par une vérité intérieure.

Puis, elle repoussa cette idée.

Est-ce que Juliette ne lui témoignait pas une amitié exaltée? "C'est ma seule joie d'ailleurs!"

A la pensée qu'elle était laide, qu'elle vieillirait seule, toujours! sans fiancé, sans mari, sans enfants; un regret lui vint.

C'est que malgré la résignation, elle avait un coeur de femme très tendre... très faible....

Elle voulut croire, tout à coup, que le train l'emporterait sans s'arrêter jamais et que c'était fini de souffrir, de vivre.

Elle allait vers l'inconnu et de nouveau elle s'accusa :

—Je suis folle! je n'aurais pas dû accepter cette hospitalité! Qu'est-ce que je vais être dans cette maison? une sorte de parente pauvre!

Après les longues heures de trajet, Mlle de Rochereuil fut heureuse de trouver Armande, la femme de chambre de Juliette, qui l'attendait à la gare :

—Vous ici, Armande?

—Mlle Juliette m'a fait partir avant vous pour tout préparer et pour que vous vous trouviez moins seule dans cette maison inconnue.

—Comme elle est bonne Juliette! dit Marie, très émue en se reprochant déjà les pensées amères qu'elle avait eues pendant le voyage.

—Elle vous aime tant, mademoiselle.

Le coupé de Rémois attendait à la sortie.

Le Roman d'une Laide

En route, mademoiselle de Rochereuil questionna la femme de chambre :

—Comment est-ce les Glafeuls?

—Mais... très bien. Monsieur Maurice a dirigé lui-même, d'après son goût personnel, le meilleur tapissier de Lille.

...Tout a été remis à neuf.

...Votre appartement, qui était celui de M. Kaplon, avait de tout temps été destiné aux amis de passage, en visite...

...Vous, vous allez être pour longtemps des nôtres, voilà la différence.

—Monsieur Léo Kaplon a-t-il l'air aimable?

—Hum! hum! il est très poli, très froid.

Marie ne questionna plus et retomba dans sa rêverie triste.

Il était nuit quand elle pénétra dans la maison de Juliette.

Les trois pièces consacrées à mademoiselle de Rochereuil étaient exquises de fraîcheur.

La chambre en bois blanc et en crétonne rose à fleurs; le petit boudoir où régnait une sorte de grâce fantaisiste représentée par l'ameublement un peu bizarre, et le cabinet de toilette très confortable, composaient l'étroit domaine de la jeune fille.

La chambre à coucher était gaie avec son grand balcon qui donnait sur les parterres.

Armande tenait haut levée, une grande lampe d'albâtre. Suivie de Marie, elle lui faisait admirer la grâce de ce joli nid.

—Sûrement vous ne pouvez qu'être heureuse ici, mademoiselle, dans un petit logis si gai.

—Oui, répliqua tristement Marie, debout devant une glace, mais mes habits de deuil font tâche sur ces murs roses...

—Oh! mademoiselle! voilà que vous allez pleurez!... On vous aime ici!...

—Je sais!... Armande, vous pouvez me laisser.

—Avez-vous besoin de mes services?

—Non, merci.

—On dîne à sept heures.

—Vais-je dîner seule?

—Avec l'ingénieur, monsieur Léo Kaplon!... vous avez l'air effrayée?... il n'est pas terrible M. Léo... puis, bah! vous ferez connaissance.

Mademoiselle de Rochereuil se sentit le cœur serré au milieu de ces pièces claires.

Elle eut le froid à l'âme que connaissent les êtres sensibles quand ils se sentent dépaysés.

Sans courage, son chapeau encore sur la tête, les bras ballants, elle s'assit au milieu de la chambre en face sa malle ouverte.

Elle pensa à sa mère et se sentit, tout à coup, si abandonné que de grosses larmes coulèrent sur ses joues.

Elle tressaillit, une caresse se posait sur sa main...

C'était Poly, le beau lévrier au pelage de soie fauve qui lui léchait les doigts, en regardant la jeune fille de ses yeux intelligents.

—Oh! mon bon chien! dit-elle, en le flatant.

Sa mignonne pendule en porcelaine de Saxe sonna.

Marie fut ramenée à elle-même. Elle se leva, tandis que Poly se couchait à ses pieds.

Mademoiselle de Rochereuil procéda à sa toilette. Elle examina sa figure qui, mobile comme celle des êtres nerveux s'altérerait facilement.

Les larmes avaient gonflé, rougi ses yeux, la fatigue du voyage empâté ses traits...

En lisant, Léo Kaplon attendait la jeune fille dans le salon qui donnait sur la salle à manger.

Il se leva à l'entrée de mademoiselle de Rochereuil.

Il était très grand, avec une barbe blonde, taillée en éventail, qui lui donnait l'air imposant.

Ils se présentèrent l'un à l'autre, et passèrent aussitôt dans la salle à manger.

Leur repas fut court et presque silencieux en présence du valet de chambre qui les servait.

Marie prétextait la fatigue du voyage pour se retirer chez elle.

Quand la jeune fille fut partie, Léo s'installa devant la large baie ouverte du salon, à demi allongé dans un grand fauteuil; un cigar allumé, il suivit ses pensées avec les volutes de la fumée:

—Cette jeune personne est timide ou insignifiante, songea-t-il; dans tous les cas elle n'est pas jolie. Quelle idée a eue Maurice de s'embarasser d'elle... c'est une bêtise que lui a déjà fait faire sa femme... ah! ah! les femmes!...

...Ce n'était guère la peine de me reléguer

dans le pavillon, là-bas, au diable, pour céder la place à cette future vieille fille...

...Evidemment c'est une future vieille fille... elle a une tête à dévouement, elle solignera les marmots de Maurice...

Après ses fatigantes journées d'usine, Léo aimait rêver avant d'aller dormir...

Sous son aspect si froid il cachait une âme flexible, une imagination exubérante.

Le jeune Russe était trop chevaleresque pour ne pas porter haut dans son cœur le respect de la femme.

Aucune expression malsonnante ou ironique ne lui était venue, ne lui viendrait à l'esprit envers mademoiselle de Rochereuil.

Il conclut en hochant la tête :

—Quelle idée singulière a eue Maurice de se marier... Nous étions si bien tous les deux ! si tranquilles !... Admettons qu'il se soit marié... Mais amener ici une amie de sa femme !... Etrange idée !...

La vie aux Glafeuls fut monotone pour Marie.

Les domestiques, supposant que c'était une parente pauvre traitée avec ménagements, mais qui ne tarderait pas à essuyer les rebuffades des patrons, étaient à peine polis pour elle.

Léo Kaplon n'était là que durant les courts repas.

Afin d'adoucir son ennui, l'orpheline entreprit de longues promenades dans le pays.

Un matin elle partit seule.

Il faisait un temps clair, joli et lumineux qui réjouissait.

Comme Marie ouvrait la porte de la villa des Glafeuls, Poly la salua par des aboiements et des sauts de joie.

Marie demanda à Armande qui passait :

—Est-ce qu'on a retrouvé Stoc ?

—Non, mademoiselle, monsieur Léo qui tient beaucoup à cette bête est très inquiet

—Il reviendra, allez !... Si je ne suis pas là à l'heure du déjeuner, priez monsieur Kaplon de ne pas m'attendre.

A cette heure matinale mademoiselle de Rochereuil était seule sur la route éclatante de lumière.

Elle se rendait chez un ouvrier de l'usine de Rémois.

La veille, Kaplon lui avait raconté qu'un ouvrier de l'usine venait d'être veuf ; la

mort de sa femme lui avait causé un tel chagrin qu'il était à demi abruti de désespoir. Il avait deux enfants très jeunes, l'un malade. Ces pauvres petits étaient presque abandonnés par leur père.

Après avoir marché assez longtemps, la jeune fille reconnut la maison dépeinte.

Elle poussa la porte, non fermée, d'un modeste rez-de-chaussée et se trouva dans un corridor.

Le sol en terre battue, les murs salis, le plafond à grosses poutres mal équarries, donnaient une impression triste et froide.

Une voix enfantine, venue d'une des chambres qui donnaient sur le corridor, s'éleva :

—Qui demandez-vous ? Qui est là ?

La jeune fille entra dans une cuisine.

Le sol était jonché de sable fin.

Les ustensils de cuisine étincelaient encore de propreté, comme les choses longtemps tenues avec soin. Mais la pièce, dépourvue de meubles, criait la misère.

Dans une alcôve profonde, un enfant était couché ; il avait l'air très malade, ses paupières étaient baissées sur ses joues pâles.

—Es-tu seul ?

—Oui, répondit-il, d'une voix faible, et j'ai peur du grand chien roux qui est venu il y a longtemps, continua-t-il, comme se parlant à lui-même... Il avait la gueule ouverte, pleine de bave et avec ses sales pattes, il faisait signe qu'il s'étranglait... Pierre, mon grand frère a voulu retirer l'os de la gueule du chien, et la vilaine bête a mordu mon frère. Est-ce que vous savez où est Pierre ? demanda encore le petit pâlot.

Mademoiselle de Rochereuil ne put répondre : un affreux pressentiment lui étreignit le cœur.

Les joues du malade se colorèrent. Les yeux brillants, il dit :

—Voilà mon frère, je viens de le voir passer dans la rue.

En effet, un jeune garçon de douze ans entra.

Il était vêtu d'une chemise de grosse toile et d'un pantalon usé mal soutenu aux hanches, mais sa figure chétive pétillait d'intelligence.

Sans saluer, d'un air étrange, il annonça :
—Je suis très malade, la blessure que m'a faite le chien, au poignet, s'est rouverte...
Moi qui l'aimais tant, ce chien, ce vieux

Le Roman d'une Laide

Stoc, le chien du patron... Je souffre beaucoup, madame, faites-moi donc quelque chose, soignez-moi, vous devez savoir...

—Y a-t-il longtemps qu'il t'a mordu ce chien?

—Oh! mais oui, je n'y pensais plus... Depuis que ma blessure s'est rouverte je me sens tout drôle... Ayant vu Stoc revenir hier, j'ai été à sa recherche ce matin. Un domestique de monsieur Kaplon, m'avait dit qu'on croyait ce chien perdu... Je viens de retrouver Stoc mort dans le trou à fumier de notre jardin....

Marie ne doutait plus: cet enfant devait être enragé...

—Où sont les voisins les plus proches?

—Il n'y a personne dans la maison à cette heure-ci, tout le monde est à l'usine...

Doucement Marie s'approcha du petit mort.

Il paraissait calme, il portait seulement sur sa physionomie une expression de terreur indicible:

—Ecoute, mon mignon, je ne te ferai pas de mal, laisse-moi faire, c'est pour te guérir.

—Faites ce que vous voudrez, consentit le petit malheureux, déjà raisonnable comme la plupart des enfants du peuple qui, de bonne heure, connaissent la souffrance.

Il fut saisi de convulsions affreuses.

Marie couvrit de ses couvertures le visage du malade couché, afin qu'il ne vit pas ce spectacle horrible.

Enfin, les convulsions s'apaisèrent, l'asphyxie survint et termina cette lutte sans espoir.

Mademoiselle de Rocheureuil prit dans ses bras le petit mort et l'emporta dans une chambre voisine. Puis, ayant découvert le visage de l'enfant malade:

—Ton frère est guéri!

—Oh! il est mort!

Et le pauvre petit éclata en sanglots.

—Mon mignon, comment t'appelles-tu?

—Louis.

—Il faut m'obéir, j'aime beaucoup les petits enfants... Je vais t'emmener...

—Où?

—Chez moi.

—Je ne peux pas marcher.

—Je te porterai.

—Et Pierre je ne veux pas le quitter.

—Nous reviendrons le chercher.

Elle enveloppa l'enfant dans ses couvertures, le prit dans ses bras, ferma à clef la porte de la maison et courageusement, se dirigea vers les Glaifeuls.

Personne, ni sur la route, ni dans la villa.

Elle porta l'enfant dans sa chambre, le coucha dans son lit, courut lui chercher à l'office un bol de bouillon, mêlé de vin vieux.

L'enfant but avec délices le réconfortant breuvage.

—Maintenant tu vas dormir, ordonna Marie, en fermant les rideaux.

Louis lui baisa la main.

—Que vous êtes gentille, madame!

—Dors. Je reviendrai.

En effet, le petit malade à demi-mort d'ina-
nition se sentit engourdi aussitôt par la
boisson fortifiante.

Marie quitta la chambre.

Cet événement du chien enragé, l'histoire de l'enfant mort, firent du bruit. La conduite de Marie fut exaltée; la jeune fille devint populaire.

Louis, qui était surtout anémique, se rétablit vite.

Dès qu'il fut guéri mademoiselle de Rocheureuil, aidé du Russe, le plaça dans une institution.

Depuis la tragique histoire de cette malade, quand Marie avait les yeux baissés—ce qui lui arrivait souvent—Léo la regardait, et il passait alors dans les larges prunelles grises du jeune homme comme une flamme sympathique...

C'était tout...

Il restait aussi froid, aussi indifférent d'apparence.

Les courts repas étaient toujours aussi silencieux.

La grande distraction de mademoiselle de Rocheureuil fut sa correspondance avec Juliette.

—Ma chérie, lui écrivait celle-ci, pourquoi n'es-tu pas près de moi?... Oh! ce coucher de soleil à Venise que je viens d'admirer!...

—A mes yeux éblouis s'étaient les brillantes façades des palais de marbre; dans le ciel empourpré, les flèches des basiliques; au loin se déployait le réseau onduleux des nombreux canaux où glissent silencieusement

les noires gondoles, la lanterne au front, semblables, le soir, à des étoiles errantes...

"Rien ne saurait rendre l'aspect étrange, mystérieux, fantastique de cette aquatique cité.

"Si je ne devais pas te revoir, je voudrais toujours vivre ici.

"Puis, Maurice est si bon pour moi, si tendre!...

"Je suis si heureuse!...

"L'amour a élargi mon cœur; il me semble que je t'aime mieux encore et plus fort qu'avant... Ainsi, tu vois, ne sois pas jalouse."

Puis, venaient des questions sur l'existence aux Glaïeuls, sur Léo Kaplon :

—Est-il gentil ou... ours?

Quand mademoiselle de Rochereuil voyait le facteur lui remettre une enveloppe portant le timbre de l'Italie, elle était profondément joyeuse mais... quelquefois... la lecture des lettres de Juliette la laissait triste et rêveuse.

Les amoureux sont cruels comme tous les égoïstes. Madame de Rémois ne se doutait pas qu'en exaltant son bonheur de femme jolie et aimée, elle pouvait blesser Marie, lui rappeler sa peine cuisante, cette harcelante pensée :

"Je suis trop laide pour être aimée!"

Elle était si pénétrée de cette idée qu'elle ne faisait rien pour séduire, pour plaire!...

Elle se disait bien que la femme a été créée pour charmer, mais elle croyait que la volonté de plaire ne pouvait jamais arriver à suppléer les dons naturels de beauté.

Et pourtant, son âme aimante avait soif de tendresse!

"Comme tu es heureuse, écrivait-elle à Juliette d'avoir tout à toi le cœur de ton mari.

...Quelles joies ineffables tu dois goûter!...

...Ce n'est pas étonnant que tu sois aimée, tu n'as qu'à paraître, tous les cœurs sont à toi.

...Qu'il me tarde que tu rentres!...

...Oui, c'est un ours véritable, ce Russe, il me fait même un peu peur!...

...Il est des journées où nous échangeons à peine quelques phrases.

...Il doit s'imaginer que je suis là pour surveiller ton intérieur.

...Rentre, ma chérie, rentre."

Mademoiselle de Rochereuil essayait de modérer ses plaintes afin de ne pas ennuyer madame de Rémois, mais cette dernière, toujours très bonne, écrivit à Marie :

"Cette idée que ta vie aux Glaïeuls est monotone me rend très malheureuse; je viens d'écrire à Madeleine Dalty d'aller passer quelque temps chez moi pour te tenir compagnie."

Sans crier gare, celle-ci arriva.

Peu de jours après, les nouveaux mariés annoncèrent également leur retour.

Les jeunes filles et Léo Kaplon allèrent les attendre à la gare.

Juliette et ses amies se questionnaient bruyamment.

En arrière, Léo et Maurice plus calmes, causaient.

Tout à coup, madame de Rémois déclara :

—Heureusement que je suis contente, contente! et que j'ai autour de moi toutes mes amies!... sans quoi, malgré le soleil printanier, je trouverais la gare de Lille bien laide, bien noire...

—Jeune madame!... il va falloir vous accoutumer au noir, aux paysages charbonnés, à l'herbe, à la verdure, non pas couleur d'émeraude, mais couleur de deuil!...

Léo Kaplon sans terminer son petit discours sourit à la jeune femme.

Très doux, se sourire... presque féminin!... qui formait un contraste d'un charme profond avec sa grande taille et son aspect robuste.

—Quel malheur! exclama Maurice avec une tristesse un peu comique, oui, quel malheur de t'obliger à vivre ici, ma Juliette!... Pourquoi ne puis-je faire surgir une île de pierres précieuses au milieu du plus enchanté des paysages, un beau paradis terrestre!...

Madame de Rémois posa doucement sa petite main gantée de Suède sur l'épaule de son mari :

—Tu ferais une bonne fée!... C'est ennuyeux que ce temps-là ne soit plus!... Euh! dans toutes ces usines, barbouilleuses de paysages, il doit y avoir beaucoup de malheureux, nous tâcherons d'être utiles... de faire du bien... conclut-elle en se tournant vers ses amies.

Ils arrivèrent devant l'omnibus de famille qu'avait commandée Léo et y prirent place.

Mademoiselle de Rochereuil sentit son

Le Roman d'une Laide

cœur comme illuminé de bonheur.

C'était sa première joie depuis la mort de sa mère.

Léo la considérait avec étonnement.

Le visage de la jeune fille était presque complètement changé.

Ses yeux brillaient d'une flamme mystérieuse venue du cœur; un sang rose colorait ses joues et ses lèvres.

Kaplon pensait:

—Quelle curieuse fille!

Marie était si contente de se sentir enveloppée d'une atmosphère de tendresse, qu'elle ne prenait plus garde aux choses de la vie ordinaire.

Ses yeux, qui étaient beaux, ne quittaient pas Juliette.

Celle-ci ne cessait de babiller en souriant de temps en temps à Marie.

—Mais, sais-tu, Maurice, constata madame de Rémois dans un éclat de rire, que je vais arriver chez moi en étrangère?

—Qu'importe! si tu es bien reçue! répliqua Maurice avec un regard d'amour.

De Rémois avait écrit à son ami de préparer une réception somptueuse à sa chère et jolie femme.

Le Russe avait su atteindre les rêves du mari amoureux.

En descendant de voiture, Juliette trouva sous ses pas un tapis de fleurs.

Le vestibule était décoré de plantes vertes...

Partout de la lumière à profusion!...

—Mais... mais... mais!... exclama Juliette, les Glafeuls sont devenus un petit palais...

—Oui, ma chérie, dont tu es la reine!...

La causerie— on avait tant de choses à se dire!—rendit le repas presque interminable.

Après le dîner, un splendide feu d'artifice fut tiré dans les jardins.

Il était tard quand, à la ville, on se décida à dormir...

Bercée par l'espérance, l'orpheline, goûta ce soir-là un doux repos.

CHAPITRE III

VIE INTIME

Il y avait plusieurs mois que Marie était

chez Juliette...

Peu à peu, elle avait vu combien sa présence aux Glafeuls était lourde à Maurice... indifférente à tous...

Seule Juliette aurait pu la consoler, mais la jeune femme était très prise: des relations à se créer, des visites à rendre, des réceptions, des dîners!... En un mot, la vie absorbante d'une jeune femme mariée à l'un des principaux industriels d'une active cité.

Mademoiselle de Rochereuil voulut tenir le moins de place possible, comme pour se faire pardonner sa présence.

Elle s'enferma chez elle avec des livres. Elle s'occupa d'œuvres charitables, et n'oublia pas Louis, son petit protégé.

Le soir, elle se retira de bonne heure dans la crainte de gêner. Juliette souffrait de n'apercevoir son amie que quelques minutes tous les jours.

—Eh bien, que vas-tu faire maintenant? est-ce que tu ne serais pas mieux avec nous?

L'orpheline s'esquiva sans répondre...

Maurice ne faisait rien pour la retenir...

Madame de Rémois en voulut un peu à son mari!...

—Il était jaloux de tout!... même de l'amitié qu'elle avait pour Marie!...

Maurice répondait doucement à ces objections:

—Je suis si occupé!... je ne te vois jamais! il me semble que je ne suis pas exigeant quand je désire passer ces quelques heures seul avec toi!...

Généralement, ces petites querelles se terminaient par des baisers... des baisers qui glaçaient le pauvre cœur de l'orpheline...

Madeleine Dalty, qui avait passé peu de temps aux Glafeuls au retour de Juliette, annonça de nouveau son arrivée.

C'était la veille de Noël.

Le jour tombait.

Juliette, Marie et Madeleine avaient abandonné leurs ouvrages. Au près du feu, elles causaient.

—C'est ce soir la messe de minuit, dit mademoiselle de Rochereuil.

—Vous n'avez jamais beaucoup voyagé, vous deux? questionna Juliette.

—Non.

—Ce n'est pas comme moi!... pendant que j'étais chez mon tuteur nous avons souvent changé de garnison. Nous sommes,

par exemple, longtemps restés dans le Midi... Marseille, Bordeaux, Toulouse, Aix... je connais ces villes inondées de soleil...

—C'est agréable d'avoir vu différents pays, déclara mademoiselle de Rochereuil, on a des souvenirs...

Moi, je n'ai voyagé qu'en imagination... oh! par exemple, soupira-t-elle, je puis dire que j'ai vu de beaux châteaux en... Espagne!...

—Chère rêveuse! on te connaît va! dit Juliette.

—C'est parce qu'on la connaît bien, qu'on l'aime tant, déclara Madeleine avec un regard attendri.

—Votre affection est la seule que j'apprécie... Vous ne sauriez croire combien je vous en suis reconnaissante... Dis-moi, Juliette, ton mari et monsieur Kaplon viennent-ils avec nous à la messe de minuit?

—Certainement.

—J'aime mieux être ici qu'à Paris, affirma Madeleine; d'abord, je suis auprès de vous deux, ensuite les fêtes de Noël et du jour de l'an sont plus intéressantes à la campagne qu'à la ville.

—C'est vrai, approuvèrent Juliette et Marie.

—C'est la première fois que nous n'irons pas à Noël à l'Eglise de la Madeleine, remarqua mademoiselle de Rochereuil.

—La cérémonie va être très pittoresque à Lambersart, affirma madame de Rémois, vous verrez!

Les jeunes femmes venaient d'entendre les grelots des bicyclettes de Maurice et de Léo.

—Nos maîtres! s'écria plaisamment Juliette.

Les jeunes gens entrèrent.

—Encore sans lampes! s'exclama Maurice.

—Nous aimons causer dans l'ombre, lui répondit sa femme.

—Que complotiez-vous? des noirceurs contre nous! interrogea de Rémois pendant qu'on allumait... Voyons vos visages?

Il s'empara d'une lampe et l'éleva au-dessus de la tête de sa femme.

—Nous complotions, en effet, reprit mademoiselle de Rochereuil... Nous voulions vous entraîner à la messe de minuit.

—C'est vrai! c'est ce soir!... dit Kaplon comme s'il faisait une découverte.

—Allons nous suivez-vous?

—Pourquoi pas?...

A onze heures, madame de Rémois et les deux jeunes filles s'enveloppèrent de chauds vêtements, ainsi que Maurice et Léo.

Les jeunes hommes s'armèrent de lanternes: les rues de Lambersart n'étant point éclairées.

Le sol était couvert de neige mais l'aspect triste des routes disparaissait à cause des groupes nombreux et animés se rendant à l'église.

Les trois amies, Maurice et Léo causaient.

De loin en loin, mademoiselle de Rochereuil jetait dans la conversation quelques monosyllabes, puis aussitôt se replongeait dans sa songerie.

Les étoiles étincelaient dans le ciel sans nuage.

Madame de Rémois observa la jeune fille, puis son mari:

—Qu'as-tu Maurice?

—Tu n'as d'yeux que pour ce laideron! murmura-t-il à l'oreille de sa femme.

—Juliette lança à son maître un regard indigné et dit:

—Léo, offrez donc votre bras à mon amie.

Kaplon sentit trembler sous le sien le bras de la jeune fille..

—Etonné, il la regarda.

Elle était très pâle.

—Qu'avez-vous? questionna-t-il.

Elle parut surprise.

—Je suis peut-être indiscret, continua le Russe, mais comme je ne crois pas que ce soit chez moi habitude, excusez-moi. Nous vivons, pour ainsi dire, sous le même toit depuis plusieurs mois; ne me jugez-vous pas un peu digne de votre confiance?

—Si... dit Marie, doucement.

—Eh bien, alors?... qu'avez-vous?

—Je ne sais! je suis triste! Cette fête me rappelle d'autres Noël's...

—Où vous étiez plus heureuse?

—Oui.

—Pourquoi?

—Oh! répondit la jeune fille en tremblant, alors, j'avais ma mère!

—Pardon, dit Kaplon, je viens de renouveler des tristesses.

On arrivait à l'église.

L'humble chapelle était éclatante de lumières.

L'autel disparaissait sous les fleurs.

Pendant tout l'office, le Russe, très droit, impassible, réfléchit comme il ne l'avait jamais fait jusqu'alors.

Kaplon était subtil. Il avait deviné la tendresse profonde qui remplissait le cœur de l'orpheline. Il comprenait la souffrance de Marie : qui se croyait incapable d'être aimée...

Certes ! Léo n'était pas amoureux de Mademoiselle de Rochereuil, mais une compatissante tendresse s'implantait dans son cœur.

La messe fut longue.

La rêverie de Léo se prolongea...

On revint aux Glaïeuls, où un réveillon avait été organisé par Kaplon.

Un bon feu de bois brillait dans la cheminée de la salle à manger... Sur la table, très éclairée, était posée une poularde au riz.

Quatre hors-d'œuvres de saucisses brûlantes, d'andouilles grenouillettes, de boudins blancs à la crème, de boudins noirs bien dégraissés, lui servaient d'acolytes.

Le tout relevé par une langue à l'écarlate qu'accompagnaient symétriquement des pieds de porc aux pistaches.

Aux quatre coins de la table étaient des pièces de petits fours, et deux entremets sucrés.

—Ah ! ça, s'écria Maurice, tu nous prends donc pour Gargantua ?

—Pas du tout !... nous allons simplement faire honneur à ces bonnes choses... Je vais d'ailleurs vous donner l'exemple ; je ne trouve rien d'aussi triste qu'un réveillon médiocre.

On rit.

Chacun prit sa place autour de l'élégant couvert.

La conversation devint générale, et, peu à peu la gaieté arriva à être vive.

On avait réservé la poularde au riz pour la fin du repas, malgré les protestations de Léo, fin gastronome.

Mademoiselle de Rochereuil se sentit emportée vers une émotion délicieuse.

Les souvenirs de son enfance avaient-ils été éveillés par les traditionnelles fêtes de Noël ?...

..ou une illusion lui était-elle venue ?...

Elle regarda Léo.

Leurs yeux se rencontrèrent...

La main levée, armée du grand couteau, il brandit la poularde... mais... dans un inhabile mouvement, il se blessa.

Juliette poussa un léger cri :

—Ah ! mon Dieu ! vous vous êtes blessé, Kaplon !...

Le jeune homme secouait ses doigts, et des gouttes de beau sang pourpre tombèrent sur la nappe.

Marie s'était évanouie.

Madeleine se précipita vers mademoiselle de Rochereuil.

—Qu'a-t-elle ? demanda le Russe.

—Il faut l'emporter dans sa chambre, proposa mademoiselle Dalty.

Et aussitôt, le Russe enleva, dans ses bras l'orpheline qu'il transporta chez elle.

Pendant cette courte scène, Madeleine avait surpris quelques signes de mauvaise humeur de la part de Maurice.

Dès qu'on fut chez Marie, mademoiselle Dalty dit à madame de Rémois :

—Laisse-nous, occupe-toi de ton mari et de Léo, ils t'en voudraient peut-être... ou plutôt ils en voudraient à Marie de ce réveillon peu joyeux...

Mademoiselle de Rochereuil ouvrit les yeux :

—Oh ! Madeleine, tu es là !...

—Oui, ma chérie... tiens, bois ce tilleul à la fleur d'oranger.

—Pas encore !... tout à l'heure !...

Le feu qui flambait dans la cheminée éclairait la chambre.

Marie était à demi-assise, appuyée sur ses oreillers, un châle blanc recouvrait ses épaules ; le levrier héraldique était couché au pied du lit ; cet ensemble gracieux formait un charmant tableau, digne d'inspirer un peintre.

—Madeleine, questionna l'orpheline inquiète, ai-je commis l'inconvenance de m'évanouir ?

—L'inconvenance ?... ce mot est bien de toi... mais voyons, dit brusquement mademoiselle Dalty, je devine, tu es malheureuse ici ?

—Moi ?... je suis très heureuse ici !... Juliette est si bonne !

—Et son mari ?

—Il est d'une très grande politesse envers moi...

—Ah! Marie, répliqua Madeleine d'un air incrédule tu me trompes, ou plutôt tu te trompes toi-même. Tu es si indulgente, tu sais te contenter de si peu que je me défie!...

—Tu as tort!... je t'assure qu'ici, je suis heureuse... Ce n'est que la tristesse que m'a laissée la mort de ma mère qui me fait souvent pleurer. Elle était si bonne, si tendre, ma mère!...

—Ma chérie, il faut avoir confiance en moi, tout me dire; tu sais que je t'aime, que je t'estime.

Mademoiselle de Rochereuil rougit, et avec un geste de protestation:

—Parlons d'autre chose....

—N'as-tu pas un secret?...

—Oh!....

—Je l'ai deviné.

—Je n'oserai jamais te dire!... et cependant... qui sait... j'ai tort de garder pour moi seule le roman naïf, peut-être, que j'ai imaginé... Oui... il me semble... que Léo Kaplon ne me considère pas avec indifférence... et dans des moments de fièvre, de folie certainement, je crois qu'il va m'aimer! qu'il m'aime...

—Ah! dit Madeleine, un peu étonnée.

—Mais tiens, je suis ridicule, laissons cela.

—C'était ton secret, l'amour de Léo?

—Oui.

—Je le trouve poli, mais si froid, l'air si accablé ou si indifférent, que je ne l'ai jamais bien examiné... Il te plaît alors?

Mademoiselle de Rochereuil hésita avant de répondre, puis, tout bas:

—Oui, dit-elle.

—Jamais il n'épousera une femme aussi accomplie que toi, ma chère Marie.

—Tu plaisantes!

La conversation des jeunes filles se trouva brusquement interrompue: Juliette venait d'entrer dans la chambre.

—Que faites-vous là, bavardes!

—Ah! Juliette! quel bonheur de t'avoir près de nous!...

—Mon mari et Kaplon se sont mis à causer de l'usine... et comme je ne trouve par la question filature très passionnante, je suis venue vous retrouver; ma présence était devenue inutile.

Les trois jeunes femmes, assises côte à côte, causèrent longtemps.

Du secret de Marie il ne fut plus question.

De joyeux carillons annonçaient la messe de l'aurore quand les trois amies se séparèrent.

CHAPITRE IV

DRAMES ET DEVOUEMENT

La vie de Marie continuait de s'écouler, monotone.

Au milieu de ces obligatoires fêtes, presque continuelles, qui composaient la vie de madame de Rémois, l'orpheline, après ces réceptions auxquelles elle assistait, aimait se retrouver seule, débarrassée comme d'un fardeau de ce masque d'amabilité, de convention polie, qu'elle prenait devant les étrangers animés envers elle d'un sentiment de curiosité.

L'expansion si bonne, si tendre de Juliette, manquait à mademoiselle de Rochereuil.

Lentement, Marie, se sentait sans force devant l'atmosphère de triste isolement qui l'entourait aux Glafeuls.

Elle s'en voulait d'avoir accepté cette hospitalité, qu'elle était arrivée à considérer comme une aumône, et sa fierté lui criait:

—Toute acceptation d'aumône est une déchéance!

Elle s'était crue plus forte, puisqu'elle avait supposé qu'elle pourrait vivre heureuse sans tendresse.

Heureusement pour l'orpheline les vacances arrivèrent, et Louis, son petit protégé, put avoir de nombreux congés.

En été, dans le Nord, même pendant la canicule, la chaleur n'est jamais excessive. Chaque jour, Marie partait en promenade accompagnée du petit garçon.

Louis était un enfant intelligent et très doux.

Il avait pour Marie une affection sans limite.

Souvent, les jours de liberté, Louis arrivait aux Glafeuls les cheveux mouillés de sueur; il avait couru si vite pour être plus tôt auprès de "Mademoiselle!..."

La jeune fille l'embrassait; elle essuyait les tempes du garçonnet, ses joues rondes, et maintenant colorées d'un sang généreux.

Le Roman d'une Laide

—Oh! que vous êtes gentille, mademoiselle, et qu'il me tardait de vous voir!

Mademoiselle de Rochereuil, pour toute réponse, enlevait l'enfant dans ses bras.

—Tu vas te reposer un peu, je vais aller mettre mon chapeau. Ensuite nous irons nous promener.

Il y avait des bois charmants dans les environs.

Quand un endroit bien ombré était découvert, on se reposait.

La jeune fille et son protégé s'asseyaient dans l'herbe, et c'était une heure de récréative leçon.

La grande et pure histoire de Jeanne d'Arc était écoutée par les oiseaux.

Les pires désastres historiques étaient quelquefois raillés par le chant des merles.

Les papillons indiscrets venaient frôler les joues de Marie.

Malgré tout le joli vacarme des bestioles, les parfums des plantes sauvages, les appels des ailes diaprées qui semblaient dire:

—Suivez-moi!...

Le petit garçon écoutait les récits que mademoiselle de Rochereuil savait rendre palpitants.

—Oh! mon Dieu! mademoiselle, alors, Jeanne d'Arc partait toute seule pour aller trouver le roi?

—Toute seule!

—Qu'est-ce qu'il lui dit, le roi? il fut bien content de la voir?

Marie continuait de raconter l'héroïque vie.

Couché à plat ventre dans l'herbe, Louis, le menton dans ses mains, écoutait.

D'un geste, il chassait les insectes qui frôlaient ses cheveux et un peu impatient:

—Oh! mademoiselle, ces oiseaux m'agacent, ils m'empêchent de vous entendre. Faites-les taire!

Dans sa foi naïve et absolue, il croyait que Marie n'avait qu'à lever son petit doigt, ainsi qu'une baguette magique, pour faire cesser le chant des pinçons et des merles.

—Si c'est leur plaisir de chanter, de quel droit puis-je le leur défendre?

—C'est vrai, c'est leur plaisir... il faut les laisser faire, disait le petit garçon d'un air songeur.

L'amusante leçon terminée, mademoiselle

de Rochereuil prenait un livre. Louis s'amusait et courait.

Quand il était las, il revenait s'asseoir.

—Racontez-moi une histoire où il y ait des enchanteurs, des fées, puis nous partirons.

Dans les mille bruits apaisés de la fin du jour, en face le ciel rougi par le soleil couchant; dans le calme, le recueillement du soir, qui, peu à peu, semblait se hâter pour ouïr les contes bleus, la douce voix de la jeune fille s'élevait pour dire les aventures de princesses infortunées plus belles que le jour, de princes valeureux et chevaleresques qui triomphaient par leur courage des malélices des méchantes fées...

Elle décrivait, la douce voix, les chars d'or de forme fantastique et légère, étincelants de pierreries, traînés par des colombes ou des dragons chimériques aux langues de feu...

Mademoiselle de Rochereuil et Louis quittaient les bois avant que la nuit les surprit.

Ils allaient sur la route déserte, l'esprit rempli de merveilles.

Le garçonnet questionnait encore, la jeune fille répondait toujours sans impatience.

Elle accompagnait Louis chez le complaisant hôtelier—obligé d'aller deux fois par jour à Lille—qui se chargeait de reconduire l'enfant à son institution.

Ainsi pour l'orpheline s'écoulaient les jours, faits d'incidents menus, d'apparences tranquilles et de tristesses intérieures.

Monsieur de Rémois manifestait toujours à mademoiselle de Rochereuil une sorte de politesse hostile qui faisait beaucoup souffrir la jeune fille.

Quant à Léo Kaplon, il semblait être plus froid que jamais...

Enfin, un matin, à l'heure du déjeuner, comme tous étaient réunis, Juliette déclara:

—Ma foi! tant pis! je me repose!... J'ai plusieurs visites à rendre, des courses à faire, mais, pour une journée, j'oublie tout...

—Comme tu as raison, approuva Maurice, tu te surmènes; tu finiras par tomber malade.

Juliette était placée entre son mari et l'orpheline.

Timidement, Marie dit, bien bas:

—Quel bonheur! je vais te voir longtemps!

nous avons pouvoir causer...

Soudain, la jeune fille resta silencieuse... Maurice, qui avait entendu les paroles qu'elle venait de prononcer, lui avait lancé un regard jaloux.

—Ma pauvre chérie, j'ai l'air de t'abandonner, mais tu sais bien, que, seules, les apparences sont contre moi?

Et Juliette embrassa l'orpheline.

—Voici, continua la jeune femme, en s'adressant toujours à Marie, je vais profiter d'une partie de l'après-midi pour mettre de l'ordre dans ma correspondance; mais, mademoiselle de Rochereuil, finit-elle, sur un ton badin, vous êtes autorisée à me rendre visite vers six heures... On causera!...

Un gracieux et très doux sourire fut la réponse.

Il y avait si longtemps qu'elle n'avait pu parler à coeur ouvert avec son amie!

Fatiguée de tourner vainement dans sa chambre mademoiselle de Rochereuil se rapprocha de la fenêtre; elle souleva le blanc rideau.

L'automne est hâtif dans ces régions froides.

—Déjà le jardin se dénudait.

Les allées étaient couvertes de feuilles jaunies.

Dans la tristesse, le deuil des branches d'arbres dépouillées de verdure, voltigeaient quelques moineaux.

Marie appuya son front contre la vitre, ses paupières se baissèrent et deux larmes, lentement, coulèrent sur ses joues.

Avec le crépuscule qui venait, sa tristesse grandit, se développa, la saisit toute.

Elle s'assit sur un siège bas et pleura devant la tristesse de sa vie.

Six heures sonnèrent.

Elle sursauta.

—Et ma visite à Juliette!

Allongée sur son divan, Madame de Rémois rêvait quand Marie entra.

—Enfin! je te retrouve, ma Juliette!

—Tu m'avais donc perdue?

—Je t'aperçois à peine et jamais seule!...

Doucement, Juliette passa ses blanches mains sur le visage de l'orpheline.

—Tu viens de pleurer?

Mademoiselle de Rochereuil cacha sa figure contre la poitrine de son amie.

—Qu'as-tu, ma chérie?

Marie ne répondit pas. Elle était si bien maintenant qu'elle croyait rêver; depuis de longues semaines, elle avait vécu si isolée, qu'elle appréciait, encore davantage à cette minute, la bonne tendresse de Juliette.

L'orpheline était si émue que son coeur semblait se fondre.

Elle savourait la douceur infinie de se sentir aimée.

Elle leva la tête, appuya ses doigts sur le front incliné de madame de Rémois:

—Pourquoi je pleure?... ce n'est rien... mes nerfs!...

La porte de la chambre était restée ouverte, Maurice entra tout à coup.

—Juliette, j'ai oublié de te dire que cette semaine j'étais occupé à mon usine annexe de Lambersart, je fais réparer les machines à vapeurs, et comme ce soir j'ai été libre plus tôt que d'habitude, me voilà!...

Juliette sonna pour faire apporter les lampes.

Tous trois furent vivement éclairés.

Maurice vit les yeux rougis de Mademoiselle de Rochereuil, l'air ému de sa femme. Un violent dépit saisit le jeune homme, un flot de colère monta à son cerveau: elle doit avoir certainement pleurniché sur son épaule: "Oh! si tu savais, ma Juliette!..." Pimbèche va!...

Il se contint cependant, mais tourné vers Marie et s'adressant à sa femme, il lança cette impertinence:

—J'espérais te trouver seule, ma petite femme chérie!...

Mademoiselle de Rochereuil ne le laissa pas achever, elle sortit précipitamment; monsieur de Rémois poussa très fort la porte de la chambre dès que l'orpheline eut disparu...

Un flot de sang monta aux joues pâles de Marie devant l'injure de cette porte poussée avec violence, et, très émotionnée, elle s'arrêta quelques minutes la main appuyée sur son coeur qui battait à grands coups.

Alors elle entendit ceci:

—Oh! Maurice, comme tu es brutal envers mon amie.

—Pardon! ma chérie, je viens de te faire de la peine... c'est encore la faute de ce laideron que je trouve toujours entre nous...

... Cette Rochereuil m'agace, m'énerve au-dessus de tout...

...Ce n'est que par amour pour toi que je la supporte!...

A sa portée, sur une petite table, souriait dans un joli cadre une photographie de Marie, monsieur de Rémois l'aperçut, et après s'en être emparé il la jeta au loin, le verre du cadre se brisa.

—Mais tu es fou, Maurice. C'est stupide ce que tu viens de faire.

—C'est vrai, mais je suis jaloux... Ce n'est pas raisonnable, je le sais... Je n'y puis rien, je te voudrais toute à moi. Tu l'aimes trop!...

Mademoiselle de Rochereuil qui avait tout entendu s'enfuit, l'âme affreusement blessée...

Elle eut cependant le courage de paraître au dîner.

Léo Kaplon remarqua, en lui-même, le visage altéré de l'orpheline. •

Juliette était tellement accaparée par son mari qu'elle n'observa rien.

La résolution de Marie était prise!

Elle allait quitter cette maison!...

Comme de coutume, ce soir-là, elle se retira de bonne heure, se coucha, et, bien seule réfléchit....

Elle ne voulait plus troubler le foyer de son amie.

L'orpheline s'en irait loin....

Elle allait chercher, dès qu'elle serait retournée à Paris, une place d'institutrice à l'étranger.

Elle allait mettre entre elle et la vive amitié qu'elle éprouvait pour madame de Rémois toute la largeur de l'Océan.

C'était décidé!...

Elle allait se créer une existence nouvelle et, ne plus vivre... maintenant... que de souvenirs....

Elle allait se sacrifier héroïquement pour le repos de son amie... de celle qui, dans un moment de trop grande générosité avait voulu en faire sa soeur d'adoption.

Avec l'exagération de son esprit et de ses nerfs, elle voulait toute l'immensité du sacrifice; une rage d'abnégation l'enveloppait comme une flamme.

Toutes les humiliations, tous les mécomptes subis lui criaient la fuite.

Durant de longues heures, des souvenirs de son enfance la hantèrent.

Elle se souvint des récits que faisait son père sur l'Amérique du Sud.

Monsieur de Rochereuil avait longtemps habité Santiago.

Oui, dès demain, Marie partira pour son existence nouvelle.

La résolution est âpre, amère, mais très vive dans cette âme exaltée.

Elle va laisser tout son fardeau de misères et de peines pour s'en aller tout oublier dans un pays neuf.

Peu à peu la fièvre qui exaltait mademoiselle de Rochereuil tomba.

L'orpheline se redit, avec regret, que pour elle, la vie ne serait jamais bonne.

Elle connaîtrait jamais l'existence calme et tendre de ses rêves!...

Lentement, de tristes pensées en tristes pensées, Marie désira mourir...

Pendant qu'elle se lamentait, le jour arrivait.

Aussitôt, l'orpheline commença ses préparatifs de départ.

Il était encore de trop bonne heure pour qu'elle se présentât chez Juliette.

Cependant, de sa fenêtre, Marie vit partir Maurice.

Elle courut chez son amie.

Madame de Rémois, en déshabillé, lisait sa correspondance.

—Te voilà!... si tôt!... Que veux-tu, ma chère Marie? questionna Juliette.

—Te voir, te parler.

—Qu'as-tu à me dire, mignonne?

Mais... au moment de rendre sa résolution irrévocable, Marie se trouvait sans courage.

Afin de s'accorder encore quelques minutes, avant de dire l'adieu qui lui brûlait les lèvres.

—Achève la lecture de tes lettres:

Comme aux plus beaux jours de ses affectueux souvenirs, l'orpheline était assise tout près de son amie.

Des sentiments très doux débordaient de son cœur.

Il lui semblait que toute l'horreur qu'elle venait de vivre n'était qu'un cauchemar.

Folie, la séparation à jamais!... Juliette l'aimait: elle vivrait toujours auprès d'elle!... et quand Juliette aurait un bébé, c'est elle, Marie, qui lui servirait de seconde mère, d'éducatrice.

Des larmes mal contenues mouillaient maintenant les joues de l'orpheline : elle venait d'apercevoir sur le tapis les miettes du cadre brisé...

—Oh! se dit-elle, je suis trop lâche, il faut que je parte!

Madame de Rémois en laissant retomber ses lettres sur ses genoux s'écria :

—Comme tu as l'air triste, Marie!

—Bah! qu'importe!... Enfin voici, dit l'orpheline avec le courage d'un poltron qui se décide, j'ai bien réfléchi, je ne peux pas rester aux Glafeuls, ma présence fatigue ton mari : je devine, ma tendre amie, que tu as des querelles à cause de moi. J'ai assez troublé ton existence : je m'en vais...

—Tu veux partir!

Elle attira la tête de son amie contre sa poitrine, et l'émotion des jeunes femmes était si forte qu'elles restèrent silencieuses quelques minutes.

Madame de Rémois répéta en étreignant Marie plus fort :

—Tu veux partir? Est-ce bien sûr?

—Oui!

Juliette la serra à la briser, et avec une expression de douleur très vive :

—Oh! tu me peines! Que t'ai-je fait pour vouloir me causer un si grand chagrin?

—Ah! dit l'orpheline, c'est que je t'aime trop, je ne veux plus que tu souffres à cause de moi.

Pour toute réponse, Juliette reprit son amie dans ses bras. Leurs larmes se mêlèrent.

A demi-vêtue, les blonds cheveux de madame de Rémois, un peu défaits, retombaient sur la blancheur d'albâtre de son cou nu.

La frange longue et soyeuse de ses cils ombrait sa joue de satin.

Son profil était fin et rêveur.

Doucement, mademoiselle de Rochereuil s'était séparée de Juliette, et, silencieuse, l'orpheline contemplait la jeune femme.

—Mon Dieu! qu'elle est jolie! pensa-t-elle avec un sourd regret.

Puis là, tout à l'heure, pressée contre Juliette, la jeune fille a respiré... mêlée au tête arôme de violette qui se dégage de son amie... une senteur de fin tabac venue de Maurice, ce qui fait encore penser à la triste orpheline :

—Je ne serai jamais aimée, moi!... Il

ne me reste qu'à me résigner et à ne pas troubler le bonheur des autres!...

Soudain, les deux jeunes femmes tendirent l'oreille...

Des cris terrifiants arrivaient du dehors jusqu'à elles.

Atterrées, elles se levèrent brusquement.

—Au feu! au feu! au feu!

Et la cloche de l'usine... sinistrement... se mêlait à ces appels.

Marie et Juliette coururent à la fenêtre. La route... déjà... était pleine d'une population affolée.

Les enfants se suspendaient en criant aux jupes de leurs mères qui couraient.

Des vieillards se traînaient péniblement.

Déjà, dans le lointain, on apercevait les lueurs éclatantes du feu, les tourbillons de fumée qui venaient de l'usine.

La panique de la foule gagna Juliette, elle s'élança au dehors vêtue de son peignoir blanc, les cheveux à demi défaits, en criant :

—Mon Dieu! le feu à l'usine!... mon mari! Maurice!...

Comme une folle, elle se dirigea vers l'usine en flammes... et, sans réfléchir se précipita dans la fournaise... pendant que Maurice sain et sauf courait vers la villa pour rassurer sa femme, lui dire de ne pas sortir... d'être calme...

Dès qu'il arrive aux Glafeuls, il apprend que Juliette est partie vers l'usine.

Eperdu il se dirige de nouveau vers l'incendie. Il rencontre mademoiselle de Rochereuil.

—Oh! monsieur, dit-elle, je n'ai pu suivre Juliette qui courait comme une insensée à votre secours. Hâtons-nous pour la sauver.

Arrivée à l'endroit du sinistre, l'orpheline se moque de tous les ordres, force toutes les consignes... et veut entrer dans l'usine.

Autour d'elle les bâtiments sont en flammes.

—Oh! mon Dieu! s'écria-t-elle, Juliette!... Juliette!...

Au premier étage l'orpheline aperçoit... derrière un rideau de feu et de fumée... son amie éperdue.

N'écoutant que son coeur, sans une minute d'hésitation, Marie s'élança vers elle.

Tout brûle... tout crépite...

A demi-aveuglée par les tourbillons de fu-

mée et de feu, Marie aperçut l'escalier presque intact par miracle.

Elle le gravit... sans s'expliquer comment... soutenue par cette seule idée : sauver Juliette!

Enfin! elle la devine plutôt qu'elle ne la voit.

L'orpheline, que le danger rend très forte, saisit à bras-le-corps Mme de Rémois et l'emporte.

Mais arrivée au bas du terrible escalier, elle sent ses forces qui l'abandonnent et la malheureuse jeune fille tombe évanouie dans la maison qui brûle...

Maurice arrivait.

La vue de sa femme le calme...

Il la prend dans ses bras, l'emporte!... sans se préoccuper d'autres choses!...

Kaplon demande si mademoiselle de Rochereuil est dans l'usine. Ce fut Juliette... presque inanimée, qui répondit :

—C'est elle qui m'a sauvée... elle... est... dans la maison....

Kaplon ne la laissa pas achever... A son tour il se précipite, pour secourir l'orpheline... s'il est temps encore!...

Il pénètre dans les ateliers, entouré d'une fumée intense, sous le jet des pompes à incendie!...

Dans l'escalier à demi effondré, au milieu des décombres fumants, Léo se heurte à un corps.

Il se baisse!...

Autour du Russe tout craque, des flammes mal éteintes se raniment, s'élèvent de nouveau vives... hautes.

Kaplon sent qu'il s'asphyxie... Il a encore le courage de s'orienter, de se diriger vers une fenêtre.

Il brise les vitres à grands coups, mais l'incendie semble redoubler de violence...

Léo se croit au milieu d'un ardent bûcher... il heurte quelque chose...

Il regarde...

C'est Marie!...

Il veut la sauver malgré tout, mais la flamme s'élève toujours plus intense.

Par la fenêtre que le jeune homme a ouverte la fumée a enfin une issue... Léo aperçoit la porte.

Péniblement il peut sortir, Marie dans ses bras. Il gagne la route, la foule l'acclame; mais le jeune homme sans rien écouter, sans

rien voir, court vers les Glafeuls.

Il a hâte de soigner la courageuse jeune fille...

L'air pur la ranime un peu.

Elle se voit dans les bras de Léo...

Elle sent battre contre le sien le coeur du jeune homme...

Elle sent délicieusement la vie revenir en elle et de ses lèvres qui peu à peu se colorent, elle murmure :

—Juliette!... où est Juliette?

—C'est vous qui l'avez sauvée!...

—Sauvée!... elle est sauvée!... Moi aussi!... Grâce à vous!

—Voilà un bien grand mot! constata le modeste Russe, j'ai été... j'ai été.. vous offrir mon bras, c'est tout...

Dans un charmant sourire et un très beau regard, parce qu'il était le reflet de son coeur noble, l'orpheline balbutia :

—Merci!

Ils étaient aux Glafeuls.

Brisée d'émotion, madame de Rémois était couchée, son mari la soignait.

Mademoiselle de Rochereuil entra chez Juliette. Il fut accordé à Léo de se présenter aussi.

—Voici nos héros! s'écria Maurice.

Très pâle, Juliette tendit avec un doux sourire reconnaissant ses mains à la jeune fille.

Marie était si heureuse qu'elle ne sentait pas la fatigue.

—Je te dois la vie, ma chérie! dit madame de Rémois en attirant son amie sur sa poitrine.

En ce moment Louis entra et se précipita au cou de Marie :

—Oh! mademoiselle, que j'ai eu peur! j'étais en classe quand j'ai appris l'incendie de l'usine de Lambersart... Je suis parti tout de suite... En route, j'ai appris votre dévouement... On disait que vous étiez restée dans les flammes... je n'ai pas pu le croire... Je me suis dit que Dieu ne voudrait pas encore m'envoyer cet horrible malheur... Oh! vous voilà! vous voilà! que je suis content!...

Comme Mademoiselle de Rochereuil, suivie du petit garçon, se dirigeait vers la porte, monsieur de Rémois l'arrêta et, lui tendant la main :

—Marie, j'ai été souvent injuste envers vous... pardon et merci!

—Mais... vous ne me devez rien... je n'ai fait que ce que le coeur m'a dicté, répliqua l'orpheline.

.....
Léo et Maurice étaient repartis pour l'usine.

Grâce à la merveilleuse initiative du Russe, tout danger eut bientôt disparu.

Dès que Juliette se trouva seule, elle tomba dans un bienfaisant sommeil et Marie se retira dans sa chambre.

Un instant, il lui sembla que, pour elle, toutes douleurs étaient finies, mais, en approfondissant davantage sa situation, elle se dit:

—Toutes les souffrances vont renaître... demain est là... la vie d'hier va recommencer si je ne pars pas...

De grosses larmes mouillaient ses joues et ses dents claquèrent de fièvre.

Le lendemain, une congestion pulmonaire se déclarait.

Madame de Rémois soigna son amie avec un dévouement incomparable.

Elle passait ses journées, et la plus grande partie de ses nuits dans la chambre de la jeune fille.

Une après-midi, Monsieur de Rémois trouva sa femme dans le petit salon du rez-de-chaussée.

Juliette ne semblait avoir un livre que par contenance. Le volume reposait sur ses genoux et de ses grands yeux tristes, elle regardait le paysage à travers les glaces sans tain des fenêtres. Il pleuvait, et dans le ciel bas et gris se détachait le vol d'oiseaux en peine.

Le coeur gonflé de tristesse de Juliette éclata, il lui sembla qu'elle ne reverrait plus Marie debout et joyeuse... l'orpheline est presque condamnée...

En étouffant le bruit de ses pas, Maurice s'était rapproché.

Les cheveux dorés de la jeune femme s'échappaient en boucles des petites mains blanches crispées sur la figure, et de grosses larmes jaillissaient entre les doigts fins.

Maurice, doucement s'agenouilla devant Juliette, lui entourait la taille de ses bras...

Elle poussa un léger cri.

Sans la questionner, Maurice l'embrassa.

Là-haut, dans la chambre, Marie se mourait...

CHAPITRE V

AU FOND DU COEUR

Juliette avait essuyé ses larmes et, toujours dans le petit salon du rez-de-chaussée, elle causait avec son mari avant de remonter auprès de la malade.

—Je ne suis pas auprès de cette pauvre Marie, expliqua-t-elle, elle a désiré être seule espérant goûter ainsi, plus vite, un peu de repos...

—Comment va-t-elle?

—Bien mal! et Juliette essuya furtivement une larme.

Armande entra:

—Madame, venez vite, vite, mademoiselle ne va pas...

Sans un geste pour suivre sa femme, Maurice demanda les lampes s'installa devant des journaux, avec des cigarettes, pendant que Juliette courait vers la chambre de l'orpheline.

La malade, la bouche ouverte, respirait avec effort, les yeux démesurément ouverts, les pupilles immobiles, étrangement dilatées.

De minute en minute, la gêne de la respiration causée par la congestion des poumons ne faisait qu'augmenter.

Tout à coup, avec un rire d'insensée, Marie se mit à délirer:

Juliette, je n'ai que toi!... abandonnée!... je vais partir... la flamme monte, monte... le coeur de Léo!... Il battait fort...

Elle disait ces mots sans suite avec une voix que l'étouffement avait changée au point de ne pas la reconnaître.

Puis, son délire se transforma.

La jeune fille s'assit sur son lit. Ses longs cheveux inondaient ses épaules. Ses yeux qui paraissaient immobiles dans la face très pâle et émaciée, étaient fixes. D'un geste de folle, elle passa sa main sur son front et arracha violemment le col de sa chemise:

—Juliette, ouvre, j'étouffe!...

Pétrifiée, madame de Rémois ouvrit légèrement la fenêtre au froid et à la nuit.

Marie repousse ses couvertures, saute du lit.

Le Roman d'une Laide

Mais aussitôt elle tombe dans un fauteuil, la respiration sifflante.

Juliette, effrayée, sonne.

Armande parut.

—Aidez-moi à recoucher Marie. Ensuite dites à monsieur Kaplon de monter tout de suite.

Puis, à la malade :

—Ma chérie, tu ne me reconnais pas?

L'orpheline lui répond par un effrayant éclat de rire et veut encore quitter son lit quand Léo entre.

Mais soudain... sans que rien pût l'expliquer... un grand accablement succède à la fureur.

Marie, inondée de sueur, les yeux clos, semblait dormir.

Aussitôt, Juliette tournée vers Kaplon :

—Chut!

Tous deux... à pas de loup... s'installèrent dans le boudoir auprès de la chambre.

Dans ce petit salon, deux lampes voilées d'abat-jour, un bon feu dans la cheminée, mettaient comme un reflet d'intimité heureuse et calme.

Quel contraste en sortant de la pièce voisine où tout respirait tristesse et maladie!...

Accoudée à une petite table, madame de Rémois expliqua :

—Marie est malade à cause de mon sauvetage : voulez-vous rester ici un instant pendant que je m'absente... Je vous parlerai ensuite de choses sérieuses... Mon mari m'attend... je ne voudrais pas le faire maigrir... Si vous avez besoin, sonnez, je serai ici à l'instant même. La maladie passe avant certaines convenances trop strictes, je consens, mon cher Léo, à ce que vous veillez en compagnie d'Armande que je vais vous envoyer. Seulement promettez-moi de m'appeler tout de suite, à la moindre complication?

—Comptez sur moi.

Dès qu'il se trouva seul, le Russe passa dans la chambre de la malade.

Cette chambre était à peine éclairée par la faible lueur d'une veilleuse.

Debout au chevet du lit, Léo demanda :

—Dormez-vous?

—Non.

La raison de mademoiselle de Rochereuil était encore un peu ébranlée par les se-

cousses du délire.

Cependant, elle sentait bien que le trouble de la fièvre s'était apaisé.

Dans son cerveau, redevenu lourd, la pensée renaissait.

Très troublée encore, Marie ne s'étonna point de voir Kaplon auprès d'elle.

Dans ses heures fiévreuses elle l'avait si souvent appelé!...

—Comment vous trouvez-vous?

—Il me semble... que je suis guérie... où est Juliette?

—Elle est allée se reposer un peu.

—La pauvre chérie! elle s'est fatiguée à à me soigner!... Que de tourments je lui cause!...

Les yeux clos, semblant dormir, elle murmura :

—C'est monsieur de Rémois qui va m'en vouloir d'être malade... Et Juliette qui passe tout son temps à me soigner!

—Vous parlez trop, vous allez vous fatiguer.

Kaplon tenait la main de Marie, pour voir si la fièvre s'était apaisée.

Mademoiselle de Rochereuil regarda le jeune homme et doucement lui demanda :

—Pourquoi tenez-vous mon poignet?

Puis, sans attendre la réponse, comme si elle éludait une intime pensée :

—J'aurais voulu mourir après avoir retiré Juliette des flammes...

Sans abandonner la main de l'orpheline, le Russe balbutia :

—Mourir!... Vous êtes utile à tous et aimée de tous ici!

—Oh!

—Vous le savez bien.

La jeune fille, les yeux fermés, dit avec une voix de rêve :

Il ne faut pas jouer avec mon coeur... Mon coeur est malade... mon coeur se briserait!...

Très ému, Kaplon regarda Marie.

Elle semblait très calme dans le désordre de ses cheveux épars qui formaient un cadre magnifique à sa figure émaciée de souffrance.

Dans ses doigts, Léo sentait trembler ceux qui sortaient de la manche de toile blanche.

Spontanément, il posa ses lèvres sur cette main de jeune fille courageuse et aimante.

La femme de chambre arrivait: elle remplaça l'ingénieur.

De bonne heure, le lendemain, madame de Rémois était là.

—Ma chérie, comment te trouves-tu?

—Bien mieux! oh! oui, bien mieux!...

Les incidents de cette nuit avaient fait naître chez les deux amies et le Russe, une sorte d'intimité amicale et charmante.

Mademoiselle de Rochereuil entra en convalescence.

La maladie avait changé Marie, la souffrance avait mis comme un voile de poésie sur les traits pâlis de l'orpheline.

La convalescente éprouvait cette délicieuse joie qui succède presque toujours à la maladie: elle jugeait tout sous un aspect nouveau et joyeux.

Elle se trouvait ingrate d'avoir souvent murmuré contre l'existence. Maintenant elle croyait au bonheur!... et parfois... elle se surprenait à fredonner.

Un jour, répondant à ses roulades timides, elle entendit:

—Bravo!

Et tourna la tête.

Oh! vous écoutiez, Monsieur Léo?

Elle rougit.

—J'écoutais... et j'y prenais un plaisir extrême, quelle bonne mine vous avez aujourd'hui, Mademoiselle!

—C'est que je suis contente!

—Pourquoi donc?

Je suis heureuse, peut-être, sans arrière-pensée, parce que... j'ignore la raison de ma joie!

—Je comprends que vous soyez heureuse: vous renaissiez à la vie.

—Oui, certainement, mais je crois que c'est plutôt de mon imagination que vient ma joie...

—Vous êtes énigmatique! constata le Russe en souriant.

—Mais non! seulement vous me faites moins peur... j'ose divaguer devant vous...

—Je vous faisais donc peur?

—Très peur!... vous avez l'air si sévère!

Après un moment de silence, rempli, peut-être de pensées heureuses, le jeune homme reprit:

—Je comprends le charme de l'imagination. Entre autres bienfaits inestimables, c'est elle encore qui fait paraître à chacun de nous, dans les bornes étroites où nous sommes resserrés, toutes les forces et tous les aspects de la vie... Mais, pardon, dit Léo, en s'arrêtant soudain, je dois vous ennuyer? j'ai l'air de faire un sermon?

—Non, dit Marie avec une expression charmante, vous ne m'ennuyez pas. Il y a une chose que je place au-dessus de l'imagination.

—Ah! Qu'est-ce?

—Le coeur!

—J'aurais dû deviner, déclara le Russe. Je commence à vous connaître, ajouta-t-il, en regardant longuement la jeune fille.

—Ce n'est pas difficile, je suis une âme simple.

—Je sais ce que vous êtes, mais je ne vous le dirai pas...

—Je ne vous questionne point.

Marie sourit.

—Vous avez trop de qualités!... Pas même curieuse!...

—Pourquoi le serais-je: je devine!...

—Vous êtes donc une fée?... je m'en étais toujours un peu douté.

—Ne vous moquez pas de moi!

—Je n'ai jamais été aussi sérieux. Cependant votre causerie a un tel attrait que j'oubliais de vous dire pourquoi j'étais venu vous surprendre.

—Dites.

—J'ai rencontré madame de Rémois à Lambersart. Elle vous fait dire de la rejoindre, si vous n'êtes pas trop fatiguée. Elle visite de pauvres familles très éprouvées par l'incendie. Madame de Rémois m'a dit de vous offrir mon bras pour vous accompagner, consentez-vous?

—Oui, oui, le temps de mettre un chapeau, un manteau et je viens...

Par exception, le printemps arrivait précoce et assez chaud dans cette région que le soleil semble dédaigner.

Mademoiselle de Rochereuil se sentait heureuse en contemplant le renouveau éternel de la nature.

Elle voyait la terre s'animer à l'unisson de son cœur.

Elle assistait émue—et elle ne savait quel bonheur faisait tressaillir son âme—au réveil des choses.

Elle sentait la vie exubérante et chaude animer les bois, les airs, les fleurs.

De mystérieuses émotions troublaient son cœur, et parfois, après de longues rêveries, une sorte d'ivresse joyeuse s'emparait d'elle.

Souvent le matin, en ouvrant la fenêtre de sa chambre qui donnait sur le balcon, elle s'oubliait dans ses rêves, en respirant les parfums qui montaient des parterres.

Alors l'orpheline était vraiment charmante dans son naïf abandon.

Son peignoir d'une étoffe légère dessinait les fermes et purs contours de son jeune corps svelte.

Un doux rayon de soleil venait parfois caresser le visage de Marie, sous l'empire de la songerie et de la sensibilité, les yeux de la jeune fille s'éclairaient des joies venues de son cœur.

Enfin, mademoiselle de Rochereuil connaissait des heures calmes et douces.

C'était deux jours plus tard la fête du village voisin.

On décida d'y aller... en automobile: une emplette de Maurice!...

Sur le premier siège les jeunes époux s'installèrent; derrière eux; mademoiselle de Rochereuil et le Russe prirent place.

Le bruit exagéré du véhicule ne permettait guère la conversation générale. Les deux couples se trouvèrent donc isolés—peut-être à leur joie.

La matinée était délicieuse, mais, vu la vitesse de la machine, les promeneurs sous leurs chauds vêtements avaient presque froid.

L'orpheline et Léo, pour mieux entendre leurs paroles, que parfois le bruit de la machine arrivait encore à dominer, s'étaient rapprochés.

—Evidemment, dit Marie, en tournant vers son compagnon son visage animé et rose sous la voilette, vous allez me trouver retardataire, mais vous ne sauriez croire quelle nostalgie fait naître en moi ce contemporain équipage.

—Une nostalgie? questionna Léo dans un sourire.

—Oui, ne le dites pas à Maurice, il m'en voudrait un peu plus peut-être, mais je trouve ces voitures à pétrole horriblement laides... eh! ma foi! tant pis! traitez moi de vieille perruque!... mais je regrette la diligence!... Songez donc aux drames piquants et aux palpitations que pouvaient renfermer les compartiments d'une diligence!...

—Chère romanesque, interrompit Kaplon en riant, je vous reconnais bien là... A votre tour d'être étonnée peut-être, mais moi aussi je regrette la diligence et encore plus le postillon!... qu'on ne retrouve plus, hélas! que dans les opéras-comiques... Il a disparu des grandes routes, et bientôt les naturalistes devront le reconstituer comme un animal antédiluvien quelconque, à l'aide d'un bouton de sa veste et de l'empeigne d'une de ses bottes, retrouvées dans des fouilles en province.

...Les chemins de fer, les autres moyens de transports modernes l'ont tué...

...Mais la disparition du postillon reste une perte, au point de vue du pittoresque surtout.

...La chaise de poste était bien préférable au vulgaire wagon dans lequel le voyageur est réduit à état de colis.

—Vous voyez bien, répliqua le jeune homme, sur un ton un peu ému—qu'il s'appliquait à rendre plaisant—que nous sommes créés pour nous entendre?...

Et, saisissant soudain la main de Marie, il la porta à ses lèvres.

L'émotion rendait mademoiselle de Rochereuil muette. Très rose, elle regardait la route parcourue.

Kaplon s'aperçut de cette timidité charmante, et, pour ne pas l'augmenter, il continua son plaidoyer en faveur du vieux temps.

—La diligence!... que regardaient passer avec un soupir, le marchand derrière les vitres de son magasin, l'avocat portant ses paperasses sous son bras et nos chicanes dans sa tête, le comédien las de son rôle, l'auteur las du feuilleton qu'il vient de finir, et que sais-je encore...

...La diligence portait et on avait devant soi le chemin libre.

La montée dure où soufflaient les chevaux et où on marchait à côté en regardant le paysage.

Maurice se retourna :

—Que contez-vous tous les deux?

—Tu es bien indiscret, répondit Kaplon, ne t'occupe donc pas de nous.

—Mais, oui! laisse-les donc! appuya en riant Juliette, je suis persuadée qu'ils ne s'ennuient pas...

La fête battait son plein quand les voyageurs descendirent de voiture au milieu de la place du village.

Des musiciens, des charlatans, des cabaretiers, des paysans, piaillaient, dansaient, buvaient, surtout s'embrassaient même dans un pêle-mêle vertigineux.

C'était partout le merveilleux entrain de la gaieté populaire.

Juliette et Marie, qui ne connaissaient que les fêtes parisiennes, étaient étonnées par ce déploiement de couleur locale.

Les élégants voyageurs descendirent à la porte d'une auberge rustique, devant laquelle étaient dressées de longues tables entourées de buveurs, tandis que sur la place tourbillonnaient les danseurs.

C'était une ronde bruyante, entraînant, joyeuse et folle.

Cependant, des groupes isolés pivotaient sur eux-mêmes.

Dans tous les coins régnait la joie la plus exubérante.

Juliette, Marie et les jeunes hommes s'égarèrent dans la fête.

Il faisait très beau, la température était toujours d'une douceur délicieuse.

Mademoiselle de Rochereuil et le Russe, marchaient depuis des heures quand Marie s'inquiéta :

—Que sont devenus Juliette et Maurice? ils nous ont abandonnés.

—Vous en doutez?... ils aiment mieux être seuls, c'est sûr!

—Peut-être! consentit la jeune fille, tout à coup devenue pensive.

—D'abord, moi, continua Léo, toujours l'air enjoué et heureux, je préfère aussi être seul... avec vous!...

—Vraiment! murmura-t-elle, devenue très rouge.

—D'ailleurs, si vous voulez, nous allons les faire se repentir de nous avoir... lâchés!

—Comment?

—Il y a dans ce village un remarquable

château du XVIII^e siècle; on peut le visiter, allons-y: Maurice ignore l'existence de cette seigneuriale habitation. Au retour, nous le ferons enrager en excitant sa curiosité.

—Quel taquin vous faites!

Et Marie sourit au jeune homme.

L'orpheline et le Russe furent reçus sans difficulté par une vieille femme.

Léo lui ayant glissé un pourboire, elle laissa les jeunes gens seuls.

La demeure belle et vaste était solitaire, rien ne troublait sa solennité.

Mademoiselle de Rochereuil et son compagnon, devenus graves tout à coup, regardaient les nobles dames, les grands seigneurs, peints à l'huile, qui ornaient les murs.

Dans ces salles où l'on a dansé la pavane et le menuet dans des nuages de poudre à la maréchale, la jeune fille et Léo sentent leurs coeurs attendris par une sorte d'émotion à la fois élégante et profonde.

Il monte aux lèvres du jeune homme des désirs inexprimés de compliments, de madrigaux un peu fous...

Après avoir visité le château, Marie et Kaplon s'égarèrent dans le parc.

Fatigués de leurs longues promenades, ils s'assirent dans un petit kiosque charmant de vétusté.

Le jeune Russe a admiré la somptuosité des grands appartements, la magnificence du parc. A cette minute, il regarda l'orpheline :

—Elle est mieux qu'à son arrivée aux Glaïeuls, pense-t-il...

Il lui fit quelques compliments.

Elle n'était point accoutumée aux hommages; les premiers qu'elle recevait la remplissaient d'une ivresse très douce.

Ils restèrent longtemps dans le petit kiosque, et Marie dit souvent :

—Vous exagérez, monsieur Léo!

Était-il sincère?

Il s'était exhalé de ces salons, de ces boudoirs de Régence, de ce parc même, des effluves capiteuses qui étourdissaient le jeune homme comme le fumet d'un vieux vin.

Marie était une femme... elle avait vingt ans...

Il aurait fallu peu de choses pour transformer la demi-sincérité du Russe en un sentiment plus puissant et plus doux...

D'ailleurs, à ces minutes émues, l'orpheline

était presque jolie.

Ses beaux cheveux châtain étaient un peu défaits par la course, un sourire heureux animait son visage.

Le large espace fait de grand air et de libre lumière avait fait naître pour les jeunes gens une de ces heures délicieuses qui font aimer la vie.

Il fallut penser à rentrer; la nuit venait et tout à coup, en songeant que Juliette et Maurice pouvaient être inquiets, ils hâtèrent leur retour.

Ils ne s'étaient point trompés: monsieur et madame de Rémois s'écrièrent en les voyant:

—Enfin vous voilà!... Nous vous avons assez cherchés... Où étiez-vous?

Kaplon s'amusa à les intriguer.

Pendant les derniers préparatifs du départ, la nuit était venue.

Un moment, Léo et Marie se trouvèrent seuls dans une salle peu éclairée de l'auberge.

Le Russe prit la main de la jeune fille et la serrant avec force:

—Cette journée restera, pour moi, inoubliable!

—Ah! dit l'orpheline, dans un timide murmure, je crois bien que je ne l'oublierai pas non plus...

CHAPITRE VI

EN PERIL

Cette promenade dans ce vieux château laissa dans l'esprit de Marie un souvenir ineffaçable.

Depuis cette journée l'orpheline avait commencé, pour elle seule, un naïf roman intéressant...

Mademoiselle de Rochereuil avait remarqué un être qui désormais devait faire son bonheur et sa joie...

L'illusion exaltait en elle les sentiments, et elle prêtait à l'élu de son âme toutes les qualités...

L'orpheline voulait croire au bonheur, et quand cette idée lui venait que son espoir pouvait se transformer en désastre, elle repoussait cette idée avec toute la force de son cœur altéré d'amour.

Oh! c'était bien vrai, elle allait pouvoir

vivre l'existence des femmes heureuses...

Elle aimait en cachant jalousement son secret à tous les yeux.

Tous les jours, l'illusion grandissait en elle, et l'illusion la transformait!...

La joie resplendissait sur son visage. elle éclairait ses traits.

Maintenant, la jeune fille contemplait sans tristesse, le bonheur inaltérable qui régnait dans le ménage des Rémois.

Ce bonheur ne la tentait plus: l'orpheline avait trouvé mieux!..

Un matin, éveillée par le soleil, impatiente de voir de plus près les oiseaux et les fleurs, Marie descendit au jardin de meilleure heure que de coutume.

Léo était déjà assis, au soleil tiède, un livre à la main.

Il se leva pour saluer mademoiselle de Rochereuil.

—Cette heure du jour est délicieuse, dit-il vous êtes aussi de mon avis puisque j'ai le bonheur de vous voir.

Poly qui courait dans les parterres se précipita vers sa préférée.

Marie caressa l'animal afin de cacher son trouble.

—Je ne pars pas encore à l'usine, voulez-vous que nous nous promenions?

Elle accepta.

Pendant quelques instants ils échangèrent des propos d'une banalité apparente, mais sous les paroles insignifiantes, Marie savait découvrir la source de sa joie.

Tout à coup, l'orpheline se sentit saisie par la taille.

C'était Juliette qui éclata de rire devant la frayeur de son amie.

La jeune femme tenait une lettre ouverte.

—C'est Madeleine qui m'annonce son arrivée.

—Quel bonheur! s'écria Marie, il y a si longtemps que nous ne l'avons vue.

Kaplon s'esquiva:

—Il faut aller reprendre les chaînes... à ce soir...

Quelques jours après cette causerie, Madeleine arrivait aux Glafeuls.

Mademoiselle Dalty avait beaucoup travaillé durant l'hiver, elle apportait à Juliette et à Marie, pour égayer leur demeure, des tableaux dont elle était l'auteur.

Madeline raconta à ses amies que depuis

des mois elle s'était enfermée chez elle; qu'à Paris, elle avait transformé sa chambre en atelier et qu'elle s'était mise à peindre.

D'ailleurs, dès l'enfance, mademoiselle Dalty avait montré beaucoup de goût pour le dessin.

Au couvent, ses compositions avaient été trouvées "un peu bizarres" par le professeur, une douce religieuse qui réussissait surtout les têtes d'anges, le profil pur des vierges, de jolies fleurs, des paysages; tandis que Madeleine composait heureusement un sujet compliqué: elle créait en un clin d'oeil et sans paraître y songer, des masses de personnages tous vrais de mouvement tous comiques avec une certaine grâce.

La caricature, la composition folle servait surtout de manifestation à son esprit à la fois méitatif, spontané romanesque, fantasque, satirique et enthousiaste.

Elle prenait un morceau de papier et avec une plume éclaboussante ou un mauvais bout de fusain qu'on avait peine à suivre, jetait là des centaines de figures.

Durant l'hiver, elle avait repris chez elle ses dessins abandonnés. Elle avait peint des fleurs chimériques aux épanouissements de rêve.

Un jour, comme elles se trouvaient seules, Marie avait questionné Madeleine.

—Enfin, avait demandé mademoiselle de Rochereuil, comment ce goût pour la peinture est-il revenu chez toi? Depuis longtemps tu avais abandonné crayon et pinceau?

—C'est à mon tour d'avoir des secrets!...

—Allons, va, avoue, d'autant plus que tu en meurs d'envie.

—Impertinente!

L'orpheline se rapprocha de son amie:

—Tu sais bien que tout ce qui te touche m'intéresse? Ce n'est pas une vaine curiosité qui me pousse à te questionner, ce n'est que ma tendresse qui s'inquiète!...

—Oui, oui, ma chérie, interrompit Madeleine, en mettant gentiment sa main sur la bouche de son amie. Aussi, sans plus de détours, je vais avouer:

Cet hiver, dans un bal, j'ai fait la connaissance d'un artiste, un peintre; l'occasion s'étant présentée pour moi de le revoir, peu à peu je me suis attachée à lui, il s'est attaché à moi et... nous devons nous marier.

—Ah! ah! je comprends maintenant ta fureur du crayon.

—Taquine!... mais... cette confiance me fait un bien infini, je ne saurais trouver une amie plus discrète que toi... Quand on aime, les moindres souvenirs sont précieux. Je me rappelle encore avec émotion, la première visite de mon fiancé.

...Nous étions en famille: à neuf heures on sonne, mon coeur bat, c'était celui que j'attendais qui allait entrer; j'étais bien émue quand je le vis dans notre petit salon.

...Je levai les yeux, je le trouvai encore mieux que dans les endroits étrangers où jusqu'alors je l'avais vu.

...J'étais d'autant plus contente que je me sentais en beauté.

J'étais debout, une main appuyée sur la table à thé, bien éclairée par la lampe; j'avais une robe qui m'allait bien, en foulard bleu foncé, à plis indéplissables, un peu décolleté en carré... puis, surtout, j'étais si contente!...

...Je me suis esquivée pour servir le thé.

...On m'a parlé peinture: je venais justement d'arranger ma chambre en atelier, il voulut la voir. J'obéis.

...Tu as l'air étonnée, dit Madeleine à son amie, mais les moindres détails de cette première visite sont gravés dans mon esprit... Tu verras, quand tu aimeras...

L'orpheline rougit.

Toute à ses souvenirs, Mademoiselle Dalty, sans remarquer la rougeur de son amie, continua:

—Avant le départ, il demanda la permission de revenir. Elle fut accordée.

...Depuis, nous continuons de nous aimer.

...Avant de connaître celui qui s'est emparé de mon coeur, je trouvais parfois la vie maussade, maintenant, je ne m'ennuie plus....

Mon fiancé a été obligé de partir en voyage, je lui ai annoncé que pendant son absence, je passerais le temps auprès de toi... Je ne t'ennuie pas au moins? Tu es si bonne, que tu pousse la complaisance jusqu'à écouter mes divagations...

Mademoiselle de Rochereuil haussa doucement les épaules.

Son amie ajouta:

—D'ailleurs les protestations, les serments

ont été inutiles entre nous; nous avons compris que nous nous aimions sans nous le dire...

Ah! c'est qu'elle aussi aimait sans le dire... Mais... était-elle aimée?

Elle voulait le croire. A force de volonté, elle arrivait parfois à prendre son rêve pour la réalité, car elle se disait:

—Je ne suis plus seule, un autre cœur répond aux vibrations de mon cœur, à toute heure je suis aimée...

Mademoiselle de Rochereuil et Madeleine étaient souvent ensemble.

Juliette restait presque toujours avec son mari.

Monsieur de Rémois s'en remettait à Kaplon pour restaurer l'usine, l'agrandir même.

Maurice puisait les excuses de sa paresse dans les théories que son associé émettait volontiers.

Kaplon, lui, était attiré par goût et par ses études vers ce grand spectacle de la véritable bataille humaine.

Le jeune homme croyait à la noblesse de sa mission de chef d'usine.

Il respectait l'activité de ses contremaîtres et le courageux travail de ses ouvriers.

Il trouvait injuste qu'il y ait si peu d'historiens pour les gloires industrielles... Il trouvait injuste que la noblesse du travail n'ait pas son armorial.

Maurice de Rémois, beaucoup moins convaincu, souriait souvent devant ce qu'il appelait les emballements de son ami.

L'amoureux jeune marié profitait des convictions inébranlables du Russe pour s'abandonner aux douceurs de la solitude à deux.

Malheureusement, Léo, dans l'intérêt de l'usine dut faire un voyage assez long.

L'annexe de Lambersart ne fonctionnait pas encore, mais la principale fabrique de monsieur de Rémois n'avait pas un seul jour fermé ses portes.

Le Russe était très aimé de ses ouvriers.

Un lien affectueux les attachait à leur jeune chef intelligent et sympathique.

A plusieurs reprises le jeune homme avait su éviter les grèves en agissant en homme de cœur.

Le voyage de Kaplon devait durer plus d'un mois; ce ne fut pas sans de vives ap-

préhensions qu'il quitta les Glaïeuls.

—Au moins, dit-il à Maurice, au moment du départ, occupe-toi de l'usine.

...Les contremaîtres se plaignent: ils ne te voient pas assez souvent.

...Il est arrivé depuis quelques jours des ouvriers qui remplissent le rôle de meneurs.

...Fais attention, une grève a bientôt éclaté.

...Jusqu'à mon retour, sois moins amoureux, pense un peu plus à tes responsabilités d'homme riche, de patron, auprès des travailleurs...

...N'oublie pas de m'envoyer tous les jours des nouvelles détaillées des fabriques...

Sans écouter de réponse, Kaplon se dirigea vers les jeunes femmes... éloignées par discrétion... pensant que Maurice et Léo avaient à causer affaires, et que, par courtoisie, ils se trouveraient gênés de leur présence.

Le Russe secoua vigoureusement les petites mains blanches des trois amies, et il se précipita vers son wagon, juste à temps, le train partait...

Marie était si émue qu'elle n'osait parler dans la crainte de ne pouvoir retenir ses larmes.

Comme nous cherchons toujours à découvrir dans les événements ce qui flatte nos espoirs secrets!... Marie n'avait pas manqué de croire que les préoccupations visibles de Kaplon avaient une autre cause que l'abandon momentané de la direction des usines.

L'âme de mademoiselle de Rochereuil était envahie pour toujours par un sentiment d'une étendue extraordinaire et d'une puissance singulière de transformation.

Ce sentiment s'était emparé de son être entier. Il avait ébranlé ses facultés les plus vives et les plus sérieuses, les plus délicates et les plus profondes: l'imagination, l'esprit, le cœur...

D'ailleurs, pensait quelquefois Marie, l'amour est celui de nos sentiments qui paraît avoir le plus d'attaches avec les côtés mystérieux de notre destinée.

Le soir du départ de Léo, elle écrivit plusieurs feuillets; et, après bien d'autres, ces lignes:

"Ce sera mon seul, mon unique amour..."

...Il me semblait qu'un sentiment d'une

ardeur telle ne pouvait posséder mon cœur... et cependant..."

L'émotion l'étrangla, voila ses yeux de pleurs, la plume s'échappa de ses doigts, et, aveuglée de larmes, Marie s'abandonna sur l'étroit bureau.

Madeleine, qui lisait dans sa chambre avant d'aller dormir, aperçut de la lumière chez mademoiselle de Rochereuil.

—Tiens! Marie serait-elle malade?

Mademoiselle Dalty entra chez son amie, la surprit dans sa pose douloureuse, perdue de larmes.

Elle s'agenouilla aux pieds de l'orpheline, sans la questionner, la devêtit avec douceur, la conduisit en l'embrassant jusqu'à l'étroite couchette, puis, s'étant assise, elle prit dans les siennes les mains de la désolée, alors elle dit:

—Dis-moi ta peine?

—Je n'ose pas!

—Veux-tu que je devine?

—Non! non!

—Pourquoi n'as-tu pas confiance en moi? Je comprends bien des choses, va!... Petite mignonne tu aimes!

—Oui!

—Tu aimes quelqu'un dont tu ne te crois pas aimée?

—Marie répondit par des larmes.

.....

Très occupé par ses fabriques, ayant une double responsabilité: la sienne et celle de Kaplon, Maurice de Rémois ne restait guère aux Glaieuls.

Quelquefois au milieu de ses repas, vite expédiés, il disait:

—Léo m'a écrit, il ne pense qu'aux usines, en voilà un enthousiaste!

Chaque fois qu'elle entendait cette phrase: "il ne pense qu'aux usines" Marie sentait son cœur se glacer.

.....

Si Léo s'occupait du sort des travailleurs dans les fabriques, Marie ne cessait de visiter les ouvriers dans leurs foyers.

Elle connaissait intimement les familles employées dans les fabriques.

Elle prêchait la douceur aux révoltés, assez nombreux, elle était aimée de tous parce qu'elle était juste et bonne; on soupçonnait qu'elle ne devait pas être heureuse: ceux qui souffrent se rapprochent de leurs pareils.

Ces humbles devinaient obscurément que pour l'orpheline la vie n'avait pas toujours été clémente.

Un matin, Marie, qui revenait du village, monta chez Madeleine toujours aux Glaieuls.

Mademoiselle Dalty travaillait à une couverture de berceau, quand mademoiselle de Rochereuil entra..

—Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de ta visite, questionna Madeleine en souriant?

—J'arrive de Lambersart... Parle à Maurice, il ne m'écouterait pas, moi, ajouta Marie, non sans tristesse. Les ouvriers belges, arrivés il y a quelque temps sèment le trouble... J'ai peur!... J'ai entendu ce matin prononcer le nom de grève.

C'est ennuyeux que Kaplon ne soit pas ici, il a plus d'autorité, auprès des ouvriers que Maurice.

—Compte sur moi, je me charge de la mission que tu veux bien me confier... Mais à propos de notre Russe, ajouta la jeune fille avec malice il y a longtemps qu'il n'a pas écrit?...

—Serait-ce ce qui te donne l'air rêveur que je constate depuis quelque temps... Voyons, qu'as-tu?...

—C'est un grand secret!

—Dis-moi tout même, les secrets, c'est si amusant à entendre!...

—Curieuse!

—Pas du tout c'est pour te faire plaisir que je te questionne...

—Oh! interrompit Marie en riant.

—Mais voyons, dis-le, ce secret.

—Je n'en ai pas.

—Menteuse!

—Ma...onnête!

—Sais-tu que tu embellis!

—Vraiment? dit l'orpheline heureuse mais incrédule.

Au même instant, Juliette entra, et, presqu'aussitôt mademoiselle de Rochereuil, par la fenêtre, aperçut Maurice:

—Tiens! ton mari!

—Ah!... excuse-moi, j'ai à lui parler, mais je suis à toi sans tarder.

Les confidences que Marie aurait peut-être faites aux deux amies se trouvaient interrompues.

.....

La grève prévue par mademoiselle de Ro-

chereuil avait éclaté, très violente les ouvriers, au comble de l'exaspération, avaient menacé de mort un contremaître.

Maurice avait écrit à Kaplon de rentrer.

Un samedi soir, monsieur de Rémois annonça que l'agitation semblait calmée.

Ce qui, le dimanche matin, décida les trois amies à aller, sans trop de crainte, entendre la messe à l'église de Lambersart.

Il faisait froid.

Un temps de claire gelée si apprécié par les sanguins et les robustes!...

La porte de la villa des Glafeuls s'ouvrit et Juliette parut, accompagnée de son mari en costume de bicycliste.

Le soleil matinal caressait la terre de ses rayons pâles.

Dans le jardin, Poly gambadait devant Maurice qui lui donnait des morceaux de sucre.

Madame de Rémois, apercevant les volets de Marie ouverts se baissa pour ramasser de petites pierres qu'elle lança contre les vitres de son amie.

Aussitôt, la fenêtre s'ouvrit et mademoiselle de Rochereuil se montra avec Madeleine.

—Bonjour! paresseuses! s'écria Juliette. Elle ajouta:

—Allons, descendez!... mettez vos chapeaux, nous partons pour Lambersart.

—Nous arrivons tout de suite!

Après avoir embrassé sa femme Maurice se disposait à monter sur sa bicyclette, quand Marie et Madeleine firent leur apparition.

—Je suis ravi de pouvoir vous saluer, dit-il, en tendant la main aux jeunes filles.

Ils sortirent, et sur la route, chacun prit une direction différente.

Mademoiselle Dalty, un peu poltronne s'inquiéta:

—Croyez-vous que ce soit très prudent de sortir par ce temps d'orageuse révolte? si nous rencontrons des grévistes?...

—Quelle peureuse tu fais, dit Marie! D'ailleurs les grévistes ne sont pas complètement sauvages, ils nous connaissent, ils n'iront pas s'attaquer à des femmes.

Est-ce qu'ils savent ce qu'ils font, quand ils ont un verre de vin de trop dans la tête! répliqua Madeleine inerte.

Cesse de trembler, dit mademoiselle de Rochereuil, je t'assure qu'on ne nous fera

pas de mal.

Tout en causant, les amies étaient arrivées devant la porte de l'église... Quel ne fut pas leur étonnement quand elles constatèrent que cette porte était solidement fermée.

Elles allèrent sonner au presbytère.

Avec précaution une servante s'informa:

—Qui êtes-vous?

—Nous venons pour entendre la messe.

Où est monsieur le curé?

La domestique ouvrit aussitôt et expliqua:

—Mon maître reçoit tous les jours des menaces... suivez-moi, je vais vous conduire.

Par une porte dérobée, les jeunes femmes pénétrèrent dans la nef.

A l'autel, le prêtre disait sa messe devant des chaises vides.

Madame de Rémois et Madeleine s'installèrent sur des prie-Dieu, Marie s'agenouilla sur les dalles, plongea sa tête dans ses mains, et une ardente prière s'éleva de son âme vers Dieu.

La messe dite, Juliette et Madeleine suivirent le prêtre sans attendre Marie.

Sur la place, il y avait un grand rassemblement de révoltées.

Des femmes en haillons, aux traits tirés, la plupart accompagnées de marmots se mirent à hurler des injures en apercevant madame de Rémois et mademoiselle Dalty.

—Du pain! donnez-nous du pain!...

En une minute, les jeunes femmes furent entourées par ces furies qui brandissaient leurs poings sous le visage des deux amies à demi-mortes de terreur.

L'orpheline parut.

Très calme, elle s'adressa aux révoltées:

—Voyons, vous ne nous reconnaissez donc pas? pourquoi voulez-vous nous faire du mal? à nous qui ne vous voulons que du bien?...

Peu à peu... à la vue de mademoiselle de Rochereuil, les colères s'apaisèrent.

Marie était connue et aimée de toutes les ouvrières... Aussi, avec un revirement, fréquent chez le peuple, ce grand enfant, ces femmes qui hurlaient des injures une minute auparavant, s'écrièrent:

—C'est une sainte! il faut l'écouter!...

En tremblant, sous la sauvegarde de mademoiselle de Rochereuil, madame de Rémois et Madeleine regagnèrent les Glafeuls.

Les jeunes femmes racontèrent les détails de cette émouvante scène à Maurice qui ne put s'empêcher de remercier chaleureusement Marie.

Puis, de Rémois annonça :

—Léo arrive aujourd'hui.

—Ce cher Kaplon ! nous irons l'attendre à la gare, s'écria madame de Rémois.

—Oui, approuva Madeleine devenue courageuse tout à coup, monsieur Léo mérite que nous surmontions notre frayeur pour lui souhaiter la bienvenue...

...Mais, ajouta la jeune fille, il y a une chose qui m'ennuie beaucoup... je n'ose pas l'avouer, vous allez tous vous moquer de moi.

—Avoue, dépêche-toi.

—Je suis superstitieuse, je redoute le dimanche pour les voyageurs...

—Petite folle, va !...

A quatre heures, on se dirigea vers la gare.

Le temps était triste, il s'était élevé un épais brouillard.

L'express qui portait Kaplon à cinq heures fut annoncé.

Mademoiselle de Rochereuil était suprêmement émue. Monsieur de Rémois, Juliette et Madeleine attendaient avec impatience....

Tous les quatre virent arriver le train qui filait avec une vitesse désordonnée.

Tout à coup, l'essieu d'un des remorqueurs se brisa avec violence, le second suivit le premier, et entraîna successivement dans sa chute quatre wagons, qui, entassés les uns au-dessus des autres, s'élevèrent à la hauteur d'un premier étage.

Aussitôt des cris perçants se firent entendre pour appeler du secours, mais les conducteurs avaient été les premières victimes.

L'horrible drame commença :

Le feu gagna les matières combustibles des wagons placés comme un autodafé sur les machines et il était impossible de porter secours à ceux qui s'y trouvaient enfermés.

Alors se passa une effroyable scène...

Des centaines de victimes, hommes, femmes, vieillards, enfants, entassés les uns sur les autres au milieu des flammes, poussaient d'affreux gémissements.

On voyait des têtes et des bras s'agiter convulsivement pour implorer et disparaître

aussitôt, consumés.

Le feu s'était déclaré avec une telle violence que rien ne pouvait l'éteindre.

On retirait bien ça et là quelques corps mutilés du brasier, mais il était impossible, d'avancer, et l'on se voyait obligé de regarder, impassible, les flammes dévorant les corps qui se tordaient dans cette affreuse agonie.

Oh ! l'atroce spectacle !...

Marie, Juliette et Madeleine, figées de terreur n'avaient pas même la force de pousser des appels déchirants.

Maurice s'était élancé au secours des victimes.

—Léo ! Léo ! sauvez Léo ! hurlait Marie à demi folle d'épouvante.

A bout de forces, l'orpheline allait s'évanouir quand deux bras robustes la saisirent.

—Me voilà ! je suis sauvé, dit le Russe.

—Oh ! mon Dieu ! voilà Kaplon ! s'écrièrent Juliette et Madeleine.

—Oui !... mais je dois d'être sauvé à la souplesse de mes jarrets... Maintenant, à l'oeuvre ! Je vais organiser un service de secours. Le manque de sang-froid général triple le nombre des victimes. Mais, vous, dit-il aux femmes, vous devriez rentrer aux Glafeuls.

—Fuir le danger, quand vous et Maurice vous dévouerez !... Nous allons essayer de nous rendre utiles.

Kaplon s'élança pour sauver une jeune femme de vingt ans qui, les jambes prises dans les roues d'un wagon, appelait, criait, se frappait le visage.

On avait apporté des draps, des matelas, du linge et partout on transportait les victimes de cet affreux désastre.

Les habitants des Glafeuls s'étaient multipliés, et leur dévouement avait été des plus utiles.

Par un prodigieux miracle, Kaplon était le seul voyageur retiré sain et sauf de l'épouvantable catastrophe !

Les jeunes femmes, Maurice, Léo avaient passé la nuit et une partie de la matinée sur les lieux du sinistre.

Ce ne fut donc que le lundi matin, assez tard qu'ils regagnèrent les Glafeuls.

De Rémois et son ami ne se reposèrent pas, il fallait songer à la grève.

L'horrible accident avait un peu absorbé

l'attention des révoltés.

Le soir, la première nouvelle qu'annonça Léo fut.

—La grève est finie... Demain, nous ouvrirons les ateliers.

Madeleine conclut :

—Qu'on vienne encore me dire que la vie n'est pas agitée en province!...

Cette réflexion, lancée au milieu de la gravité de tous, fut comme le signal d'une détente joyeuse.

Chacun partit d'un éclat de rire.

Avant d'aller goûter un repas bien gagné les habitants des Glafeuls causèrent encore.

—Ma Juliette, dit Maurice, remercie ce brave Kaplon... C'est grâce à son heureuse initiative que nous avons la paix dans nos fabriques.

...Puis, ajouta-t-il, en tapant amicalement sur l'épaule de Léo, je ne sais pas comment il s'arrange, tous les ouvriers l'adorent.

—C'est bien simple, je les aime.

Le petit salon mousse et or de la villa avait un air de fête.

La lumière des lampes semblait plus claire.

Les bûches pétillaient joyeusement dans la cheminée.

Mademoiselle Dalty découvrit soudain :

—Tu as l'air mélancolique, Marie?

—Peut-être, je pense à toutes ces victimes...

Le Russe l'interrompit :

—L'accident d'hier me donne un peu plus l'amour des bonnes diligences... mademoiselle!...

—Quel paradoxe vas-tu encore nous servir? s'informa Maurice en allumant une cigarette.

...Que veux-tu, cet accident est le revers de la médaille du progrès.

—Ah! le progrès!...

—Enfin, tu ne nieras pas, incorrigible raisonneur, que la vapeur rend les communications commodes, qu'elle contribue à la circulation des idées.

—Ce que les fait circuler ses idées, ce ne sont pas les voitures, ce sont les écrivains...

—Comme vous êtes irascibles tous les deux, dit Juliette, croyez-moi, allons nous reposer.

On se leva.

Mademoiselle de Rochereuil, restée la der-

nière, se trouva, une minute, seule avec le Russe qui lui prit les mains et les embrassa passionnément.

—Oh! comme je suis contente de vous revoir, chère, chère mademoiselle Marie!...

Puis, il disparut très vite.

Délicieusement émue, Marie souffla les lampes, et, pour mieux savourer sa joie, elle s'assit auprès du feu encore vif.

Eclairée par la flamme, son visage apparaissait pâle d'émotion, illuminée par les yeux brillants de bonheur.

Elle resta là, ayant oublié sa fatigue jusqu'à ce que douze coups résonnèrent dans le silence de la maison profondément endormie!...

Marie avait vu en rêve se réaliser tous ses espoirs.

En serait-il de même dans la réalité?

CHAPITRE VII

UN TRIOMPHE!

Mademoiselle de Rochereuil ne cessait de penser à son chimérique amour.

Toutes les émotions successives qu'elle avait éprouvées avaient un peu ébranlé sa santé.

Elle était devenue plus nerveuse, et un léger tremblement agitait souvent ses mains.

La jeune fille était trop sentimentale, et les élans de son cœur étouffaient sa raison.

D'ailleurs, son existence, en plus de son beau roman intérieur était tous les jours remplie d'émouvantes péripéties.

La charité de l'orpheline était infatigable.

Elle partait par tous les temps, rien ne l'arrêtait: ni les frimas, ni les forces souvent chancelantes.

Elle savait quelle joie causait son arrivée dans les pauvres demeures, et elle aurait éprouvé un remords à frustrer les malheureux de l'espoir de sa venue.

Une après-midi, comme le temps était beau, Marie conseilla à Juliette de l'accompagner.

L'orpheline se rendait chez une vieille paysanne, connue dans le pays sous le nom de Marianne.

Elle était accusée à mi-voix de sorcellerie.

Bien qu'un peu redoutée, on la consultait souvent, soit pour l'âme, soit pour le corps,

et ses conseils étaient appréciés.

Juliette et son amie, en pénétrant dans le vieux moulin abandonné qui servait de domicile à la paysanne, furent tristement impressionnées.

Marianne était agonisante.

Assise sur son lit, haletante, elle prononça en regardant Juliette :

— Je vais mourir... je donne ma bénédiction à votre enfant... ce sera un fils... son intelligence vous remplira d'orgueil...

Peu à peu les traits de Marianne s'altèrent ; son visage devint immobile, ses yeux fixes.

Les jeunes femmes s'agenouillèrent auprès du lit.

La mourante murmura faiblement, en laissant pendre hors du lit son bras décharné :

— Mademoiselle Marie, donnez-moi votre main, la mort me sera plus douce...

La jeune fille obéit aussitôt.

— Mon enfant, dit Marianne, en tutoyant l'orpheline, comme si la mort si proche abolissait les distances sociales, tu seras heureuse, tu connaîtras bientôt le plus grand de tous les bonheurs, tu...

Elle n'acheva pas : elle était morte.

Mademoiselle de Rochereuil tressaillit, non seulement parce que la vieille femme rendait le dernier soupir, mais parce que la mourante lui avait prédit le plus grand de tous les bonheurs, au moment précis où l'âme entière de Marie s'adressait à Dieu pour lui dire :

— Mon Dieu ! si vous recevez Marianne dans votre paradis, qu'elle devienne ma messagère ; j'espère que vous lui accorderez la réalisation du souhait le plus ardent de mon cœur.

Il était tard quand les deux amies quittèrent la pauvre demeure.

Sur la route déserte elles se hâtèrent.

Au dîner, elles racontèrent la fin de Marianne mais évitèrent de parler des prophéties de la mourante...

Il leur aurait été pénible de subir des railleries à ce sujet...

D'ailleurs, les deux jeunes femmes se sentaient lasses d'esprit et de corps, et incapables de soutenir une discussion même courtoise.

Marie surtout paraissait inquiète.

Personne, sauf Kaplon, ne prit garde à la nervosité de l'orpheline.

La soirée se passa paisiblement comme de coutume.

Chacun, d'assez bonne heure, regagna son appartement.

Tous les soirs, avant d'aller goûter un repos si bien gagné, le Russe se retirait dans un petit salon, afin de faire des comptes, d'examiner les petits sacs gonflés d'or et d'argent, que tous les jours il apportait de l'usine.

Puis il mettait ces richesses en sûreté dans le coffre-fort dans le bureau de Maurice.

Cette nuit-là, comme il se dirigeait chez de Rémois, en traversant le corridor du rez-de-chaussée, il vit avec un étonnement qui tenait de l'épouvante, Marie, qui, en longue robe de nuit, les cheveux dénoués, la démarche à la fois raidie et légère, descendait l'escalier un bougeoir à la main.

Le jeune homme murmura :

— Elle est somnambule!...

Interdit, immobile, il attendit l'orpheline.

Elle passa tout près de lui...

... Il la regarda.

Elle avait l'air en extase, ses yeux étaient à demi-voilés par ses paupières.

Elle le frôla, il la suivit.

Elle entra dans le petit salon qu'il venait de quitter ; installée auprès de la grande table qui tenait le milieu de la pièce, Marie se mit à écrire.

Kaplon, de plus en plus intrigué, resta debout derrière la chaise de mademoiselle de Rochereuil.

L'intérêt que lui inspirait Marie parla plus haut dans le cœur du jeune homme, que sa discrétion.

La scène qui s'imposait à lui tout à coup, était assez singulière pour lui faire taire certains scrupules.

Puis, enfin, qui sait s'il n'allait pas être utile à l'orpheline!...

D'ailleurs, quel ami plus sûr, plus discret que Léo, pourrait jamais trouver mademoiselle de Rochereuil?

Pendant que le jeune homme s'abandonnait à ces pensées, Marie, la tête appuyée sur sa main, semblait réfléchir.

Le Russe se dit encore que cet état somnambulique avait dû être provoqué chez la nerveuse orpheline par les émotions violentes qu'elle avait subies.

En effet, quels rudes assauts pour la sensibilité si profonde de Marie: la mort de sa mère, un changement complet d'existence, l'incendie de l'usine où le dévouement de la jeune fille s'était montré dans toute sa grandeur; le terrible accident de chemin de fer, où le Russe entendait encore le cri aigü de Marie:

—Léo, sauvez Léo!...

Et, enfin, aujourd'hui, émotion moins vive, mais qui était devenue la goutte d'eau qui fait déborder le vase, la mort de cette paysanne que Marie aimait.

Le cours des pensées du Russe fut interrompu par le grincement d'une plume qui courait, rapide, sur une feuille de papier.

L'orpheline écrivait.

Une fois de plus emporté par l'étrangeté des circonstances, Léo lut par-dessus l'épaule de Marie.

Avec étonnement, le jeune homme vit que mademoiselle de Rochereuil s'écrivait à elle même une lettre d'amour.

—Marie, je vous aime, vous le savez.

...Je vous en prie, qu'un regard de vous m'encourage, me soutienne.

..Il me semble que je ne vous suis pas indifférent, alors pourquoi paraissez-vous, sans cesse, vous éloigner de moi?

...Douteriez-vous de mon amour? C'est impossible! je vous aime tant que mes yeux doivent être pleins d'éloquence quand ils se reposent sur vous.

..Marie, vous êtes plus charmante—parce que vous l'ignorez—que toutes les autres jeunes filles, et vous possédez plus qu'elles, la noblesse du coeur.

..Plus je vous vois, plus je vis à vos côtés, plus je vous chéris, plus je me pénètre de cette vérité: que vous seule êtes digne de devenir ma femme...

...Il ne faut pas douter de mon amour...

...Vous seule êtes ma bien-aimée. Je vous adore simplement de tout mon coeur.

...Et quelle chose bonne et grande: vous aimer! se sentir capable de tous les sacrifices pour vous.

...Je dis sacrifice! ce n'est pas le mot qui convient de vous à moi; plutôt bonheur, bonheur immense qui s'élèvera de tout moi-même quand, de votre voix si douce, vous ordonnerez...

...Ah! je sais bien, et voilà le secret de

mon désespoir et de mon silence: Marie, je doute de votre amour; voudriez-vous être ma femme?...

...Ne doutez pas de moi, ma bien-aimée, je suis tout à vous.

...J'adore vos yeux, vos yeux de bonté, de sensibilité...

...Vos noires prunelles baignées d'ombre sont devenues mon soutien et ma consolation.

...Je vous aime puisque aimer veut dire: occuper uniquement l'âme et le coeur.

...Ayez un peu d'amour pour moi, je m'estimerai le plus heureux des hommes.

..Un peu d'amour pour moi?... oh! je m'égaré!... Voyez-vous, pardonnez, c'est que je sens s'élever sur moi les sanglots de mon amour... Je ne sais plus...

...Soyez bonne, Marie, daignez me permettre de vous regarder encore...

..Ces lignes expriment si peu mon grand amour pour vous.

...Je vous aime... je suis très malheureux...

Sans une hésitation, Marie signa:
Votre Léo.

Puis elle plia le papier, le glissa dans une enveloppe sur laquelle elle écrivit:

"Mademoiselle Marie de Rochereuil,
"Villa des Glaïeuls."

Automatiquement, elle se leva, posa la lettre sur le bougeoir, et elle se dirigea vers la porte suivie de Kaplon.

Toujours avec sa démarche de somnambule et son visage d'extase, elle gravit l'escalier, ne s'arrêta que devant sa chambre...

Avant d'ouvrir, elle glissa la lettre au-dessous de la porte et entra, mince et légère...

Aussitôt le Russe entendit le clef tourner à double tour et quelques instants après le bruit, très doux, de la respiration de l'orpheline endormie d'un sommeil paisible.

Le lendemain de cet étrange événement, à l'heure du déjeuner, comme mademoiselle de Rochereuil était présente, Kaplon l'observa encore plus attentivement que de coutume.

L'orpheline était très pâle, d'une pâleur transparente et lumineuse qui l'embellissait, ses lèvres étaient très rouges et la fatigue avait agrandi ses yeux.

C'est que le matin, dès son réveil, Marie avait aperçu sous sa porte, la lettre!...

Elle n'avait fait qu'un bond et elle avait

lu les phrases d'amour qui devaient la remplir de joie.

Les somnambules ne se rappellent plus, à l'état de veille, les actes accomplis durant leur surnaturel sommeil; mademoiselle de Rochereuil était persuadée que c'était Léo qui avait écrit la lettre.

Elle parut devant lui à la fois heureuse et très intimidée...

Devait-elle répondre?

Marie ne connaissait pas l'écriture du Russe. Devant l'accès somnambulique celle de la jeune fille se trouvait modifiée.

Les habitudes journalières l'avaient reprise avant qu'elle eût trouvé une solution.

D'ailleurs, un événement allait, pour quelque temps, éloigner Marie de son pur roman d'amour.

Juliette est devenue mère...

Le drame est terminé, un être de plus vit.

La vieille paysanne ne s'est pas trompée: c'est un fils.

Malgré le printemps qui approche, il fait froid, les toits sont couverts de neige, un feu clair brille dans la cheminée.

Juliette, très pâle, est endormie.

A côté de son lit est un berceau.

Par la porte ouverte de la chambre voisine s'échappent des pleurs et des cris.

Marie tient sur ses genoux son futur filleul et le berce pour l'endormir.

Le crépuscule envahit la chambre.

La jeune fille regarde dormir ce petit être.

Elle sent une bouffée de tendresse monter à son cœur, pose ses lèvres sur le visage du nouveau-né et murmure:

—Je t'aimerai de toute mon âme!...

On frappe à la porte:

—Entrez!

C'est Kaplon.

Il demande:

—Je ne dérange personne?

Mademoiselle de Rochereuil répond:

—Vous pouvez venir. Ne faites pas de bruit: Juliette dort.

Léo entra, il s'installa auprès de Marie et après avoir demandé des nouvelles de madame de Rémois, tout à coup silencieux, il contemple la flamme du foyer.

Enfin, soudain, il dit:

—J'ai deux affections maintenant, deux êtres à chérir.

Il prit dans sa main la minuscule menotte du bébé.

Marie et Léo, à cette minute, furent saisis d'une émotion charmante.

La voix douce de la jeune fille s'éleva:

—Nous allons être ses parrains, c'est-à-dire ses seconds parents devant Dieu.

—Oui, répondit le jeune homme d'un air pensif, mais je ne désire qu'une chose pour notre filleul: c'est qu'il vous ressemble. Infusez dans l'âme de cet enfant quelques vertus de votre âme, de votre cœur surtout, et vous serez plus que sa mère...

Kaplon posa très vite ses lèvres sur les doigts de Marie.

La jeune fille tressaillit, mais sans la moindre manifestation extérieure; ses bras continuèrent de servir de berceau au nouveau-né.

Kaplon! suivait ses songes:

—Ah! pensait-il, quelle délicieuse créature que Marie... et moi, qui, au début, la considérais à peine comme une sorte de demoiselle de compagnie... quel imbécile j'étais.

Il y avait pour le jeune homme un motif plus puissant que la raison qui le poussait à agir: c'était son réel amour pour l'orpheline.

Le Russe avait l'esprit trop élevé pour considérer le mariage soit comme une affaire, soit comme un amusement nouveau pour lui.

Il considérait le mariage comme l'acte de la vie le plus important.

Il voulait y réfléchir mûrement avant de l'accomplir...

Il se disait, que si parfois, dans des unions passagères il avait recherché, autant que possible, la conformité des goûts, à plus forte raison devait-il s'en préoccuper pour une raison indissoluble.

Il se disait que dans le mariage tout devait être commun, et surtout les idées et les principes.

Aussi, avant de prendre une détermination, Léo voulait réfléchir encore.

Avant d'arrêter définitivement son choix, on ne saurait prendre trop de précaution et se tenir trop en garde contre les apparences.

Le Russe croyait encore, qu'une fois unis, les époux doivent se donner l'exemple de bien des vertus.

Le Roman d'une Laide

C'est surtout le devoir du mari, qui étant le chef de la famille doit en être le modèle, de montrer l'exemple du courage intelligent.

Le jeune homme, accaparé par ses journées de travail, était souvent distrait de ses pensées par les lourdes charges qui lui incombaient.

Mais dès qu'il voyait Marie, il était frappé par la métamorphose lente, mais sûre, de l'orpheline.

Sous l'influence de son bonheur intérieur, mademoiselle de Rochereuil embellissait de jour en jour.

Léo, qui ne cessait de l'observer, n'avait pas surpris de nouvelles crises de somnambulisme.

Le temps passait, en apparence tranquille, mais rempli de remous intérieurs.

Madame de Rémois, rétablie, se leva.

Et Madeleine annonça son retour aux Glaïeuls.

On attendit mademoiselle Dalty pour célébrer le baptême.

Cette cérémonie fut splendide.

A la sortie de l'église de Lambersart, sur cette place où madame de Rémois et Madeleine avaient tremblé de terreur, dans sa calèche découverte, grâce à la douceur de la température— on était au mois de mai— Juliette est acclamée.

Les bombons et les pièces de monnaie pleuvent sur la place; les mains avides des enfants ne laissent pas toucher terre aux friandises et à l'argent.

L'enfant avait reçu de Kaplon le nom de Michel, second prénom du Russe...

Après le déjeuner, chacun se dispersa un peu à sa fantaisie.

Les distractions ne manquaient pas aux Glaïeuls: billard, jeux de toutes sortes; une splendide bibliothèque où se trouvaient les romans nouveaux les revues et journaux en vogue.

Puis, l'on pouvait causer, il ne manquait pas de femmes spirituelles, d'hommes courtois et intelligents qui pouvaient goûter entre eux le charme puissant d'une cause-rie enjouée et aimable.

Dans la journée, Marie dit à Madeleine:

—Je voudrais marcher un peu; pendant qu'on ne s'occupe pas de nous, viens au jar-

din.

Marie était vraiment exquise dans sa simple robe de foulard blanc.

En la voyant, de loin, Léo songea:

—Le bonheur l'embellit!

Après le dîner, comme tout le monde allait dans les allées du parc attendant, l'orpheline qui craignait la fraîcheur du dehors, s'arrangea pour passer inaperçue.

Pour que le feu d'artifice parût plus brillant, on avait éteint les lumières dans la salle.

Dans la demi-obscurité, ayant jeté une dentelle sur ses épaules, Marie s'installa dans un fauteuil près de la baie ouverte.

Rêveuse, elle se mit à contempler le magique éclat des astres.

Elle était délicieusement absorbée, quand, légère une main se posa sur son épaule.

La jeune fille poussa un petit cri, et vit Kaplon.

—Vous m'avez fait peur!

—Tant pis! pourquoi restez-vous là toute seule?

—Je crains le froid.

—Si frileuse que cela?... Vous me trompez. Vous êtes seule parce que vous voulez rêver en contemplant... votre étoile! vous devez en avoir une étoile de prédilection.

—Vous vous moquez de moi! Je ne devrais pas vous répondre... mais oui, j'ai... une étoile!...

—Je le savais bien, dit Léo dans un amical éclat de rire et il s'assit auprès de Marie.

Il voyait la jeune fille; un rayon de lune baignait son visage, éclairait ses yeux, beaux d'expression.

Kaplon pense tout haut:

—Vous ne savez pas à quoi je songe moi?...

—Non!

—Que vous allez partir pour assister au mariage de Mademoiselle Dalty et que cela me semblera dur de rester plusieurs jours sans vous voir.

—Oh! vraiment?

—Vous en doutez?

Le jeune homme prit les doigts de l'orpheline et les enlaça dans les siens:

—Je pense sans cesse à vous! vous êtes devenue le meilleur de moi-même.

—Est-ce bien possible? dit la jeune fille d'une voix tremblante d'émotion.

Léo ne put répondre. Juliette entra.

—Que faites-vous là, beaux ténébreux?

Le Russe s'était levé à l'entrée de la jeune femme, elle prit sa place auprès de Marie.

—Tu es une taquine, Juliette, dit en souriant Mademoiselle de Rochereuil.

—Tu crois?... Mais, tiens, voilà ce susceptible de Kaplon qui a disparu. Est-ce parce que j'arrive qu'il s'esquive?...

Des domestiques, le feu d'artifice étant terminé, venaient rallumer les salons.

Juliette fut accaparée par tous.

Tout à coup, Marie se sentit très fatiguée. Elle profita du désarroi au départ pour se retirer sans être remarquée.

Les invités partis, Léo, homme de devoir, selon son invariable coutume, fit ses comptes dans le petit salon.

Il était en train de couvrir des pages de chiffres, quand un bruit, venu du corridor lui fit lever la tête; par la porte entr'ouverte il venait de voir passer Marie, vêtue cette fois d'un long peignoir de flanelle blanche.

Il devina que pour la seconde fois, la jeune fille avait un accès de somnambulisme.

Le Russe laissa ses colonnes de chiffres pour suivre Marie.

Elle se dirigea vers les jarkins: toutes les portes étaient fermées, mademoiselle de Rochereuil ignorait où se trouvaient les clefs; elle ouvrit une fenêtre et légèrement sauta sur les parterres.

La nuit était claire, étincelante d'étoiles, la lumière de la lune éclairait le paysage d'un bleu de rêve.

Marie était belle et poétique comme une apparition de conte de fée.

Sa longue robe blanche et flottante se déployait derrière elle; ses cheveux étaient dénoués, sa figure d'extase s'élevait vers le ciel.

Kaplon marchait près d'elle; il entendit que, doucement, elle murmurait.

—Léo, moi aussi, je vous aime!...

Puis, l'orpheline qui se croyait sans doute déjà devant l'autel, s'agenouilla, leva la main, et jura à son époux amour et foi éternelle.

Le Russe regardait, surpris et charmé. Il sentait en lui grandir son admiration pour une aussi divine créature.

Avec des gestes gracieux, la jeune fille cueillit une ample moisson de fleurs qu'elle

disposa en gerbes, et elle dit, s'adressant aux fleurs dont ses bras étaient remplis:

—Oh! ne vous fanez pas, soyez semblables à mon amour...

Ensuite l'orpheline, reprenant le chemin qui lui avait servi pour sortir, rentra dans la maison.

Elle se dirigea vers le petit salon, posa sur la table la gerbe fleurie, recula avec précaution le travail de Kaplon et se mit à écrire une nouvelle lettre.

—...Marie, vous allez devenir ma femme... Je ne puis vivre sans vous. Il faut consentir à m'aimer. Passer ma vie à vos côtés, voilà la plus ardente de mes espérances.

...Votre image ne quitte pas mon esprit. J'entends les inflexions de votre voix. Mon orgueil, ma fierté, veulent échapper à l'obsession, et, après mes tentatives pour vous oublier, je vous chéris davantage. Je n'essaie plus que d'empêcher les manifestations extérieures, de rester froidement poli ou doucement enjoué quand je vous vois.

...Quand vous êtes là, calme en ma présence, que notre causerie roule sur mille sujets, je crispe mes doigts aux accoudoirs du fauteuil pour ne point me lever, vous prendre, vous emporter.

...Je vous aime Marie... Hors mon amour, rien n'existe plus.

...Je suis si triste de toujours me taire, de dissimuler toujours mes agitations...

...Mais tenez, je ne veux pas que vous lisiez ces lignes, je vais les déchirer, l'air du soir les emportera en tourbillons...

...A vous, rien qu'à vous, ma bien aimée!

"Léo."

La jeune fille se leva, prit sa lettre, se dirigea vers la fenêtre, fit le geste de déchirer les minces feuilles de papier, puis, se ravisant soudain, elle s'assit de nouveau auprès de la table, inscrivit l'adresse, ensuite elle épingla l'enveloppe à la gerbe de fleurs.

Toujours suivie de Léo, elle quitta le salon et gravit l'escalier du premier étage.

La porte de sa chambre était restée ouverte; la jeune fille ne la referma pas, le Russe resta debout au seuil de ce blanc sanctuaire.

Il vit Marie déposer les fleurs sur son balcon, puis, ensuite, tranquillement, elle ferma la porte de sa chambre...

Le Roman d'une Laide

Le lendemain matin, un rayon de soleil éveilla Marie.

Aussitôt levée, elle courut à sa fenêtre, souleva le rideau pour mieux voir les parterres. Alors, la jeune fille aperçut le bouquet et la lettre; elle s'en empara et après la lecture des amoureuses lignes, elle crut s'évanouir de bonheur.

En la présence de Léo, elle se trouva si délicieusement intimidée qu'elle n'osa même pas regarder le jeune homme qui, devant ce juvénile embarras, souriait dans sa barbe.

D'ailleurs, dans la journée, madame de Rémois accompagnée de ses deux amies partit pour Paris afin d'assister au mariage de Madeleine.

Maurice devait les rejoindre le jour de la cérémonie.

Quant à Léo, il ne pouvait abandonner l'usine un seul jour, il était donc privé d'assister au mariage de mademoiselle Dalty.

Depuis son installation aux Glafeuls, c'était la première fois que l'orpheline s'absentait.

Après le départ de Marie, Léo éprouva un vide plus douloureux qu'il n'aurait cru.

Durant ses soirées solitaires, Kaplon réfléchit encore, et, comme à son tour de Rémois partait pour Paris, son ami lui dit :

—Voici, écoute, ne te moque pas : j'aime...

—Tu aimes, toi?...

—C'est très sérieux, et je compte sur toi pour me servir d'émissaire auprès de mademoiselle de Rochereuil...

—Tu l'aimes! tu l'aimes!... toi?... questionna Maurice stupéfait.

—Qu'y a-t-il d'étonnant? et où pourrais-je trouver une femme plus charmante, plus courageuse, un coeur plus noble?...

—Diable! interrompit Maurice, mon pauvre ami, c'est que tu es bien pris!

—Pour la vie! dit Léo avec un sourire

grave, mais une chose me gêne :

..Est-ce que mademoiselle de Rochereuil est riche?

—Elle!... de qualités, oui... d'écus?... non!

—Tant mieux! s'écria Léo; je craignais quelle eût de la fortune et...

—Noble coeur ne ment jamais! constata de Rémois, en appuyant sa main sur l'épaule de son ami. Sois sans inquiétude, je me charge de son consentement!...

...Tout de même, conclut Maurice, l'existence de mademoiselle de Rochereuil, depuis que notre toit l'abrite, ferait un joli roman: rien n'y manque, pas même l'apothéose, la fin, c'est-à-dire le mariage!

... ..
... ..
... ..
... ..

La modeste église de Lambersart n'était plus qu'une vaste corbeille fleurie.

Les ouvrières de l'usine avaient voulu, elles-mêmes, orner la chapelle.

Le décor ne manquait pas d'originalité et de fraîcheur.

Les fleurs naturelles formaient un cadre digne de mademoiselle de Rochereuil.

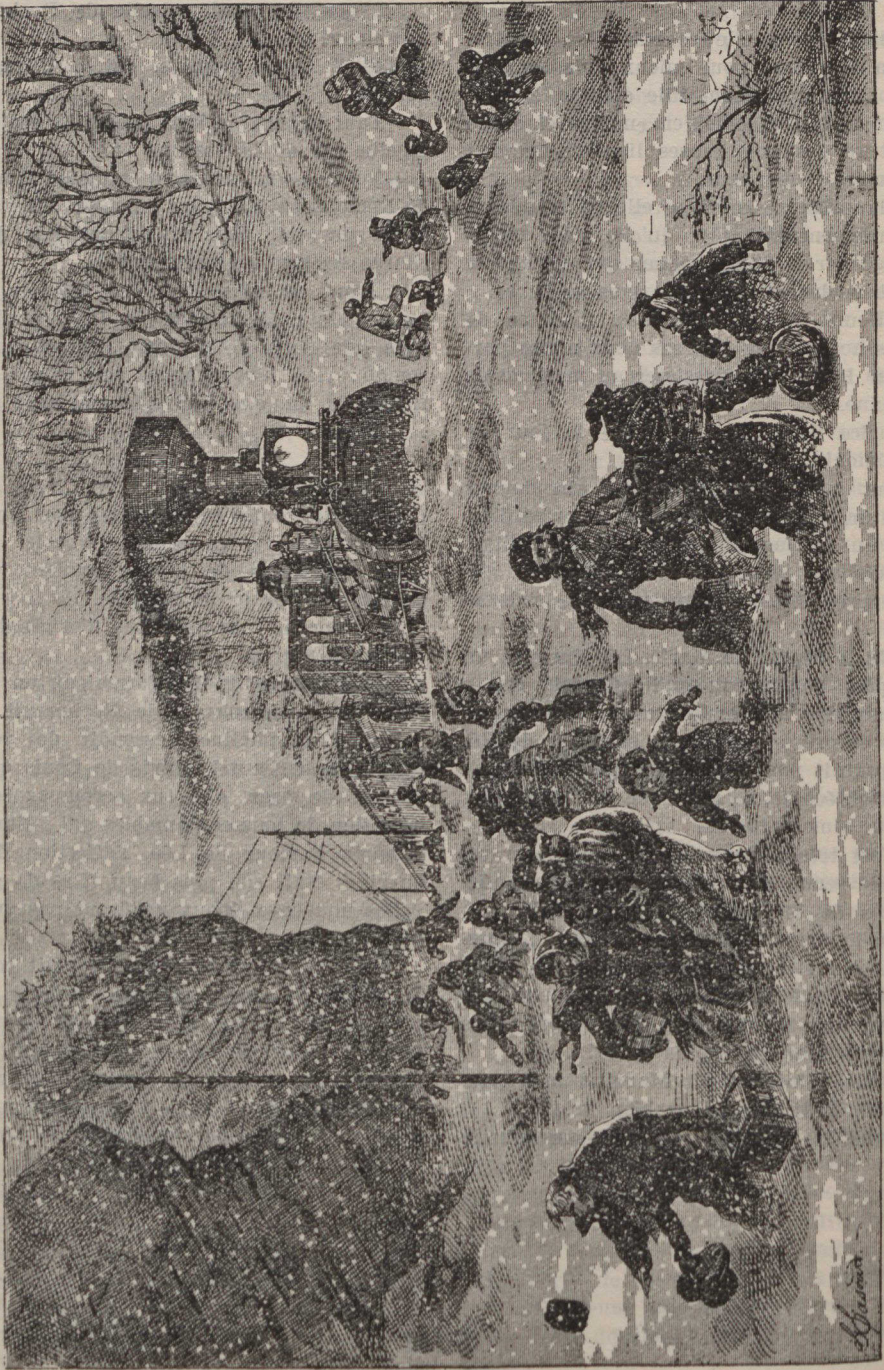
Quand l'orpheline descendit de voiture pour aller à l'autel, suivie de Louis qui lui servait de page, elle fut accompagnée par l'émotion de tous ces humbles qui l'aimaient.

Après l'amour de Léo, l'affection de ces ouvriers était son plus beau titre de gloire.

Les nouveaux époux ne firent pas de voyage.

Marie voulut rester dans ce petit coin de terre où elle avait connu le bonheur, et le plus grand, le plus beau de tous les triomphes: l'amour sincère et partagé qui, en éclairant de ses chauds rayons la physionomie de la jeune femme, l'avait rendue belle et digne d'être passionnément aimée...

FIN



La bonne bordée de Noël d'autrefois (gravure publiée il y a 35 ans).



LA PREMIERE NEIGE

L'AUTRE jour, j'éprouvai une grande joie, une de ces joies que le ciel réserve aux mortels vertueux qui ouvrent parfois leur fenêtre vers les sept heures du matin. En m'éveillant, parole d'honneur! je trouvai la neige... très peu, par exemple, autant que de sucre sur une praline, mais assez pour éclairer l'horizon, souligner les corniches des toits et des gouttières, donner aux bûches empilées du chantier de bois, mon voisin, comme un air de village russe, et pour égayer d'un point d'argent les feuilles recroquevillées du vieux rosier, dans le petit jardin brûlé par le froid où des chrysanthèmes se meurent.

C'était donc l'hiver, l'hiver véritable, avec ses franches gelées, et ses bises cinglantes et coupantes, l'hiver des ciels légers et des plaines blanches, la bonne saison des pelotonnements égoïstes et des plaisirs savourés tout seul, qui, pour le passant trottant dans la rue, évoque des rêves de bonheur derrière toute vitre allumée, et qui, après une course de deux heures à travers champs, fait trouver, en rentrant, le chez soi plus chaud et la flamme du foyer plus vive.

Quels criminels que ces poètes: toujours à chanter le printemps, et toujours à chanter les roses! Le printemps a du bon, sans doute, et l'été aussi. Mais, franchement, le coeur sur la main, après cette longue orgie de

fleurs, de parfums et de verdure, n'y a-t-il pas quelque douceur à voir les feuilles pourpres et jaunes, couleur d'or et couleur de flamme, se détacher au vent d'automne, laissant les arbres dépouillés fins comme dentelle sur l'azur, et s'accumulant en couches épaisses, dans les sentiers, dans les allées, pour préparer un tapis moelleux aux promenades solitaires?

Quand, par-dessus le marché, la neige s'en mêle, c'est exquis!

Aux jolis mois, tout distrait: le bec d'un pivert, un frou-frou d'ailes, le glissement furtif d'une couleuvre sous l'herbe sèche, ou la sape vaguement perçue d'une taupe ou d'un hérisson. Sans compter les oiseaux qui chantent et mille bestioles qui s'égosillent! A présent, dans le jour plus vif où flotte un reflet de blancheur, le bois est muet et recueilli. Du givre sur les branches et la neige à perte de vue, avec des ronds noirs aux pieds des arbres où apparaîtrait la mousse humide. Des ronces, des brindilles que le froid décore jettent en travers du chemin creux des girandoles de cristal. Et pas de bruit, sinon la neige criant sous le pied, un bout de bois gelé qui casse, croassement lointain d'un corbeau, le cui-cui plaintif d'un rouge-gorge cherchant des baies dans un prunellier; puis, subitement, de grands silences, même sur l'étang

si bruyant l'été, où, parmi les joncs cassés, les iris flétris qu'une lame de glace emprisonne, se tient coi le choeur des grenouilles. Vous entrez dans les champs, un paysan passe :

—Beau temps pour la récolte ! Ce demi-pied de neige, monsieur, vaut à la terre une jonchée de fumier.

Et, sur le revers des sillons, la neige où pointent des pousses vertes reflète le bleu du ciel et prend au soleil une fine teinte de turquoise.

La ville, elle aussi, se fait belle ; et l'on peut aimer le Paris d'hiver quand du milieu du pont des Arts, par un matin clair, après une nuit de neige, on voit luire aux premiers rayons la pointe de la Cité, ses toits, ses flèches et ses dômes. Tout est blanc : les rues et les quais, même la Seine qui charrie, et dont les glaçons éblouissants s'attardent autour des bateaux amarrés, puis vont tourner et se briser dans le remous des piles.

Un tel spectacle vaut son prix, mais il faut savoir l'acheter. Seuls, les matineux en jouissent. Avant une heure, omnibus et fiacres auront mis ces blancheurs en jaune bouillie. La neige sera balayée, emportée à pleins tombereaux ou poussée aux bouches d'égout ; et, le soleil aidant toute cette merveilleuse décoration aura disparu comme un simple tableau de féerie. Le passant vulgaire se plaindra, jurant contre le froid, pestant contre la boue ; tandis que le flâneur avisé qui sait raisonner sa flânerie sera déjà rentré chez lui, heureux d'avoir cueilli la journée en sa fleur, ragaillardé par la promenade, les pieds sur les chenets, lisant un livre préféré au bon chapitre, non sans avoir eu le soin de soulever un coin du rideau pour admirer encore les franges de glace que l'alternative du dégel et de la gelée va suspendre au rebord des toits, et

pour suivre les jeux des moineaux qui, plus sages en cela que bien des hommes, prennent le temps comme il vient, la saison comme elle est, et, tournant en rond, les ailes frémissantes, s'aspergent joyeusement de poussière de neige.

Car l'homme vraiment sensible est pareil aux moineaux, la neige l'égaie. Peut-être n'y a-t-il là qu'un inconscient retour à l'enfance : le souvenir de certains réveils dans une lumière extraordinairement blanche ; de la première neige aperçue, du fond d'un lit bien chaud, à travers les vitres, pendant que l'horloge enrhumée, sonnait l'heure d'une voix grave, parle petite guerre et glissades ; de bruyantes rentrées en classe, les mains gourdes et le sang aux joues ; et aussi des joies familiales de l'hiver, de la Noël, du Jour de l'An, des porcs égorgés, des oies rôties, des longs soupers, des grandes tables, des bouteilles de claret qui mousse, et des longues grappes froides et glacées, choisies pour le dessert, sur la paille du fruitier.

Plus tard, ce sont d'autres plaisirs qu'annonce la première neige : les bals, les soirées, les spectacles, l'orgueil de la bottine craquante avec la gêne du frac neuf...

Et j'en étais là de mes rêveries quand je m'aperçus qu'entre temps ma chère neige était partie. Une pluie fine et froide tombait.

Les toits, le chantier, le jardin, tout redevenait noir. Alors, je refermai la fenêtre, un peu déçu, mais consolé à cette idée que la vraie neige, la neige à flocons, épaisse et tenace, finirait par se montrer ; et je remerciai le bonhomme Hiver d'avoir bien voulu choisir le jour où je m'étais levé matin—relativement !—pour me glisser sa blanche carte de visite.



Noël Boréen

Un Poteau de Télégraphe

Par Louis Fréchette

C E soir-là, nous descendions de Montréal à Québec; et, sur le pont du bateau, quelques jeunes gens s'étaient mis à causer littérature.

Inutile d'ajouter que, suivant la mode du jour, certains esprits chagrins accusaient l'industrie, le commerce, les sciences positives, le progrès moderne en un mot, d'être incompatible avec les choses de l'idéal. D'après eux, la vapeur, l'électricité et surtout l'esprit de mercantilisme avaient tué la poésie: la Tour Eiffel était son mausolée.

Entre voyageurs, on est un peu sans-gêne.

—Permettez-moi de vous dire que vous blasphémez, messieurs, fit un des auditeurs que la petite discussion avait attirés. La poésie ne meurt pas, tant que le cœur de l'homme vibre. Elle est beaucoup plus en nous que dans les objets extérieurs. La chose qui semble la plus prosaïque du monde peut, à un moment donné, revêtir un aspect ou inspirer un sentiment d'une poésie intense. Tout dépend des dispositions d'esprit et de cœur où l'on se trouve, et surtout du point de vue où l'on se place. Tenez, moi qui vous parle, voulez-vous savoir ce que j'ai vu de plus poétique dans ma vie, c'est-à-dire l'objet qui m'a causé à l'âme l'impression la plus vive et la plus attendrie? C'est quelque chose de bien banal, pourtant, une des choses que l'on serait porté à croire, entre toutes, incapables de provoquer une émotion: c'est tout simplement... un poteau de télégraphe.

—Un poteau de télégraphe? Allons donc!

—Parlez d'honneur, messieurs! Je ne plaisante pas; et, si je vous contais mon histoire, vous me croiriez sans peine.

—Parlez, alors, parlez! fit-on d'une seule voix.

Le nouvel interlocuteur était un de nos compatriotes. Robuste encore, quoique dépassant la soixantaine, il avait l'oeil profond, la voix bien timbrée, le langage d'un homme cultivé. En somme, une tournure très comme il faut, au service d'une intelligence plus qu'ordinaire. Nous l'écoutâmes avec intérêt.

—Messieurs, dit-il, j'ai passé seize ans de ce que je puis appeler ma jeunesse dans des parages bien inconnus à cette époque, mais dont le nom a eu beaucoup de retentissement depuis. Je veux parler du Klondike. Oh! l'on ne songeait pas, alors, à y creuser la terre glacée pour en extraire des lingots ou des pépites jaunes; on n'y faisait encore que la chasse aux fourrures. C'était la bête fauve que nous traquions, soit le fusil à la main, soit par l'intermédiaire des indigènes qui fréquentaient nos comptoirs.

Les circonstances qui m'avaient conduit là, je n'en ferais pas mention si elles ne contribuaient à faire comprendre l'état d'âme où je me trouvais quand se produisit l'incident dont il s'agit. Ces circonstances, les voici en peu de mots:

Je suis né à la Rivière-Ouelle, un joli endroit, situé, comme vous savez tous, à quelque vingt-cinq lieues en aval de Québec, sur la rive droite du Saint-Laurent. Mon père était mort pençant que je faisais mes classes au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, et ma mère s'était remariée deux ans plus tard.

Mes études terminées, ma mère désirait me voir embrasser une carrière libérale, ce qui m'agréait assez. Mais cela exigeait certains sacrifices, et mon beau-père, qui, par parenthèse, m'était fort antipathique,

s'y opposait carrément. De là des malentendus, des discussions, des froissements; bref, une vie impossible pour ma mère et pour moi.

Pauvre mère! Elle avait souffert de ma présence, elle eut à pleurer mon éloignement. Pour lui rendre la paix, je saisis la première occasion, et je partis. Un agent de la Compagnie de la Baie d'Hudson m'avait engagé, avec quelques hardis compagnons, pour aller faire la traite des pelleteries dans les territoires voisins de l'Alaska.

Je ne vous raconterai ni mes pérégrinations lointaines ni mes aventures dans les différents postes où je dus séjourner. Ah! ceux qui trouvent la civilisation modernisée trop terre à terre auraient eu là de quoi se faire passer le goût de la poésie primitive. J'en réponds.

Les choses les plus nécessaires à la vie ne nous manquaient pas; mais ces mille petites douceurs, ces mille objets superflus qui font le charme de l'existence, il ne fallait pas y songer. Nous avions de l'occupation tant et plus durant une bonne partie de l'année; mais que faire pour se distraire pendant les mortes-saisons? Les livres étaient rares: qu'inventer pour tuer la monotonie des rudes et interminables hivers, en tête à tête continuel avec les mêmes individus, et ne comptant les jours que par une courte apparition du soleil à l'horizon?

Et point de nouvelles! Séparés du monde entier durant douze mois d'une année à l'autre! Une seule malle-poste pendant la saison d'été, et c'était tout. Imaginez seize ans de cette vie-là!

Enfin, dans l'automne de 1876, le courrier en retard m'apporta deux nouvelles qui me rapprochaient singulièrement de mon pays et de ma vieille mère: le mari de celle-ci était mort, et le chemin de fer du Pacifique Canadien venait d'atteindre Calgary, d'où il allait s'élancer, d'un bond, à l'assaut des montagnes Rocheuses.

J'étais alors au fort Yukon, sur le fleuve du même nom, à cent lieues au Nord-Ouest de l'ancien fort Reliance, poste aujourd'hui célèbre sous le nom de Dawson-City. Nul engagement ne me retenait là-bas; un Sioux,

qui connaissait bien la route et qui retournait à Edmunton, pouvait me servir de guide... Le cœur bondissant dans la poitrine, je fis mes préparatifs de départ.

En sorte que, le 1er novembre au matin, mon sauvage et moi, nous nous acheminions à la raquette sur la surface gelée de la rivière Porc-Epic, l'un précédant et l'autre suivant un long et fort toboggan chargé de nos armes et bagages, et traîné par quatre vigoureux chiens esquimaux, en route pour le fort Lapierre,—une course de deux cent cinquante milles pour ainsi dire d'une haleine.

Du fort Lapierre, il faut traverser les montagnes Rocheuses pour atteindre le fort Mac-Pherson. Soixante-six milles à travers un labyrinthe inouï de torrents, de précipices, de rocs croulants, de glaciers et de pics inaccessibles.

Mais les étapes ont beau être longues et pénibles, on les parcourt encore assez gaiement, lorsque chacune d'elles nous rapproche de ceux que l'on aime.

Nos journées se passaient en marches non interrompues, si ce n'est par quelques instants d'arrêt pour le repas du midi. Le soir, nous campions au premier endroit venu, pourvu qu'on y trouvât du bois pour faire du feu.

Quand je dis nous campions, c'est manière de m'exprimer, car notre campement se réduisait à bien peu de chose. D'abord, nous dételiions les chiens,—il faut toujours avoir un soin particulier de ceux-ci, qui sont la ressource suprême et un élément de nécessité première dans de pareils voyages;—puis, le feu allumé, nous faisons bouillir la marmite.

Où, comme cela, en plein air, à l'abri de n'importe quoi, quelquefois au vent, sous la neige tombante, dans la "poudrerie." Puis, après avoir fait sécher nos fourrures, rendues humides par une journée de marche, nous nous étendions sur la neige, côte à côte avec nos fusils, entre une épaisse robe d'ours et une couverture en peau de lièvre nattée; et bonsoir, camarade!

À l'exception de nos haltes dans les forts et autres stations, où nous passions généralement un jour de repos bien nécessaire

Un Poteau de Télégraphe

et surtout bien gagné, nous logeâmes ainsi à l'enseigne de la Belle-Etoile, jusqu'au 24 décembre, jour où nous espérions atteindre Athabaska-Landing de bonne heure dans l'après-midi.

Je m'étais fabriqué un calendrier en forme de fer à cheval, sur lequel de petites chevilles enfoncées dans des trous indiquaient le quantième du mois et les jours de la semaine. Je savais donc que nous touchions à la vigile de Noël; et, malgré les fatigues de cet interminable voyage, je me sentais tout réconforté à l'idée de passer cette touchante fête de famille sous un toit de chrétien, en compagnie de mes semblables, au milieu de compatriotes peut-être.

Malheureusement, mon désir ne devait pas se réaliser. Dès le matin, une neige épaisse, soulevée par un violent vent du Nord, avait rendu notre marche très difficile. A midi, nous étions littéralement enveloppés dans un tourbillon qui ne nous laissait pas voir à dix pas devant nous.

Les bons Québécois s'imaginent savoir ce que c'est qu'une tempête d'hiver: je ne leur souhaite pas d'aller au fond du Nord-Ouest apprendre à leurs dépens qu'ils n'en ont pas la moindre idée.

C'est tout simplement quelque chose d'horrible. Cela vous aveugle, vous glace, vous bouscule, vous étouffe. Vous perdez pied, vous ne respirez plus, la notion des distances vous échappe. Rien pour vous guider: la clarté du soleil n'est plus qu'une lueur diffuse qui se laisse à peine soupçonner à travers les opacités de l'atmosphère; la boussole, ce qui arrive souvent dans ces circonstances, s'affole; et vous n'avancez plus qu'au hasard et pour ainsi dire à tâtons, enfouis, submergés, noyés dans les rafales et les haletements furieux de la tempête.

C'était cette bête farouche qui nous tenait dans sa gueule.

Si nous n'avions pas été aussi pressés d'arriver, nous nous serions blottis au fond de quelque ravin, dans un pli de terrain, derrière un bouquet d'arbres n'importe où, et nous aurions laissé passer la bourrasque sur nos têtes; mais je tenais, avec l'entêtement du désespoir, à ne pas camper dans la prairie même, en dépit de tout et même de

notre attelage, qui ne voulait plus marcher que le fouet aux rems.

Efforts inutiles: le poste que nous espérions atteindre semblait reculer devant nous; et, le soir venu, il devint évident que nous avions fait fausse route. Nous nous en rendîmes compte surtout, lorsque, la tempête calmée et le ciel redevenu clair, nous vîmes, par la position des étoiles, que nous obliquions trop vers l'Ouest. Il fallait se résigner.

Changeant de direction, nous errâmes encore quelques heures, non pas tant à la recherche du poste désiré que pour trouver le bois nécessaire au campement. J'étais harassé de fatigue, et je suivais les chiens, tout chancelant, la jambe molle et le cœur gros.

Tout à coup, le guide, qui avait pris de l'avant, me jeta ce cri:

Un arbre!

Un arbre, comme cela, tout seul, en pleine prairie, c'était invraisemblable; le sauvagement avait probablement voulu dire un arbuste.

Je tirai, néanmoins, la hache de dessous la bâche du toboggan et rejoignis mon camarade. En effet, nous avions devant nous un tronc dénudé, s'élevant du sol, droit au milieu de la grande prairie déserte. Je m'arrêtai un instant, surpris; puis, tout à coup, le cœur me tressauta dans la poitrine; je ne pus retenir un cri,—un cri étouffé par un sanglot.

Ce tronc sec, cet arbre mort, cette futaie isolée, dressée comme un mât solitaire au milieu de l'océan, elle avait été plantée par la main de l'homme: c'était un poteau de télégraphe!

Nous avions dépassé Athabaska-Landing, et nous étions sur la route d'Edmonton.

Comprenez-vous bien?

Un poteau de télégraphe! La sentinelle avancée de la civilisation!

Un poteau de télégraphe! N'était-ce pas comme une main amie qui se tendait vers moi sur le seuil de la patrie?

Plus encore: n'était-ce pas le cordial accueil d'un monde retrouvé, la bienvenue sur un sol vivant, cultivé, peuplé d'êtres intellectuels, des compatriotes regrettés?

Je rentrais enfin dans la vie sociale, dans mon pays, dans mon siècle, après seize années d'exil au fond d'immenses solitudes sauvages. Je rentrais presque dans ma famille. car ce fil d'acier, que j'entendais vibrer là-haut, il me reliait au passé, au village natal, au foyer paternel redevenu plus cher que jamais, à ma vieille mère, à qui je m'imaginai presque pouvoir crier un bonjour de loin, malgré les milles lieues qui me séparaient encore d'elle!

Ah! tenez, il faut avoir éprouvé cela, perdu sous un ciel boréen, au milieu d'un désert glacé, dans le mystère de la sainte nuit de Noël, pour bien me comprendre; mais, je vous l'avoue ingénument, je sentis ma tête se troubler.

Et là, sous les yeux ahuris de mon compagnon de misère, qui, tout intrigué par les sons étranges du fil électrique bourdonnant sur nos têtes, murmurait: "Manitou! Manitou!" sur un ton d'effroi, je fondis en larmes, et, ouvrant les bras, j'embrassai longuement, longuement, ce morceau de bois insensible,

ce poteau de télégraphe,—mon frère!

La voix du narrateur tremblait un peu. Quant à nous, nous l'écoutions, émus. Ceux-là mêmes qui avaient si carrément dénoncé le prosaïsme de notre "âge de fer" étaient désarmés. Après quelques instants de silence, le voyageur du Nord-Ouest reprit:

—Qu'ajouterai-je, messieurs? Je ne voulais pas aller plus loin. Nous campâmes là, tant bien que mal; et je m'endormis au pied de mon nouvel ami, la tête perdue dans mes rêves, pendant que le fil sonore, secoué par le vent de la nuit, m'apportait par lambeaux comme un écho lointain des cloches de la Rivière-Ouelle et des chants sacrés qui, à ce moment, retentissaient sous les voûtes de nos églises. Je n'ai jamais assisté, je vous assure, à une aussi belle messe de minuit. Non, non! la poésie ne meurt pas; et il suffit, parfois, de l'effleurement d'un de ces souffles qu'on accuse de l'étouffer, pour éveiller ses plus divines vibrations et lui faire chanter ses plus attendrissantes mélodies.

NOËL ! NOËL !

Noël!... A pareil jour on entendit les anges
Qui disaient aux bergers: "Un Sauveur vous est né;
Allez, vous trouverez enveloppé de langes
Un enfant—c'est celui que Dieu vous a donné."

Jamais date ne fut si grande et si féconde,
L'humble berceau finit à jamais le passé;
L'enfant divin, Jésus, recommence le monde
Et voilà, grâce à Lui, le vieil homme effacé!

Daignez donc en ce jour, par un divin mystère,
Renaître dans mon âme, ô bien aimé Sauveur;
Comme votre venue a tout changé sur terre,
Venez changer aussi les élans de mon cœur.

Détruisez un passé mauvais que je déplore;
Des sens et de l'esprit brisez la dureté,
Renouvelez ma vie, en moi faites éclore
Le règne de la grâce et de la vérité.

Que mon être, souillé, par Vous se transfigure,
Et comme Bethléem a clos le temps ancien,
Que votre avènement en moi-même inaugure
Un nouvel homme aimant et pratiquant le bien!

L'ENFANT TERRIBLE



—C'est-y pour ma soeur c'Christmas Box-là?
—Oui, Toto.
—A votre place, je le donnerais à moi; j'sus le seul dans la famille
qui a pas dit du mal de vous au réveillon.

L'Enfant et La Poupée

EN passant devant les expositions d'étrennes que font en ce moment les magasins de nouveautés, on voit de superbes joujoux mécaniques et scientifiques...

J'aimerais qu'on me les offrît. Personne n'y songe et, cependant, je m'amuserais beaucoup avec la plupart de ces objets dont les combinaisons sont très intéressantes. Pourtant, je n'ai plus rien d'un enfant, pas même la naïveté...

Mais, au fait, nos enfants l'ont-ils, cette charmante naïveté du jeune âge? En regardant autour de moi, je constate que dans toutes les maisons où je fréquente, je rencontre de petits messieurs et de jeunes demoiselles prêts à discuter sur les questions du jour et à donner, sur toutes, un avis, motivé, s'il vous plaît, et, ma foi, pas plus mauvais que celui ces gens qu'ils appellent : les grandes personnes.

Les joujoux sont en rapport avec leur intellectuel, voilà tout. Autrefois, on cassait le pantin pour savoir ce qu'il y avait dedans; maintenant, on le casse toujours, mais on est plus difficile.

Il faut y trouver quelque chose!...
Cela vaut-il mieux? Cela vaut-il moins? Je ne philosopherai pas sur ce sujet.

Tout en ne voulant contrarier personne et en étant "de mon temps;" j'avoue que mon étonnement reste le même, chaque année, lorsque j'admire les poupées...

Les belles personnes! Et que leurs ajustements sont somptueux!... Elles ont des cheveux longs comme ceux de Genéviève de Brabant qui, perdue dans un petit bois de bouleaux, comme dit la vieille ballade, se faisait un manteau de cette étonnante chevelure. La ressemblance s'arrête vant. Ces belles demoiselles n'en sont pas là; elles ne sont pas perdues dans les bois de bouleaux;

elles sont riches et elles iront, lorsqu'on les aura vendues, dans de beaux salons où elles auront le sort de Jézabel, la maman d'Athalie, car leur mère aura vite assez d'elles, malgré leurs robes de satin, leurs manteaux de velours et leurs belles fourrures. Alors, abandonnées dans un coin du riche salon, aux murs laqués, aux portes vitrées, au mobilier Louis XV, Jip, le fox terrier, ou Fly, le petit griffon, peut-être tous les deux, viendront s'emparer d'elles et s'amuseront beaucoup en déchiquetant leurs beaux atours et en les tirant par leurs beaux cheveux frisés.

Pourquoi ce sort fatal?

Parce que la poupée moderne est un dissolvant. Elle donne de mauvais exemples à la petite fille. Elle lui enseigne l'amour du luxe, la frivolité, lui inculque l'admiration de la richesse et lui apprend à mépriser tous ceux qui ne sont pas bien vêtus, tous ceux à qui leurs ressources modiques ne permettent pas de dépenser sans compter et de faire assaut d'élégance, ainsi qu'étalage de superflu.

Allons, Jip, allons, Fly, sus à la poupée moderne; elle a tué l'ancienne poupée, l'humble poupée, toute nue, comme le petit Jésus, représentant l'enfant à protéger, à réchauffer, avant-goût de la maternité, ce qu'a si bien imprimé Pailleton, dans cette jolie pièce intitulée: "La Poupée." Pourquoi voudriez-vous que la petite fille s'intéresse à cette intruse qui l'étonne d'abord et l'éblouit ensuite! Certes, elle est amusée en voyant ce riche trousseau, mais si elle veut faire oeuvre pratique, la maman intervient et lui dit: "Ne déshabille pas, tu vas chiffonner sa robe; ne touche pas à son trousseau, tu vas déranger ce beau linge si bien rangé; tu vas perdre ses bijoux; tu l'auras une heure par jour, si tu es sage, et je te

L'Enfant et la Poupée

la donnerai tout à fait quand tu seras grande.”

Quand tu seras grande!... On ne joue pas à la poupée lorsqu'on a quarante ans.

Oui, mais on ne joue plus à la poupée de nos jours, et c'est pour cela que la petite fille devient indifférente à ce qui n'est plus une effigie mondaine, avec laquelle elle ne saurait avoir d'affinité, qui n'offre aucun champ à son activité et dont le réalisme a tué le rêve. Cette contemplation ne lui suffit pas, et c'est ainsi qu'elle l'oublie certain jour dans le salon ou dans l'antichambre.

Autrefois, lorsque la poupée arrivait chez ses parents adoptifs, elle était vêtue, si j'ai bonne mémoire, d'une chemise à peine cousue. En apercevant ce vêtement sommaire, j'ai vu, étant enfant, des petites filles se désoler et se dépêcher de coucher leur fille, afin qu'elle n'ait pas froid en attendant qu'on lui donnât au moins une robe de chambre ou une chemise de nuit.

De cette commisération naissait une véritable affection de la soi-disant petite-mère pour la poupée qui venait d'arriver. Il fallait fouiller dans les tiroirs, obtenir de la "grand'mère" de la poupée grelottante des chiffons, du linge... On commençait par l'indispensable.

C'était une boîte ou un panier qui servait de berceau; on confectionnait un petit matelas, des draps, un oreiller, une couverture. Voilà.

On était tranquille pour la nuit, mais a-

près? Elle n'était pas malade, il fallait la sortir du lit, elle n'allait pas dormir tous les jours... La "grand'mère" se décidait à livrer ses trésors, à condition, disait-elle, que la petite fille fit elle-même le trousseau.

Et sous prétexte de jouer à la poupée, l'enfant prenait des leçons de couture.

Cela occupait le temps, c'était toute une affaire. Tout en habillant la poupée, on faisait son éducation. La petite fille lui prêtait ses propres défauts et tâchait de les corriger, c'étaient de petites conversations charmantes. Enfin, l'introduction de la poupée la préparait à son rôle futur de mère de famille. Elle apprenait à s'occuper des autres en s'occupant de ce simulacre de "fille," elle se rendait compte qu'il fallait songer à coudre des vêtements pour l'hiver, d'autres pour l'été. D'abord on s'occupait de l'indispensable, puis du superflu pour "la faire belle." Alors le goût se développait et aussi l'économie, car il fallait trouver dans les chiffons, mis de côté, le paletot des dimanches, le chapeau élégant, et si les morceaux étaient trop petits, on faisait preuve d'ingéniosité dans diverses combinaisons.

Quelle différence avec la poupée à falbalas! Ce n'est plus l'enfant pauvre qui demande protection, c'est l'inconnue dont le luxe tranche souvent avec l'intérieur où elle entre, si elle est offerte par des millionnaires, à l'enfant de gens de position médiocre.

O petite poupée sans habits, comme tu étais séduisante dans ta pauvreté!...



L'Orange de Noël

L'ÉCOLE maternelle du quartier des Plâtriers... La cantine y fonctionne comme dans les autres écoles. Moyennant deux sous donnés en arrivant le matin, chaque enfant reçoit, à midi, une gamelle de nourriture chaude, viande et légumes mélangés. Quelques élèves ont la cantine gratuite, par faveur administrative permanente. Quelques autres chignent la gratuité indûment, et pour une fois : ils ont perdu leurs deux sous en chemin. On ne les laisse pas jeûner, bien entendu, mais on recherche si les sous ont vraiment fui par la poche percée de robe ou de culotte, ou bien s'ils se sont égarés chez le marchand de bonbons.

Ce matin-là, Jeanne Minoit, une grande de six ans, arrive conduisant son petit frère par la main ; sa menue figure de belette est sérieuse comme d'habitude. Bien peignée, bien débarbouillée, ses gros souliers de garçon bien cirés, elle porte dans toute sa personne un air de sagesse et d'économie. Qu'elle soit pâlotte, presque sans couleurs, que son tablier et ses bas noirs soient déteints au lavage, cela paraît louable, comme un verre d'eau rougie paraît plus raisonnable qu'un verre de vin pur.

Après avoir franchi le seuil du préau, elle remet trois sous à la directrice assise devant sa table de caissière.

—Tu oublies un sou, Jeanne !

—Madame, je n'ai que trois sous : deux pour mon petit frère et un pour moi. On me donnera seulement la moitié d'une gamelle.

—Hein ? Qu'est ce que c'est que cette histoire-là ? Veux-tu te dépêcher de me donner le sou qui manque !

—Madame, je n'ai que trois sous.

—Bon ! Reste là, derrière ma chaise. Nous allons tirer ça au clair, quand l'entrée des élèves sera terminée.

Tout en faisant le pointage des abonnés de la cantine, la directrice réfléchit : cette

pauvre Jeanne Minoit est une enfant digne d'intérêt, intelligente, bien douée, ayant une conscience très droite—à preuve ce souci de ne pas faire tort, cette idée de ne pas prendre une gamelle pleine—elle mérite qu'on ne la laisse pas pencher d'un mauvais côté. Il y en a bien assez d'autres vauriens qui ne sont pas redressables !

Les adjointes ayant emmené leurs élèves en classe, la scène recommence entre la directrice et Jeanne Minoit.

—Allons, mon enfant, je ne céderai pas ; il me faut encore un sou.

—Madame, je ne mangerai que la moitié d'une gamelle.

—Ton père t'a donné quatre sous ?

—Oui, madame.

—Où est le quatrième?... Tu ne veux pas le dire.

—Non.

—Viens avec moi dans la cuisine.

Les graves règlements de comptes ont toujours lieu dans cet endroit retiré, de plain-pied avec le préau et où la cantinière se trouve toute prête pour les perquisitions nécessaires.

—Madame Paulin, ordonne la directrice, fouillez cette enfant, déshabillez-la ; elle a caché un sou qu'il faut trouver.

Mme Paulin est une forte personne qui a toujours les manches retroussées et la mine bourruée.

Cette personne terrible représente la bonté brutale et muette dans cette école, où Madame la directrice représente la bonté subtile et raisonneuse.

Et malgré l'intransigeance autoritaire de la directrice, on a l'impression que Mme Paulin, placée au dernier échelon de la hiérarchie, détient une sorte de puissance dirigeante, à peu près comme certain concierge exerce le droit de propriété à l'encontre du propriétaire même.

Au début, Mme Paulin, très portée par son tempérament peuple à manifester ses

L'Orange de Noël

sentiments dans les circonstances dramatiques, essayait de dire son avis sur les enfants, de plaider pour les délinquants, mais la directrice lui a interdit si formellement de s'immiscer dans les affaires disciplinaires qu'elle a fini par ne plus jamais broncher—en paroles.

Chaque fois que Madame la directrice amène un enfant dans la cantine, pour statuer sur son méfait, elle oblique vers Mme Paulin un regard imperceptiblement nuancé, pas déférent, pas intimidé, mais circonspect; et Mme Paulin porte vers elle, rapidement, une sorte de regard inflexible. On dirait de deux "autorités" qui se mesurent.

Mme Paulin était paisiblement occupée à récuser les trois cents gamelles de service placées en piles sur une table, elle s'approche de Jeanne Minoit, elle se baisse.

En ce jour de décembre, une solennité grise entre par la fenêtre. Trois immenses marmites, sur le feu, semblent avoir un coeur qui galope sourdement.

Mme Paulin déboucle la ceinture, palpe, fouille, retire le tablier, défait le corsage—et voici le sou, contre la poitrine, enveloppé dans un morceau de papier.

Les attitudes doivent être les mêmes, au commissariat de police, quand on trouve le portefeuille de la victime dans la poche de l'assassin qui vient d'être arrêté: l'assassin n'est pas plus livide que ne l'est Jeanne Minoit, le commissaire pas plus justicier que ne l'est Mme la directrice, et l'agent de la Sûreté pas plus impassible que ne l'est Mme Paulin.

—Donnez-moi ce sou, madame Paulin. prononce la directrice, et cela suffit, vous pouvez continuer votre travail.

Mme Paulin revient à ses gamelles. La directrice et l'enfant, derrière elle, peuvent faire et dire n'importe quoi, elle ne se retournera pas, elle ne soufflera mot. Ah! là, là! son récurage machinale exprime la plus souveraine indifférence.

—Et maintenant, Jeanne, parle. Qu'y a-t-il? Si tu avoues toute la vérité, je verrai peut-être à prendre une décision indulgente au sujet de ce sou.

Jeanne Minoit, son corsage à la main, prend la parole, non pas sur un ton lar-

moyant, mais la voix posée presque dure:

—Demain, mon petit frère et moi, nous irons à l'hôpital voir maman, tous seuls, car papa travaille. Avec mon sou, je voulais porter une orange à maman, parce que c'est Noël.

Mme la directrice fait un mouvement d'incompréhension.

Jeanne continue:

—Oh! moi, je sais bien que Noël ne vient pas dans la cheminée, que Noël c'est personne, c'est rien, ça n'existe pas du moment qu'on n'a pas d'argent. Je sais. Je n'attends rien de bon, un jour plus que l'autre... Mais maman, elle ne sait pas: Noël, cela représente une fête pour elle... Y a si longtemps qu'elle est à l'hôpital, elle ne sait pas que papa, à cause de son ennui, boit un coup de temps en temps, et que l'on n'a pas toujours du pain à diner. Elle croit que les choses marchent bien, sans changer; elle croit peut-être qu'il y a un Noël pour arranger les affaires des gens. Alors, si j'apporte une orange, maman pensera qu'on a de l'argent, qu'il était à la maison. Elle se dira: ah! oui, c'est Noël, pour nous, comme pour tout le monde. Et ça fait du bien quelquefois de croire aux choses qui n'existent pas.

Mme la directrice ne répond pas tout de suite, ses yeux se dirigent avec une grande inquiétude du côté de la table, car Mme Paulin s'est mise subitement à malmener les gamelles qui rendent des raclements et des cliquetis affreux. On dirait que ces malheureuses gamelles sont responsables de quelque désolation, qu'elles sont marquées de quelque stigmatisme indélébile et que Mme Paulin veut les déformer, les broyer. Ah! qu'est-ce qu'elles prennent comme récurage!

Mme la directrice paraît très affectée du sort pénible de ces malheureuses gamelles. Certainement, elle n'a pas d'autre préoccupation, l'affaire de la petite Minoit est la nane et d'un règlement facile. D'une part les exigences de la morale sont imprescriptibles: la petite Minoit doit être blâmée d'avoir voulu détourner un sou, lequel ne peut pas lui être rendu, sous aucun prétexte. D'autre part, il faut bien que l'orange soit portée à l'hôpital. Et avec cela, il ne faut pas verser dans l'attendrissement dangereux,

il importe de rester dans la note rude, forte— il ne faut pas briser le vouloir un peu farouche qui est un soutien si nécessaire à la vie des pauvres gens.

Ces exigences contraires peuvent fort bien se concilier en paroles, inutile de chercher des formules compliquées: à une enfant de six ans qui a six ans, on parle comme à une gamine, mais à une enfant de six ans qui est aussi vieille que vous, on parle selon son âge d'expérience.

Encore une fois, si Madame la directrice a pris un temps avant de répondre, cela ne peut être que par apitoiement envers les gamelles de Mme Paulin. Et, après un soupir de tristesse, la voilà qui s'adresse à Jeanne Minoit, comme si elle avait une discussion avec une personne de son âge et que toutes deux fussent des commères de la rue; sa voix est criarde, presque commune:

—Tout ça, c'est des bavardages! Mais là-dedans, ma petite, qui est-ce qui perd? C'est moi! Je perds un sou. Ce n'est pas honnête ce que tu fais là! Quand tu vas chez le boulanger et que tu n'as pas d'argent, tu le dis carrément: donnez-moi à crédit. Avec moi, c'est la même chose, tu dois me dire en arrivant: "Madame, ça serait pour avoir crédit d'un sou." Alors, je vois, je réfléchis; si je peux, je peux...

—Certainement, si vous pouvez...

—Au lieu de ça, tu essaies de m'attraper! Alors, tu comprends, je la trouve mauvaise! Tu crois peut-être que je vais te le rendre, ce sou-là! Jamais de la vie! Je te donnerai une orange, parce que j'en ai qui se perdraient... je ne les aime pas, ça m'est

égal... Et puis, tiens, ton frère, lui, il n'a pas cherché à m'attraper, au moins... Eh bien! je lui donnerai une orange pour rien et même la plus grosse! Voilà, ma petite, ça t'apprendra!... Et qu'est-ce que tu nous chantes? Il n'y a pas un Noël pour arranger les affaires des gens... Eh bien, si, mademoiselle! justement, il y en a un! Le voilà: c'est le bon accord avec quelqu'un, comme moi, qui veut bien comprendre les choses...

Mais Mme la directrice s'interrompt pour tourner la tête du côté de la table: ça va beaucoup mieux pour les gamelles, le changement est même stupéfiant. On ne les entend plus: aucun cliquetis, aucun raclement. Mme Paulin les récure-t-elle encore? Elle les caresse, plutôt; quelle douceur! quels mouvements légers! quels ronds de bras! On dirait qu'elle essuie des larmes sur des joues d'enfant.

Mme la directrice en a un soupir de soulagement, et elle prononce de sa voix autoritaire:

—Madame Paulin, aidez donc Jeanne à se rhabiller.

Il se fait un silence pendant lequel les visages, des trois personnes offrent une ressemblance d'expression saisissante: trois visages de femmes soucieux, énergiques et bons, trois visages de croyantes à ce Noël qui descend dans le coeur des braves gens.

Un rayon de soleil pointe à la fenêtre, et l'on entend venir du fond des bâtiments un chant scolaire insouciant, les voix allègres des tout-petits qui croient encore au Noël des cheminées.



UNE PETITE LEÇON



—Qu'est-ce que tu faisais, maman, quand papa était en retard?
—J'ai inventé 1734 moyens et le dernier a été le seul bon.
—???
—J'ai rendu ma maison plus agréable que son club, par ma seule
bonne humeur.

Souvenirs de Noël

LE 15 décembre 1870, notre bataillon de mobilisés vint se cantonner aux avant-postes de Vitry-sur-Seine. Nous étions logés dans une rue qui va de la grand'route à l'église, non loin de la fontaine, dont la vasque de pierre servait à nos ablutions matinales. Je ne sais si la maison a survécu aux péripéties du siège et de la Commune, car elle était déjà bien vieille et bien délabrée quand le bataillon s'y installa, et nous la laissâmes dans un piteux état au départ.

C'était, je crois, un ancien entrepôt de vins, aux vastes remises, aux étages irréguliers, desservis par un escalier tortueux et obscur. La pluie y entraît comme chez elle par les trous du toit; les portes disjointes ne fermaient plus; et les vitres étaient éborgnées.

N'importe, notre escouade s'installa joyeusement dans les deux pièces du premier étage qui lui étaient assignées; on commença par supprimer une cloison pour ne faire du tout qu'une large chambrée, on calfeutra les fenêtres avec de vieux journaux, et on alla dans le parc voisin prendre une provision de bois vert pour la cheminée qui flamba jour et nuit. Notre escouade était singulièrement composée:—elle offrait en petit l'image du bataillon où se trouvaient rassemblés les éléments les plus divers et les plus hétérogènes.

Il y avait d'abord le caporal, un garçon boucher; puis un professeur de philosophie sorti l'année d'avant de l'École normale; un paysagiste féroce et grincheux, qui bougonnait sans cesse; un clerc d'huissier; un vieil acteur du théâtre Montparnasse qui était devenu notre clairon; un socialiste entêté et fanatique, que nous avions promu aux fonctions de cuisinier; enfin un garçon d'une trentaine d'années, doux, timide et mélancolique, qui se nommait Jacob.

Dans ce milieu tapageur et indiscipliné, Jacob représentait l'homme du devoir, soumis patiemment à toutes les exigences du service, astiquant consciencieusement son fusil, exécutant sans murmurer les ordres de ses chefs, faisant scrupuleusement sa corvée et même celle des autres.

Tout ce monde disparate vivait en assez bonne harmonie, et dès le soir de l'installation, on s'était entendu pour transformer le triste gîte qui nous était échu en une habitation aussi confortable et hospitalière que possible. On ne nous laissa pas le loisir de nous y acagner. Le surlendemain matin, nous fûmes envoyés en grand'garde aux tranchées.

On partit après le café, par une petite pluie glaciale, qui promettait de durer toute la journée.—Les grand'gardes étaient postées à mi-chemin de Vitry et de Choisy-le-Roi. On traversait un vieux parc dont les arbres centenaires, abattus par le Génie, encombraient les allées, puis on coupait en biais une longue prairie et l'on arrivait à la tranchée, non loin de la Seine, à deux pas d'une redoute récemment construite.

Là, on nous égrena dans le fossé, protégé du côté de l'ennemi par un revêtement en terre, et où nos prédécesseurs avaient construit de distance en distance des gourbis de branchages, qui nous abritaient tant bien que mal contre l'averse.

Ce n'était pas précisément un lieu de délices, et nous trouvions que les heures s'y traînaient comme si elles eussent eu du plomb aux aîles. Du reste, rien à faire qu'à rester debout, l'arme au pied, avec défense de parler haut et d'allumer du feu. Notre seule distraction était d'entendre de temps en temps le bourdonnement de mouche d'une balle qui venait des avant-postes prussiens et passait au-dessus de nous dans l'air humide.

Pendant le jour, ce fut encore supportable, mais, la nuit, notre situation s'aggrava de toutes les petites misères qu'amène avec elle une complète obscurité, quand on ne peut ni se promener ni s'asseoir. Le ciel était d'un noir d'encre, la pluie tombait toujours, le fond du fossé était devenu une flaque d'eau, et le talus était si détrem্পé, si boueux que nous osions à peine nous y appuyer pour délasser un moment nos jambes endolories.

Ajoutez à cela le supplice d'un sommeil qui vous tombe sur les paupières et auquel il faut bon gré mal gré résister. Involontairement les yeux se fermaient et on s'abandonnait à une somnolence de quelques minutes, puis on en était brusquement tiré par un coup de feu parti on ne savait d'où, et qui mettait en alarme toute cette enfilade de soldats nerveux et inexpérimentés.

Peu à peu le silence se rétablissait, on céda à un second étourdissement jusqu'à ce qu'une nouvelle alerte vous fit sursauter dans la boue. Nous commençons tous à maugréer; Jacob seul pendant la première partie de la nuit, avait gardé une contenance stoïque.

Appuyé sur son "flingot," la tête baissée, le dos arrondi, il mordait rageusement un vieux morceau de biscuit. Mais les natures les plus concentrées sont aussi les plus explosibles, et vers quatre heures du matin, trempé jusqu'aux os, grelottant, énervé, n'en pouvant plus, le doux Jacob éclata violemment.

Il laissa tomber son fusil, arracha de ses épaules son sac, le lança dans la tranchée boueuse, s'assit dessus, et les poings dans les yeux se mit à sangloter bruyamment.

"J'en ai assez!" criait-il entre deux hoquets convulsifs, c'est plus fort que moi!... Je n'ai jamais fait que mon devoir!... je n'ai jamais dit de mal du gouvernement; mais quand je songe que j'ai laissé à Paris, sans feu et sans personne, ma vieille mère!... C'est moi qui lui gagne sa vie... Tandis que je fais ce métier de propre à rien, elle meurt de faim peut-être là-bas!... Et quand je pense que je ne reviendrai qu'estropié ou malade... Ah! je voudrais voir ici tous ceux qui nous ont amené cette guer-

re!... Je voudrais les voir crever de froid dans la boue et endurer ce que j'endure!"

Il sanglotait violemment, et tous attroupés, nous écoutions avec effarement le pauvre garçon exhaler sa plainte dans la nuit pluvieuse.

Tout à coup, partant du talus, une voix encoilerée et brutale interpella le malheureux Jacob: "Hé! là-bas, qu'est-ce que vous f... là? Caporal de poste, qu'est-ce que c'est que cet homme-là?—C'est Jacob, mon capitaine... Il est malade.—Malade? Il est gris comme un Polonais!... Quand nous serons rentrés au campement, vous me le furrerez quarante-huit heures au "clou."

Jacob fit ses quarante-huit heures au "clou," et il n'y eut pas ses aises, car, lorsqu'il en revint, il était plus triste et plus pâle encore qu'avant.

Dans l'intervalle, le temps s'était mis à la gelée. C'était le commencement de ce terrible froid qui marqua la fin de décembre 1870.

Malgré le feu flambant que nous entretenions dans la chambrée, nous grelottions la nuit sur le carrelage où nous couchions, et nous pouvions à peine dormir. Jacob était mon voisin de lit et je l'entendais trembler sous sa mince couverture.

Quand il sommeillait un instant, c'était pour rêver tout haut du petit logement de la rue des Missions, où il avait laissé sa mère! Puis le canon de Bicêtre, qui ne se taisait ni jour ni nuit, le réveillait en sursaut, et il se remettait à claquer des dents.

La veille de Noël, la neige couvrait toute la plaine de Vitry, et comme c'était pour nous jour de repos, nous nous promettions de passer chaudement la soirée autour de notre cheminée. Notre cuisinier, le disciple de Blanqui, s'était procuré de la farine et nous avait promis des crêpes pour faire réveillon.

Vers huit heures, nous étions en train de préparer la pâte, en fumant nos pipes, quand le sergent-major entra brusquement dans la chambrée: "Tout le monde sac au dos, et dans un quart d'heure sur la place... On part en grand'garde... Ordre de l'état-major!..."

La Revue Populaire

Ce fut d'abord un concert de grognements et de récriminations; puis on obéit, ne pouvant faire autrement. Nous procédâmes en hâte au paquetage, et, laissant près de notre bon feu les crêpes inachevées, nous descendîmes en armes sur la place. Le peloton se forma, et, dans l'obscurité, nous traversâmes en trébuchant la plaine toute blanche.

La neige avait cessé, le ciel s'était éclairci, et il faisait un froid de loup. Quand nous fûmes près de la redoute, on posa les sentinelles, et le reste du bataillon fit halte sous un baraquement en planches. Je vois encore l'endroit: la Seine gelée et muette, le ciel fourmillant d'étoiles, et les hommes atroupés en masses noires à la porte du baraquement. Sur la canonnière, prise dans les glaces, un marin breton chantait seul dans la nuit une chanson paysanne.

Et c'était quelque chose de navrant que cette mélodie rustique montant lentement dans cette délicieuse nuit de Noël.—Jacob était plus sombre et plus triste encore que de coutume. Comme couronnement de ses quarante-huit heures de clou, le capitaine lui avait infligé quatre heures de faction supplémentaire, et son tour allait venir.

En effet, vers minuit, le caporal de poste appela le no. 8.—C'était le numéro de Jacob.—Il s'exécuta sans broncher et on le posa en sentinelle avancée dans une sorte de trou creusé à vingt-cinq ou trente pas au delà de la tranchée.

—“Brrr! dit le caporal en rentrant dans le baraquement et en lampant un doigt de rhum, je ne sens plus mes mains. Les hommes de faction n'auront pas chaud!”

Au matin, le soleil de Noël se leva doucement dans un nimbe de nuées roses. La plaine neigeuse, toute glacée de frimas, était charmante. La diane sonnait dans les campements, les artilleurs de la redoute se redressaient en battant la semelle; quatre chevaux, dont l'un était monté par un cavalier enveloppé dans son manteau gris, nous amenaient une pièce de siège, et l'attelage s'enlevait vigoureusement en noir sur les blancheurs rosées de la plaine.

Les hommes de corvée allaient puiser de l'eau à la Seine, et on les voyait revenir, trébuchants et courbés sous le poids des bidons. Malgré le froid boréal de la nuit et les préoccupations de chacun, il y avait quelque chose de gai et de réconfortant dans ce réveil matinal en plein soleil.

Un coup de canon partit de Bicêtre, et un obus passa en sifflant au-dessus de nous; en même temps notre clairon jeta dans l'air sonore trois ou quatre notes claires—L'appel!

Tout le bataillon se rangea sur deux lignes en avant de la tranchée et on fit l'appel par compagnie. Quand on arriva à notre escouade et qu'on cria: “Jacob!” personne ne répondit. “Jacob!” répéta le capitaine furieux. Alors nous nous aperçûmes de l'absence du camarade.—“Est-ce qu'il serait resté dans son trou?” insinua le caporal. On y courut après l'appel.

Le caporal avait raison: il était là, dans le trou, la face bleuie, les yeux clos, serrant dans son bras raidi son fusil couvert de givre!—Le pauvre Jacob n'avait pu résister au sommeil, et il était mort gelé pendant sa faction supplémentaire.





ZIG-ZAGS
 par Passepartout



—P'têt ben, papa, qu'il prêcherait pas aussi longtemps, s'il savait ce qu'on a à manger chez nous aujourd'hui?

Une profonde jouissance, c'est de fixer le réveille-matin pour 5 h. quand vous n'êtes pas obligé de vous lever et de l'envoyer au... diable quand il sonne.

Il est admirable de voir une mère de famille élever dignement son mari et une demi-douzaine d'enfants.

Un dollar qui luit ne vaut pas plus qu'un autre.

Un physiologiste prétend que la taille de la femme décroît. Sous le poids du chapeau, présumablement.

Pourquoi les femmes ne vont-elles pas magasiner les jours où il y a un mariage près de chez elles?

Pour quelques-uns, c'est le réveillon qui rend la messe de minuit populaire.

Quand une jeune personne dit qu'elle a perdu la tête, il est malséant de lui conseiller de chercher sur telle ou telle épaule.

Au nombre des bonnes résolutions que les femmes veulent faire prendre à leur mari entre le 25 et le 31 décembre, il y en a toujours une qui se rapporte aux étrennes.

Les "petits riens tout neufs" jouent un grand rôle en décembre et leur prix s'en ressent.

Il n'y a aucune raison pour que les prophètes de fin du monde ne se reprennent pas en 1910. Ils sont toujours assurés d'avoir des clients.

Tom Chose passe, dans son voisinage, pour un grand penseur, pour l'unique raison qu'il pense qu'il sait chanter.

Si vous voulez passer une autre année dans la paix et dans l'estime de vos compatriotes, ne découvrez pas de pôle.



—Le réveillon? ivrogne! le réveillon? Tu l'as bu le réveillon! Demande encore ce qu'on a à manger pour le réveillon, et je me charge de te réveiller, moi, pour tout de bon.



—Aie! Narcisse... je viens de t'entendre sacrer. C'est-y parce que tu t'es coupé ou parce que t'es fâché d'aller acheter des étrennes?

La spécialité du bonheur, c'est de venir sans avertir, et de s'en aller de même.

Les hommes ont des ennuis comme les femmes, mais ils ont moins d'éloquence pour en parler.

Un père passe pour dénaturé aux yeux de sa femme s'il ne réussit pas à voir des marques de génie dans les faits et gestes de Bébé, vers les deux mois.

Personne ne peut dire qu'il a absolument droit à son opinion, à moins, va sans dire, d'être célibataire.

On n'aime pas à voir monter le prix du pain ou de la viande, parce qu'on sait qu'il oubliera de descendre.

On préfère s'ennuyer au théâtre que s'intéresser à une conférence.

L'enfant de New-York qui, rendu à l'âge de 6 ans a été perdu 76 fois, était fait pour être parapluie.

La mémoire idéale serait celle qui nous permettrait d'oublier ce qui ne nous plaît pas.

Celui qui connaît toujours la pensée d'autrui est souvent le dernier à comprendre la sienne propre.

Certaines personnes n'ont de mémoire que pour les services qu'elles ont rendus; jamais pour ceux qu'elles ont reçus.

On admire toujours une femme qui peut enfoncer un clou à peu près bien, ou viser une porte avec une brique, à 10 pieds de distance, et ne pas atteindre plus loin que le deuxième voisin.

Il peut vous venir de grandes idées quand vous êtes au lit le matin; mais ce n'est pas là que viendront les résultats.

La femme qui se marie dit qu'elle prend le meilleur homme, puis elle travaille à le réformer. O logique féminine!



—C'est-y des bons oeufs encore?

—Je vous cré! C'est d'dedans la boîte des ceuses qu'on vend pour les hustinnes d'élections quand y a du fun. Et notre grocerie les vend le même prix.

CONTE CANADIEN

Le Ween-di-go

Par Charles DeGuisse

(Pour la "Revue Populaire")

"Si Michel était ici, dis-je, plutôt à moi-même qu'au père Morasse, nous irions appeler l'original au petit lac".

Je fumais ma pipe sur le perron du camp, après le souper, et le bonhomme achevait de laver la vaisselle pendant que j'admiraï un coucher de soleil comme on n'en voit qu'au lac Coucou.

Un endroit enchanteur, ce petit lac Coucou, blotti dans un creux de montagnes vertes comme dans un écrin de velours sombre, avec des pins qui montent en pente roide, comme pour mieux mirer dans ses eaux claires leurs cimes dorées par les derniers rayons du soleil.

Or donc, le père Morasse, ayant fini son train—comme il appelle le ménage,—vint s'asseoir à mes côtés et après avoir allumé soigneusement son brule-gueule:

"Oui, dit-il, c'est un beau soir pour l'original, mais vous prendrez pas Michel autour d'icite, ni pour or, ni pour argent, rapport à son aventure avec le Ween-di-go.

"Le Ween-di-go, dis-je, qu'est-ce c'est que cet animal là?

"Excusez, Monsieur, le Ween-di-go, c'est pas un animal, c'est, comme qui dirait un démon; un démon qui rentre dans le corps d'un homme, pi ça l'rend fou et queuque fois fou furieux. Moué, j'cré pas à ces blagues-là, c'est des menteries, des superstitions, mais les sauvages y croyaient dur comme du fer. J'ai connu un monsieur qui se faisait mener à la chasse par un sauvage. Y s'est adonné à parler du Ween-di-go, ça fait que le sauvage y a viré de bord sû ses talons dans l'portage, pi y l'a planté là tou drette, fret et sec.

"Oui, y croyent ça si dur, dans l'Nord, que quand l'temps du Ween-di-go arrive, ils commencent trois jours d'avance à se préparer: ils tâchent de se trouver au ras d'un campe, ils font du bois, ils rentrent de l'eau, ils cachent les traines, les outfit, ça fait que quand arrive la journée ious-que l'Ween-di-go doit sortir, y s'tassent toute dans l'campe, la porte barrée par en d'dans. Parsonne sonne motte, y font pas d'feu, y mangent pas; rien.

"Ça, vous savez, c'est pour dépister l'Ween-di-go, rapport que si y s'adonne à passer par là, y va r'garder s'y y a des traines, ou ben des raquettes, ou ben si l'campe a l'air habité, pi, comme y voit rien, pas de fusils, pas d'fumée, pas d'ramassis autour du campe, y s'dit 80 fois sur 100: "Y a parsonne icite", pi y s'en va ailleurs.

"Ben, les sauvages y restent comme ça sans remuer, toute la sainte journée, pi vers huit heures y en a un qui s'risque à mettre le nez dehors, et si une certaine étoile paraît, y s'met à danser; y sortent toutes, y sont comme des fous; y dansent, y chantent, y invectiment le Ween-di-go, y risent de lui, y disent que c'est un bon à rien, qu'y a peur des guerriers equécetera. Tandis c'temps là, les squaws allument le feu, y ébouillantent le thé, pi toute la nuit, c'est une vraie noce, surtout quand y s'adonnent à avoir queuques bouteilles de pain Killer et pi du tabac en torquette pour brasser avec le thé.

"J'vous parle de ça, ça fait ben longtemps, dans les premiers temps que j'tendais, j'avais timbé sû un parti de Montagnais en en haut de la hauteur des ter-

res, pi on s'était arrangé pour descendre ensemble. C'est comme ça que j'ai vu la cérémonie. J'vous persuade qu'une journée dans un campe avec des sauvages, des sauvagesses et des papoues, ça sent l'cani en grand. Mais j'cré ben qu'y sont plus civilisés à c'te heure."

"Alors, dis-je, le Ween-di-go ne sort qu'une fois par année?"

"Pardonnez, Monsieur Charles, y a une journée fixe par année, comme qui dirait sa fête, mais les sauvages croient qu'y rôde tout l'temps. Y est moins sanguinaire, à c'qu'y disent.

"Avez-vous jamais vu un sauvage fou? Non; comme de fait c'est rare, mais ça arrive, pi quand un sauvage vient troublé, y disent que l'Ween-di-go y est rentré dans l'corps. Vous savez, y a ben des nations de sauvages, pi y envisagent pas le Ween-di-go de la même manière. Y en a qui l'prennent par la douceur, comme qui dirait, y traitent le fou comme un prince. Y en a d'autres, dans l'nord, qu'ont pas la même comprenure, ça fait que quand un homme de la tribu vient fou, y l'courent, pi y l'tirent au fusil. Y en a qui disent que ça sert à rien pour chasser l'Ween-di-go. Ça tue l'homme, mais le diable reste, pi y s'exposent que sorti d'un corps, y va rentrer dans un autre. Ça fait qu'y chargent leurs fusils avec des grains de chapelet, des croix et des médailles."

"Bon, dis-je au père Morasse pendant qu'il rallumait sa pipe, qu'est-ce que tout ça a à faire avec Michel; il n'est pas sauvage, et je suppose qu'on n'a jamais tiré sur lui avec des grains de chapelet?"

— "Espérez, faut que j'finisse mon histoire avant d'arriver à Michel.

"Y en a qui disent que dans le temps ordinaire, l'Ween-di-go est obligé d'avoir une cloche, d'autres disent que c'est une lumière. L'bon Dieu veut ça pour donner une chance au monde, parce que si un homme est couru par l'Ween-di-go, pi qu'y a la chance de se j'ter à l'eau avant d'être agriffé, y est clair. Comme j'vous dis, tout ça, c'est des jongleries, des superstitutions. Moué, j'ai jamais cru à ça, rapport que l'bon Dieu y est plus fort que l'yable. Mais Bonne Sainte Anne... j'en ai-t-y en-

tendu de ces histoires quand on veillait autour du feu, pi Michel itou qu'a trappé, pi trédé depuis la Baie James jusqu'au Mistassini... Moué, non plus, j'ai pas été sans avoir des souleurs.

"Ben, vous savez, à force de fréquenter des sauvages... Dans l'bois, (soit dit sans vous offenser,) c'est pas toutes des avocats sù les terrains de trappe, qu'on rencontre; c'est pas des hommes instruits qui vont nous en r'montrer; toutes ces histoires de Ween-di-go et les autres, ça finit par nous timber sù les narfs. Moué-même, j'le confesse, ces machines là c'est sans honte que je l'dis, que des fois, dans l'bois, tout seul dans ma tente, quand j'entendais des murmures de bruits qu'étaient pas ordinaires, c'est pas rien qu'une fois que j'ai poigné mon chapelet. Mais l'histoire de mes peurs, ça sera pour un autre tantôt.

"Ben, en v'la long pour arriver à Michel, mais j'tenais à vous dire tout ça pour vous espliquer la business, rapport que ça vient au cas de Michel, qu'était un des meilleurs hommes de la Baie d'Hudson, mais quand y arrivait chez eux, y prenait la goutte comme pas un homme.

"Pour lors, y a deux ans, moué pi Michel, on m'nait deux boss américains. Moué, j'm'étais pas aperçu que Michel avait pris un coup.

"On monte jusqu'au lac Coucou. On était parti de bonne heure, l'portage était bon, pi nos messieurs avaient des bonnes jambes. Ça fait qu'on était arrivé au campe icite en temps pour faire la pêche du soir, pi aller au p'tit lac voir s'y y avait des pistes. Y en avait, mais pas des fraîches. Tout d'même la pêche avait été pas trop pire, on r'vient donc au campe, pi on soupe.

"Tandis c'temps-là, ç'avait commencé à se graisser: y faisait une chaleur accablante, pi l'tonnerre commençait. Si vous entendez le tonnerre icite, vous verrez que c'est pas des "funs".

"Vers neuf heures, y faisait noir comme dans un four; nos messieurs s'étaient couchés, Michel pi moué on avait fini d'laver la vaisselle, pi on jasait un p'tit brin en fumant sù l'pas de la porte.

Le Ween-di-go

“ Avant d’rentre pour tout de bon, j’veu qu’y avait pas beaucoup d’eau dans les chéyères, ça fait que j’dis à Michel: “ Va donc cri d’leau fraîche à la ressource, y va mouiller à sciaux, pi demain matin a va être toute brouillée. Pi, j’y dis, tu fais mieux de prendre l’fanal.

“ Y part, la ressource est pas ben loin, vous savez, au ras l’portage. Moué, j’commence à faire mon litte, quand tout d’un coup j’entendis des hurlements, des japements, une cloche qui sonnait à toute épouvante, pi des cris d’mort: “ Au secours! au secours! sauvez-moué”, pi plus loin en arrière, dans l’bois, une autre voix qui criait: “ Michel, Michel, attends moué, attends moué! ”

“ Vous comprenez que j’fais un saut en travers d’la porte. Ben, juste comme j’déboulais quasiment sù l’perron, y vient un éclair, pi un coup d’tonnerre, pi à la lueur, j’distingue un homme qui courait comme un possédé, pi derrière lui, quequ’chose de noir qui courait, qui jappait, pi qui sonnait de la cloche.

“ J’veu dis, M’sieu, que les cheveux m’en sont v’nus drettes sù la tête; c’était effrayant, toute c’te scène, avec le tonnerre démonté, pi l’écho. Toujours que quand j’ai r’pris mon respir, j’entendis floc, dans l’eau, pi encore floc.

“ Tout ça, ça prend du temps à conter, mais ça c’est passé comme l’éclair. Vous pariez que j’ai pas mis d’temps à m’rendre au boutte du p’tit quai, en criant moué itou: “ Michel! Michel! ouisque t’es? ” Pas de réponse. Tout d’un coup, y vient un autre éclair, pi j’distingue un paquet noir dans l’eau, au ras l’quai. J’fais ni une ni deux, j’saute à l’eau—y avait à peu près trois pieds et demie d’creux—pi j’pogne mon homme que j’hâle sù le sable. Tandis c’temps là les messieurs s’étaient réveillés eux autres aussi, ils étaient dans la porte avec la lampe, pi qui criaient d’leu bord pour savoir de quoi’c’qu’y avait. Toujours, j’leu crie de v’nir m’aider et à nous trois, on monte Michel,—c’était ben lui—, et on l’rentre dans l’campe. Y était sans connaissance, pi vâsé, on parle pas de ça. On y desserre les dents, on l’roule. J’vas pour tremper une sarviette dans l’eau; pas

d’eau, pi pas de chéyères.

“ J’veu dis qu’ça m’tentait pas d’aller à la ressource... J’avais les nerfs comme d’la guénille. Mais fallait ben, j’pars en disant mon pater, et j’pogne l’portage que j’connaissais comme ma main. Là, j’lâche un soupir de soulagement quand j’aperçois à côté d’la ressource le fanal de Michel, qu’était resté allumé.

“ Rendu là, j’manque encore de parder connaissance. Quoi’c’que j’veu: un homme qu’était étendu par terre, avec un gros chien noir qu’était à côté, pi chaque fois qu’y r’muait la tête, y sonnait d’la cloche. J’ai pris sù moué de pas hurler et de pas m’sauver; mais ma première souleur passée, je prends mon sang frette. Du moment qu’c’était, un vrai chien et un vrai homme, j’avais pu peur. Ça fait que j’m’occupe pas des grognements du chien, j’r’vire l’homme su l’dos, pi je r’connais Francis Barré, la dernière maison du rang Ste-Anne, avec Boul. et pi qu’avait une bosse grosse comme l’poing sù l’front. Quoi’c’qu’y faisait là, j’m’en suis pas occupé; pi j’fais ni une ni deux, j’y flanque une chéyérée d’ea udans la face. Le v’là qui revient et qu’y s’met à sacrer, si on était toute fous dans l’campe. Ça fait que j’y dit: “ Farme ta boîte.” J’y donne l’fanal, pi on arrive au campe, avec le chien, qu’avait encore sa cloche, mais j’ai pas mis d’temps à y ôter. C’était une clochette de carriole qu’y avait strappée après son collier. Michel était dans ses couvartes et on y faisait prendre du brandy à la cuiller.

“ Quoi’c’que c’est que c’ti-là”, qui disent les messieurs quand y m’voient rentrer avec Francis?

—“ C’est moué, Barré, j’sus v’nu vous porter un télégraphe qu’y m’ont donné à la station, pi qui demandent une réponse.”

“ Toujours qu’y lisent leur télégraphe, pi y disent: “ On va d’abord prendre un coup, ensuite faut savoir quel commarce vous avez m’né.” Comme de faite, on prend un bon coup, pi Francis nous conte toute le vacarme.

“ J’étais, qu’y dit, à la station quand vous avez parti à matin, rapport que j’attendais une roue pour ma moissonneuse-

lieuse, quand l'agent m'dit qu'y avait un télégraphe pressé pour deux messieurs. Y m'demande: "Pourquoi c'que tu y vas pas, toué, y campent à soir au lac Coucou: c'est une p'tite marché de neuf milles, pi tu ramèneras la réponse. Y a pas de soin, tu s'ras ben payé."

"J'ai dit: "C'est correct!" Ça fait qu'rendu cheu nous, j'ai dételé, j'ai mangé une bouchée, pi comme j'ai pas d'fusil, j'ai pris mon fanal pi j'suis parti avec Boul. Mais, par exemple, j'me suis pas aperçu que les enfants y avaient amarré une vieille clochette au cou. (Ça, vous savez, c'était une menterie. Francis a peur des ours comme du yabe. J'sus ben sûr que c'est lui qu'avait inventé la cloche.)

"Ben, qu'y continue, rendu à la chaussée d'castors, la noirceur nous a pris, une noirceur qu'on voyait pas le boutte de son nez. Ça fait que j'allume mon fanal, j'passe une corde dans l'collier de Boul, pi on r'part. Rendu en haut d'la petite côte, v'là mon Boul qui se met à japper, pi, tout d'un coup, y part comme une flèche, en m'arrachant la corde des mains. J'savais pas de quoi c'qu'y avait et j'étais pas brave tout seul. Ça fait que j'pars moué itou. Heureusement j'avais l'fanal, sans ça, j'me serais tué vingt fois. Bang! v'là qu'j'entends des hurlements de mort, pi des cris au secours. En tournant la grosse roche, j'ai eu juste le temps de voir une lumière, pi un homme qu'y s'sauvait en criant, avec Boul sur les talons. Ça fait, que me v'là épouvanté, pi j'me mets à crier: "Michel, attends moué!" Rendu à la ressource, j'me su enfargé dans une des chéyères et j'sus t'arrivé l'front sù une souche. J'cré ben que j'ai perdu connaissance, qu'j'ai r'pris mes sens quand l'père Morasse m'a quasiment neyé avec sa chéyérée. Sans vous offusquer, père, vous auriez ben pu en verser un peu moins: J'sus tout trempé. A'c'te heure, allez vous me dire de quoi'c qu'a pris Michel?"

"Quoi c'qu'avait pris Michel, on l'a su par après. L'lendemain y était encore tout pâmé, ça fait qu'on a passé la journée icite. Francis, lui, était r'parti l'matin, avec un beau dix piastres dans sa poche.

"Michel nous a conté qu'y était après

remplir sa deuxième chéyère, quand y a entendu un bruit comme une cloche. "D'a-bord, qu'y dit, j'm'en su pas occupé, j'ai cru que les oreilles me tintaient, mais, tout d'un coup, j'ai entendu des jappements, la cloche, pi j'ai vu un fanal. J'sus v'nu frette comme un mort, et je me suis dit: "C'est l'Ween-di-go, j'me suis moqué de lui, pi y vient se r'venger." Là j'avais pu rien qu'une idée, arriver au lac avant qu'y m'pogne. J'me rappelle que j'ai crié, j'ai entendu mon nom en arrière de moué, j'ai sauté en bas du p'tit quai, pi après ça, j'me rappelle pu de rien."

"On y a expliqué la tragédie, comme quoi que son Ween-di-go, c'était Francis Barré et son chien, pi qu'la cloche—que j'y ai montrée,—c'était l'chien qui l'avait dans le cou.

"Ben, M'sieu, vous avez jamais vu un homme confondu d'même. Y voulait absolument faire son paqueton et retourner cheux eux, mais on est v'nu à boutte de l'persuader. Y m'a conté par après qu'un des deux messieurs qu'était docteur, y a dit: "Mon garçon, tu prends trop d'coups, c'qui t'a arrivé hier soir, c'est une attaque de... queuqu'chose comme Dillaume."

"Delirium?"

"Tout, juste, c'est ça. Ben, m'sieu, ça été fini, Michel a jamais voulu prendre un coup depuis son aventure. Pi y s'en est pas caché; c'était aussi ben parce que Francis avait colporté l'histoire aux quatre coins de la paroisse. J'me rappelle qu'une fois, un Irlandais, qu'était foreman aux travaux de l'église, y a voulu faire fâcher Michel en disant qu'y était pas capable de prendre son coup comme un homme. Y ont été obligés de l'mettre sur un boyard pour le porter à sa pension.

"Sans compter que Francis y est pas pire qu'avant, au contraire, c'est l'meilleur homme d'icite. Ça peut marcher, avironner ou portager toute la journée sans boire et sans manger, vous pourriez l'mener au polle nord, y faire courir "Frique" et "Mérique", mais jamais vous l'amèneriez au lac Coucou, quand même vous y orfririez de l'or en barre.

"Bon, a'c'te heure, si vous avez besoin de rien, j'cré que j'vas faire dodo."

La Fourrure

Joli minois qui t'emmitouffes
Quand arrivent les premiers souffles
Du morne hiver,
De peur qu'un sot brouillard ne gerce
Ta grâce candide ou perverse
Sous ton oeil clair;

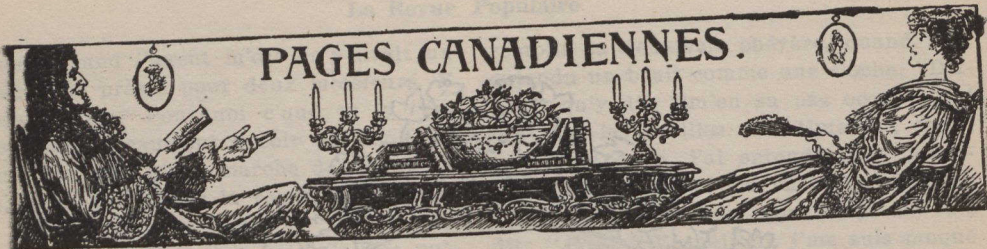
C'est peut-être une zibeline,
Qui met sa fourrure câline
Près de ton cou,
Ou quelque fouine de Norvège,
Surprise, par un jour de neige,
Au fond d'un trou.

Oui, ce qui flatte ainsi tes charmes
Est fait de crimes et de larmes.
Tous ces attraits,
Dont ta personne se décore,
Eh bien! vois-tu, je les abhorre,
Oui, je les hais.

Une grande terreur m'empoigne,
Et, discrètement, je m'éloigne
De ces museaux,
Qui sortent parmi les fourrures,
Craignant d'importunes morsures
A mes tricots.

Joli minois qui t'emmitouffes
Quand arrivent les frileux souffles,
Peut-on prouver
Que, sous ta toison délicate,
Tu ne caches pas quelque patte
Pour nous griffer?

Marius Martin.



Faits et Anecdotes

LES LOUPS DE MONTREAL

D'APRES l'abbé Faillon, les habitants de Ville-Marie étaient appelés parfois "les Loups de Montréal" et voici l'explication plausible qu'il donne relativement à ce sobriquet étrange, dans le volume II, de son Histoire de la Colonie Française, page 233 :

" Dans la seconde moitié du XVIIème siècle Québec n'étant pas le siège ordinaire des combats (avec les Iroquois) ses habitants étaient moins exercés que ceux de Villemarie au métier des armes. Les guerres continuelles dont Villemarie était agitée, et, au contraire, le calme dont on jouissait ordinairement à Québec, devaient influencer naturellement sur le caractère et les habitudes morales des habitants de ces deux postes. Ceux de Villemarie, toujours prêts à voler aux armes, inspiraient de la terreur aux Iroquois par leur intrépidité et leur bravoure; et les femmes elles-mêmes semblaient se sentir de cette humeur martiale... Les hommes, surtout, se montraient si audacieux et si terribles dans les combats que les Iroquois eux-mêmes... les comparaient à des "démons"; et c'est sans doute ce qui a donné lieu à ce dicton: "Les loups de Montréal".

UN METICULEUX

DANS le récent ouvrage de M. le docteur Dionne: "Pierre Bédard et ses fils", je lis le passage suivant, tiré d'un article de Pierre Bédard, publié dans le "Canadien" du 4 novembre 1809:

" Il existe encore dans la ville de Québec un vieillard, dont l'existence semble se

prolonger pour attester un fait peu connu et digne de l'être, qui peut nous donner une idée de l'espèce de gouvernement de cette colonie à cette époque. C'est un navigateur; il était à Montréal. Il en partait lorsqu'on annonça la nouvelle de la victoire de Carillon. Un vent favorable le conduisit à Québec avant que les courriers chargés de la nouvelle l'eussent apportée officiellement au gouvernement. En arrivant en ville, le brave capitaine la répandit avec enthousiasme, sans songer qu'il en pût résulter aucun danger, et avec la joie que devait sentir un bon citoyen de la gloire qui en revenait à son pays. Malheureusement la nouvelle alla chez l'intendant ou quelque autre grand subordonné du gouverneur qui, piqué, fit mettre en prison l'imprudent navigateur, et ce, pour la raison qu'il aurait dû l'en avertir le premier, et qu'en fait, c'était lui manquer d'égards..."

UN LOUP-GAROU

LE loup-garou jouait autrefois un grand rôle dans la croyance populaire. Le 14 juillet 1766, la "Gazette de Québec" publiait la "peur" suivante:

" L'on apprend de St-Roch, près du Cap Mauraska (Kamouraska), qu'il y a un loup-garou qui court les côtes sous la forme d'un mendiant, qui, avec le talent de persuader ce qu'il ignore, et en promettant ce qu'il ne peut tenir, a celui d'obtenir ce qu'il demande. On dit que cet animal, avec le secours de ses deux pieds de derrière, arriva à Québec le 17 dernier, et qu'il en repartit le 18 suivant, dans le dessein de suivre sa mission jusques à Montréal. Cet-

te bête est, dit-on, dans son espèce, aussi dangereuse que celle qui parut l'année dernière dans le Gévaudan; c'est pour-quoi l'on exhorte le public de s'en méfier comme d'un loup ravissant."

Le 10 décembre de l'année suivante, la "Gazette de Québec" revenait encore avec son histoire de loup-garou:

"De Kamouraska, le 2 décembre, nous apprenons qu'un certain "loup-garou", qui roule en cette province depuis plusieurs années, et qui a fait beaucoup de dégât dans le district de Québec, a reçu plusieurs assauts considérables au mois d'octobre dernier, par divers animaux que l'on avait armés et déchainés contre ce monstre, et notamment, le 3 de novembre suivant, qu'il reçut un si furieux coup par un petit animal maigre, que l'on croyait être entièrement délivré de ce fatal animal, vû qu'il a resté quelque temps retiré dans sa tanière au grand contentement du public. Mais l'on vient d'apprendre, par le plus funeste des malheurs, que cet animal n'est pas entièrement défait, qu'au contraire il commence à reparaitre plus furieux que jamais, et fait un carnage terrible partout où il frappe. "Défiez-vous donc tous des ruses de cette maligne bête, et prenez bien garde de tomber entre ses pattes."

UNE ESCAPE DE JOURNALISTES

LE 12 février 1836, pendant que nos députés discutaient de graves problèmes, Philippe Aubert de Gaspé et Napoléon Aubin, tous deux rédacteurs du "Fantasque", se glissaient dans la garde-robe de la Chambre d'Assemblée, et de Gaspé jetait sur le poêle une certaine quantité d'"assa-foetida". Une odeur nauséabonde se répandit presque aussitôt non seulement dans la garde-robe et la Chambre d'Assemblée mais dans toutes les autres pièces du bâtiment. Nos deux espie-

gles s'étaient aussitôt esquivés. Le "Canadien" du même jour disait:

"Avant-hier la nuit quelque étourdi a essayé de jeter une bouteille d'"assa-foetida" liquide sur des poêles de la salle des séances, dans la Chambre d'Assemblée. On s'est servi d'une échelle pour monter jusqu'à la croisée du coin du nord, et on a cassé deux vitres, une dans chacune des deux premières fenêtres, mais soit oublié, soit manque de force, la bouteille est restée en dehors de la croisée intérieure, où elle a été trouvée le matin cassée et la plus grande partie du liquide empestant renversée sur la tablette. La même tentative a été répétée ce soir aussitôt après l'ouverture de la séance. De l'assa-foetida a été jetée sur plusieurs poêles dans l'intérieur de la Chambre, et bientôt l'odeur est devenue insupportable dans tout le bâtiment, qu'on a aussitôt fumigé avec de la résine. Les empesteurs ont été vus."

Le "Canadien" disait vrai. Les "empesteurs" avaient en effet été vus et, le lendemain, 13 février, MM. Séraphin Bouc, député de Terrebonne, et Alphonse Wells, député de Shefford, les dénonçaient à la Chambre. La Chambre décréta, le même jour, que de Gaspé et Aubin s'étaient rendus coupables d'infraction à ses privilèges et elle ordonna à son orateur d'expédier son warrant pour les mettre sous la garde du sergent d'armes. L'orateur se hâta de confier un mandat d'arrestation au sergent d'armes, M. Coulson.

Les deux journalistes, qui avaient été tenus, par leurs amis, au courant des délibérations de la Chambre d'Assemblée, eurent le temps d'échapper à la poursuite du sergent d'armes. Ils se réfugièrent au manoir de Saint-Jean-Port-Joli où ils passèrent le reste de l'hiver. Dans l'intervalle, des amis influents avaient fait des démarches auprès des députés et lorsque les deux journalistes se montrèrent de nouveau dans les rues de Québec on les laissa en paix.



AUX
Photographes Amateurs

Les concours de photographies d'amateurs sont suspendus. Il a paru trop difficile de faire observer quelques-unes des conditions primitives de ces concours.

Ne plus nous envoyer de photographies d'ici à instructions nouvelles.



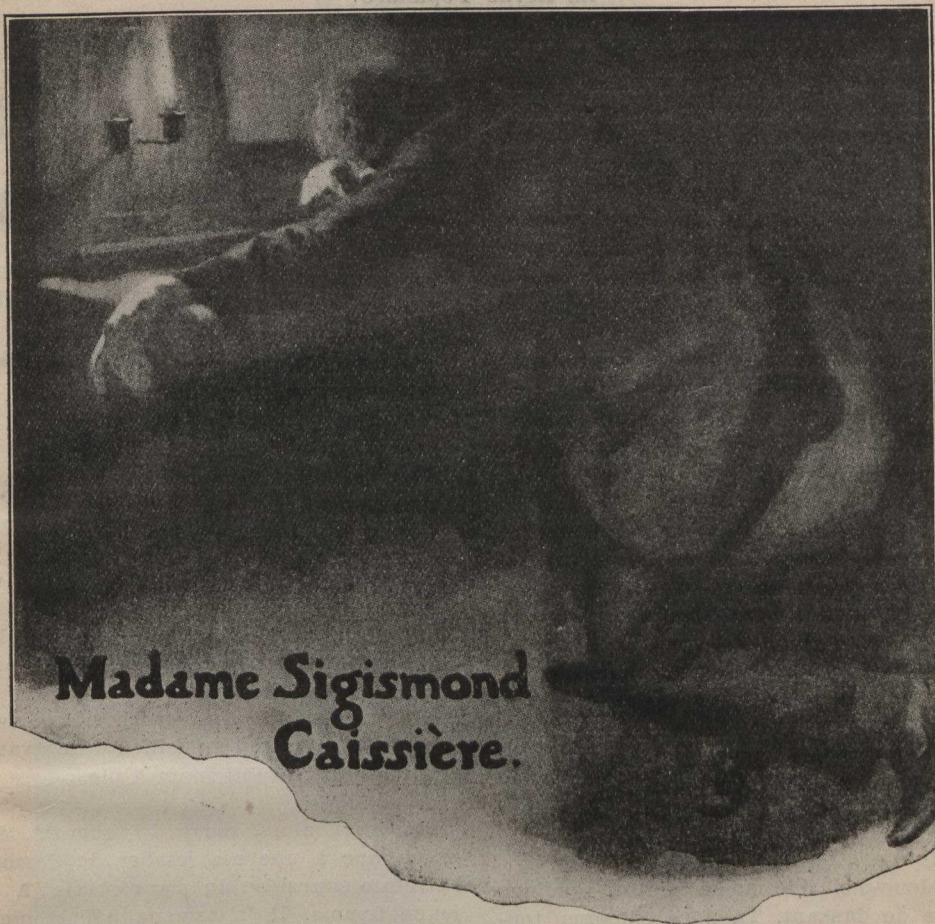
L'ALMANACH
DU
"SAMEDI"

108 pages - Beau papier -- 10 cents.

Le plus illustré, le plus intéressant, le plus utile, le plus varié et le mieux imprimé.

Absolument différent de tous les autres almanachs ; un vrai livre à conserver.

En vente partout, ces jours-ci.



Madame Sigismond Caissière.

M et Mme Sigismond, le dîner fini, les deux bambins couchés, étaient passés au salon, Mme Sigismond pour s'y laisser couler tout de suite sur un canapé, son mari au contraire, petit musicien énergique et batailleur, pour s'empoigner avec le piano qui, du fond d'une encoignure, lui montrait les dents.

Il s'assit sans mot dire, en ascète, sur le tabouret maigre et pointu, feuilleta le cahier ouvert et s'apprêta à commencer ses exercices.

Il avait un pli au front, une lèvre navrée. Mais, s'étant repassé le visage du plat de la main comme d'un coup de fer, tous ses traits s'aplanirent. Et le combat s'engagea entre l'homme et le piano.

D'abord il parut sonder les forces et la profondeur de son adversaire. Il le harce-

lait, le taquinait d'éblouissantes pichenettes, faisait voltiger sur lui ses mains hirondelles qui l'effleuraient, remontaient, puis de nouveau trempaient leur aile.

Bientôt sa figure changeante durcit, se courrouça d'attention; son crâne pointu de petit homme se prit à hocher par saccades et son buste à tanguer, à sentir la haute mer.

De la tempête souffla sur lui et fit moutonner l'écume de ses mains vertigineuses sur le clavier mouvant.

Alors l'artiste implacable se déchaîna. Replié sur lui-même, il lançait contre le piano ses mains raidies, se dressant comme un chat, les cheveux tout droits d'électricité. Puis il se baissait, il prenait le meuble monstrueux, le fauve de cuivre et de cristal, et le serrait contre la muraille,

l'y maintenait tout hurlant entre ses mains d'étrangleur.

Il domptait la bête, la pressurait avec ses pédales, s'acharnait sur ses dents d'ivoire avec la fureur d'un dentiste aux bras d'aigle, aux serres d'acier.

Il l'étreignait de ses mains immenses, les lui enfongait jusque dans les entrailles et, là, lui secouait le cœur avec un bruit terrible et en retirait des mélodies intarissablement.

Parfois encore il se pliait en deux comme un rameur qui vole en frappant à pleins bras de grands coups rythmés sur les eaux sonores. Puis, impassible avec un profil rigide de mort, il refoulait de ses deux mains le meuble gémissant.

Ou bien, dans un moment de trêve et de fantaisie, ses doigts blancs fuselés semblaient la batte insouciante de Pierrot, frappant en mesure, d'un geste fantasque, le clavier plein d'âme.

Derrière lui, sa femme, tout abandonnée sur son canapé, bâillait à se décrocher la mâchoire.

—Ça m'ennuie, ce que tu joues là! soupira-t-elle enfin.

—C'est pourtant du Massenet, fit avec douceur M. Sigismond. Tu m'étonnes beaucoup!

—Joue-moi une polka plutôt, quelque chose de dansant. Tu nous enterres toujours!

A cette demande, le musicien, tombé à plat de son extase, se leva tristement de son tabouret, en étouffant un soupir, et sans souffler mot, d'une main résignée, ferma l'appareil.

—Eh! bien? fit Mme Sigismond.

—Quitter Massenet pour de la musique! Non, vois-tu, ma pauvre Madeleine, je te demande pardon, mais j'aime mieux ne plus jouer du tout.

—Eh! bien, merci! c'est tout à fait aimable, ce que tu dis là!

M. Sigismond, la voyant fâchée, revint silencieusement au piano, en leva de nouveau le couvercle et se disposa à en faire sortir la polka demandée.

Il la joua d'ailleurs en conscience. L'exécution fut telle que la jeune femme se sentit peu à peu détachée, enlevée de son

canapé par une force surnaturelle.

Elle se mit à tourner dans l'appartement, à esquisser des pas nuageux, robe éployée, en lapant de sa traîne au passage tous les meubles du salon.

Son mari ne se retourna même pas à ce pétilllement de talons qu'il entendait derrière lui; il devinait trop bien et, tout en roulant sur les touches des mains de virtuose, se recoquillait, rentrait les épaules de honte et baissait la tête.

—Polker!—gémissait-il tout bas—dans notre situation!

Et cependant avec patience il dévidait la polka.

—Si tu voulais,—jeta tout à coup la jeune femme épanouie — nous pourrions organiser une petite sauterie entre intimes.

Le pianiste eut pour toute réponse un sourire navré de Sainte Face.

Puis il réagit. Il se hâta d'étrangler d'une main nerveuse ce qui restait de polka et fit dégringoler les notes quatre à quatre comme dans un escalier, en sorte que Mme Sigismond au milieu d'un avant-deux se trouva subitement à pieds secs et sans musique.

Son mari, alors, recula le tabouret, dégagea une à une ses jambes de dessous l'étreinte sournoise du piano et vint à la jeune femme. Il la ramena délicatement sur le canapé pour lui souffler au visage ces mots d'une voix suppliante, assise près d'elle:

—Sois sérieuse, Madeleine, mets-toi à la caisse du magasin, je t'en conjure encore une fois: tu peux sauver la situation!

* * *

Mme Sigismond fit une moue d'enfant et, détournant les yeux, tapota des doigts sur le bras du canapé.

Enervé de ce silence gros de refus, le petit homme se leva tout rouge et se prit à ranger les chaises d'un air triste.

Il cherchait ainsi depuis trois semaines à amener sa femme dans son magasin de quincaillerie (il était quincaillier) pour l'y utiliser comme teneuse de livres.

Ce renfort gratuit lui aurait permis de réduire son personnel et de supprimer un

Madame Sigismond Caissière

employé dispendieux.

Allégé du coup, son budget commercial, qui chavirait désespérément, se serait relevé.

L'idée était lumineuse au point de vue de la pure quincaillerie, mais paraissait ténébreuse à la jeune, à la pimpante, à l'aristocratique Mme Sigismond. De là son



Elle se mit à tourner dans l'appartement...

silence si expressif.

Son mari néanmoins ne se rebutait pas encore. Il vint lui prendre la main dans les siennes d'un air tendre et se mit à la pétrir, à la masser longuement, à lui infuser le fluide de sa conviction par des pressions onctueuses et savantes, tout en la regardant aux yeux avec prière :

—Un peu de courage, Madeleine !...
Pour la petite fille!

Mme Sigismond tapota plus rapidement le bras du canapé en pinçant les lèvres.

—Pour toi-même! — reprit le pauvre quincaillier, — pour ne pas tomber trop bas! pour vivre enfin, pour manger!

—J'aime mieux manger du pain sec...
et ne pas être ce que tu dis!

—Mais, se lamenta M. Sigismond désespéré en s'arrachant les mains comme des gants, on ne mange pas du pain sec!

—Non, lança nerveusement la jeune femme, tu ne peux te figurer comme ton idée me contrarie! je me croirais diminuée, si j'étais à un comptoir, je ne serais plus une femme!... Je comprends encore qu'on soit institutrice dans une grande famille; je le serais, s'il le fallait. Ce serait au moins dans mon rôle de femme; mon honneur n'en serait pas atteint. Mais compter de l'argent, m'asseoir dans une boutique..., tenir la caisse!

Et Madeleine siffla ce mot de "caisse" avec un délicieux pouah de dégoût.

—Non, vraiment, j'en suis honteuse pour toi! Est-il possible que tu veuilles faire de moi ton employée, faire de moi un petit vieux cassé sur un pupitre! Oh!

—Voyons, Madeleine, qu'y a-t-il de déshonorant à faire des additions! Et au contraire, tu ne sais donc pas que le travail ennoblit la femme!... Je ne t'en trouverais que plus séduisante, plus charmante...

Rappelle-toi Rébecca dans la Bible: elle était en somme un porteur d'eau, et on l'a toujours trouvée très poétique...

—Tu m'ennuies! avoua franchement la jeune femme.

M. Sigismond, à ce mot, laissa de découragement tomber ses deux bras et pen-

dre à terre des mains longues de chimpanzé, tandis que son visage ovoïde se renfonçait d'amertume en croissant concave de lune, incliné sur des ruines et très affecté.

Il cherchait un argument qui eût prise, qui mordit sur sa femme et n'en trouvait pas.

Rien ne la touchait.

Il sentait une absence totale de communication entre leurs esprits et s'étonnait en lui-même que ce qui lui paraissait si simple parût si monstrueux à Madeleine.

* * *

C'est qu'il y avait entre eux un conflit philosophique, une antinomie profonde.

Lui ne voyait dans le monde, sauf un peu de musique, qu'un triste combat pour le morceau de pain et pour la demi-bouteille de vin rouge ou blanc.

Elle au contraire ne concevait l'existence que comme un combat pour plaire, un effort pour être jolie et séduire.

Elle avait été élevée pour comble de maux, dans un couvent des plus distingués.

Elle se représentait l'univers sous la forme d'un grand salon à hautes glaces où régnaient l'élégance, le chapeau à la mode, la vanité des belles relations et l'orgueil d'une existence au-dessus des nécessités.

Elle ne pouvait, sans intime révolte, s'imaginer assise à un comptoir et descendue dans la bassesse intéressée des boutiques, livrant ses sourires à une clientèle en vue d'un vil profit.

Ce que son mari prenait chez elle pour un préjugé, pour une tumeur parasite et dont il cherchait à opérer l'ablation, c'était sa philosophie même, sa raison d'être, son âme et sa vie.

M. Sigismond tenta encore, par une suprême tactique, de s'insinuer dans les idées de sa femme et de la prendre dans un mouvement tournant au lieu d'un attaque de front:

—Si tu y consentais, lui dit-il, nous serions tout de suite à l'aise, nous irions au théâtre, nous irions sur des plages. Tu aurais des toilettes.

Il y eut un silence.

—Dis-moi, ma bonne Madeleine, ça ne te décide pas?

—Je t'assure que tu me fais de la peine, déclara d'un ton pénétré la jeune femme, beaucoup de peine. Je t'avais cru jusqu'ici plus de respect pour ta femme, plus de souci de sa dignité. Je te croyais aussi plus de coeur et plus d'affection pour moi. C'est un gros chagrin que tu me donnes!

M. Sigismond resta foudroyé, sans voix, de cette attaque directe au fort de ses positions. Il se voyait comme un canonnier tué sur sa pièce.

Son silence fit croire à la jeune femme qu'il s'obstinait.

Sans oser le regarder, elle balbutia avec des remous dans la gorge:

—Je croyais que tu m'aimais un peu!...

Puis elle se prit à pleurer, sa molle poitrine tout en émeute et le mouchoir sur la figure.

M. Sigismond n'en demandait pas tant. Il pencha définitivement sur l'épaule droite sa tête de victime, son long crâne pointu comme un casque, et, sans chercher même à couvrir sa déroute, se retira doucement dans son magasin.

Au fond, M. Sigismond, impressionné tout de même par la résistance de sa femme, qui parlait de la tenue des livres comme d'un effondrement pour elle de toute sa construction morale, nourrissait quelques doutes sur la légitimité de ses exigences.

Il songeait, en rougissant un peu, que les moeurs américaines, par exemple, font un devoir au mari de porter seul, sous peine de honte, le poids de la "situation," de se tirer seul d'affaires et de se pressurer par tous les moyens pour satisfaire sa femme.

Il est vrai que l'éthique arabe retourne les rôles et met la charge sur le dos de l'épouse pour le bonheur de l'homme.

Mais comment se prononcer entre ces deux morales puissantes?

Heureusement, et tous les dieux en soient loués! quand on est ainsi parvenu à toucher au bout des discussions l'irréductibilité des partis pris et le manque où nous sommes d'un principe absolu à qui tout ramener et tout soumettre par la for-

Madame Sigismond Caissière

ce souveraine de la logique, il reste encore aux pauvres mortels une ressource, une large planche de salut.

A défaut de vérité et d'évidence, on invoque le nombre, créateur de certitude, on en appelle au sens commun.

On remplace la raison introuvable par la masse des hommes.

une pression oecuménique de parenté.

Il eut recours à la Famille.

Il en leva le ban et l'arrière-ban.

Il décida des grands-pères, grands-mères, tantes, belles-soeurs, collatéraux de tous poils à plaider pour lui.

Tout ce qu'il avait de cousines dans la ville fit la queue pour jeter l'eau bénite.

Il réalisa un de ces ensembles, un de ces "tutti" qui donnent le vertige à la certitude personnelle, qui communiquent au rebelle un sentiment d'affreuse solitude, une peur d'être halluciné, d'avoir peut-être des lésions cérébrales.

L'idée fixe de Mme Sigismond devait céder à cette action combinée de ses proches.

—Tu es unique dans ton genre, lui répétait sa bisaïeule maternelle. Tu as des lubies!

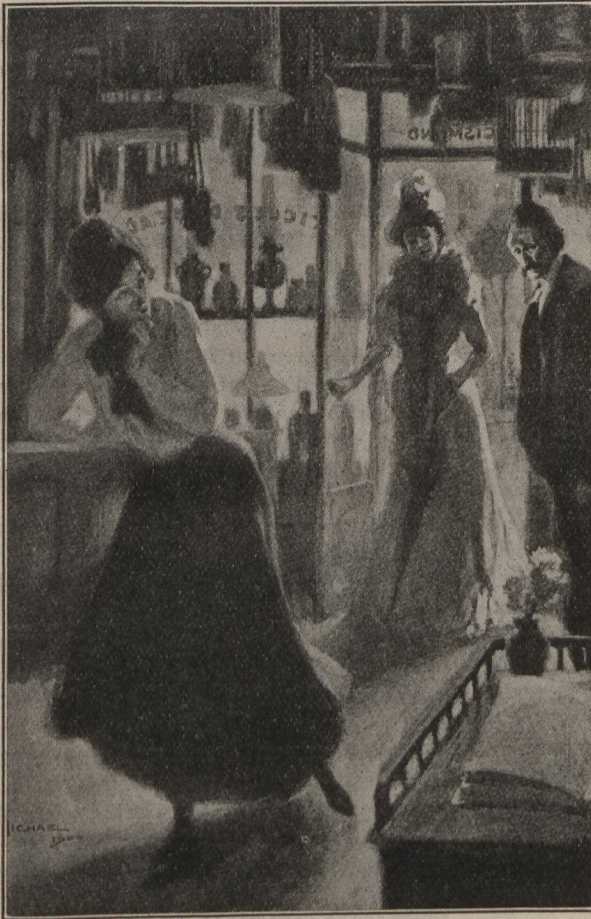
—Il s'agit bien de faire la princesse et d'enfiler des gants, reprenait une tante du côté paternel, quand il faut gagner son pain!

—On n'a pas de ces faiblesses-là quand on est mère, déclarait une cousine éloignée.

Après, défilaient les autres grands-parents et les cousins et cousines, suivant leurs degrés, faisant tous l'éloge du travail féminin et daubant les préjugés, et, pour finir, hochant sincèrement la tête et la regardant avec inquiétude dans les yeux.

M. Sigismond, ne se connaissant plus d'audace, fit même venir le curé qui avait baptisé sa femme. Et les solides paroles du vénérable prêtre sur la vanité mondaine firent à l'égarée le plus grand bien.

Sous une suggestion si forte, sous tant de remontrances accumulées, l'idée fixe de Mme Sigismond parut plonger, s'enfoncer à vue d'oeil, n'être plus qu'un point imperceptible à fleur d'eau, mais encore flottant, sur lequel les gaffes de fer de la pa-



Et révoltée devant la chute à faire...

Et le prestige de l'universalité donne l'illusion de l'absolu.

* * *

C'est cette idée même qui vint à M. Sigismond. Il rêva d'écraser la résistance de sa femme sous une vaste majorité, sous une unanimité de désapprobation, sous

renté tapaient, tapaient toujours.

Une dernière ruse, un débattement de vaincu agita la jeune femme, à bout de forces.

—Je suis si distraite! je ferai des erreurs d'addition.

—Enfin, tu peux toujours essayer, répondit avec adresse le quincaillier qui rajeunissait à vue d'oeil.

Essayer! La jeune femme se trouva prise au lacet par cette proposition insidieuse qu'elle ne pouvait repousser sans faire preuve d'un entêtement inouï.

Elle consentit à essayer.

Aussitôt, le soir même, pour enfermer davantage sa femme, pour pousser d'affaire au définitif, M. Sigismond, débouchant, sans en avoir l'air, une bouteille de champagne, toasta bruyamment à la nomination d'une jolie caissière et à l'ère de prospérité commerciale qui allait s'ensuivre.

L'héroïne but de ce champagne sans le discuter. L'on convint que son entrée en exercice aurait lieu dès le lendemain et l'on expliqua par des proverbes cette célérité d'exécution.

Le lendemain, en effet, dès six heures du matin, M. Sigismond était sur pied, tout heureux, léger, rayonnant de cette idée que sa femme allait se mettre au magasin et sauver tout.

Il s'empressa d'arranger pour elle le comptoir, tailla un crayon, plaça le registre au bon endroit, l'ouvrit, trempa la plume dans l'encre. Il plaça coquettement un petit vase de fleurs sur le comptoir et fit mettre une chaufferette au pied de la chaise.

Il tendit enfin tous ses lacs, enduisit de miel et de glu tout le magasin pour y coller sa femme.

A peine apparue, elle devait être saisie et ligotée par tant de noeuds insensibles qu'elle se laisserait immoler sans résistance sur les marches de la caisse ornée et parfumée pour ce sacrifice.

Ayant ainsi tout préparé pour la mettre dans la nasse, et l'heure étant venue, l'ingénieur M. Sigismond alla chercher la victime. Il la trouva dans la chambre conjugale, versant deux ou trois larmes com-

me il convient à une femme de coeur dont la destinée va changer.

Tournant vers elle humblement le cône long de sa figure attendrie et les larges paumes suppliantes de ses mains musicales, M. Sigismond la serra de tout près, lui parla du coeur, insinuant, charmant, faisant la roue:

—Je viens te prendre, ma chère Madeleine, le bureau est préparé, tu seras très bien. J'ai mis près de l'encrier un petit bouquet de violettes en l'honneur d'une aussi jolie comptable. Un bouquet ravissant et qui embaume!

—Il n'est pas encore l'heure, balbutia la jeune femme.

—Viens toujours, tu verras l'installation, tu te familiariseras. Tiens, donne-moi la main.

Il la leva de sa chaise galamment à main haute.

Puis, la caressant de ses mains avec des précautions d'opérateur, il l'entraîna vers l'escalier, en marchant devant elle à reculons, à petits pas, pour lui cacher l'instrument du supplice.

Voyant qu'elle cédaît, il prononça des paroles de conciliation, de bon sens, d'une voix engageante:

—Tu t'exagères les choses, Madeleine, tu t'y feras bien vite, il n'y a que le premier pas qui coûte, et tu n'y penses plus. Tu te sentiras plus heureuse, au contraire: la satisfaction de la conscience, c'est la moitié du bonheur.

Mme Sigismond, poussant des soupirs, se laissait tirer au bras de son mari qui la soutenait à la taille, péniblement, comme une blessée sans force, tombant de marche en marche, dans la molle impuissance et le froissement de ses robes, en tournoyant lentement le long de la rampe, comme descendant sous un parachute.

A la dernière marche, Mme Sigismond demanda grâce pour une seconde.

—Je ne me sens pas encore bien décidée, souffla-t-elle timidement.

—Je t'en prie, ma chérie, n'écoute pas ton imagination. L'imagination est la folle de notre logis.

—Attends un peu!... j'ai une épingle à cheveux qui s'en va.

Madame Sigismond Caissière

Et la jeune femme assura ses épingles, ses agrafes, repiça sa robe, fit courir ses doigts autour d'elle et s'apprêta, puisqu'il fallait y passer, à montrer des façons qui la distinguassent au moins et l'éloignassent le plus possible du commun des dames de comptoir.

Ils pénétraient dans le magasin quand la porte opposée, la porte de la rue, s'ouvrit donnant passage à une belle cliente en toilette de ville.

— Mme Delorme! s'écria terrifiée la jeune femme en l'apercevant. Oh! jamais!

Et révoltée devant la chute à faire, le temps de faire froufrou dans l'escalier, elle remonta quatre à quatre ses appartements, en emportant dans le pli de sa jupe relevée à deux mains son idéal intact.

Son mari, la bouche grande ouverte, au comble de la surprise, la regarda filer légèrement dans l'escalier comme un ballon lâché qui s'envole.

Il n'eut pas un cri d'indignation, pas une idée de donner la chasse à l'amazone rapide. Mais son menton en truellerie se décrocha subitement et lui tomba sur le sternum.

Il entrevit dans un éclair d'esprit prophétique une dégringolade de quincaillerie au bout de laquelle il allait rouler sur le pavé, lui, sa famille et crever de faim, sans la moindre demi-bouteille de vin rouge ou blanc.

Dans ces conditions, il n'avait plus qu'une chose à faire: jouer du piano, se reconforter par un peu d'art et d'excitation esthétique.

C'est ce qu'il fit.

Laissant son premier commis se mettre aux ordres de la cliente, il gagna lentement le meuble de palissandre, le piano sans queue, où il avait enfermé, quant à lui, son idéal intime et l'inexprimé de son cœur.

Il s'assit et tout de suite, laissant tomber d'un seul coup sur les lames d'ivoire ses deux mains puissantes, en fit lever à plein vol des illusions guérisseuses, des rêves et des espoirs.

Bientôt son propre bruit l'excita, lui

monta au cerveau. Il se donna carrière et carrière de lion.

Tantôt de ses dix doigts précipités au galop, il poursuivait furieusement d'un bout à l'autre du clavier un ennemi invisible. Puis se calmant et ramenant ses deux mains contre lui, il les cachait dans son estomac comme fait la sarigue avec ses petits.

Puis encore, soudainement, sans avertir, il exécutait une nouvelle sortie et s'enfonçait comme un coin dans les touches serrées dont les bataillons pliaient.

Où bien ses mains expressives et mélancoliques effleuraient idéalement le piano avec la langueur traînante des feuillages au vent, ou bien, découragées, s'enlizaient sans force dans l'ivoire et semblaient à chaque note y mourir.

Tantôt encore, étendant à l'improviste les deux bras, d'un geste impérieux et hautain, comme pour comprimer le remuement révolté de l'ivoire gonflé de soupirs et de clameurs, il plaquait de terribles et définitifs accords du Jugement Dernier. Et son crâne aigu, en pain de sucre, hochait follement au vent de la musique, mât balancé au hasard dans une tempête d'harmonie où gémissaient les pédales, où le tabouret virait avec des craquements de cabestan, tandis que ses grandes mains blanches étendues s'abattaient comme des mouettes, l'aile brisée par des foudres, au milieu des touches houleuses.

Sa jeune femme, attirée et rassurée par ce tapage éperdu, venait de se glisser imperceptiblement derrière lui, cherchant à rentrer en grâce.

— A la bonne heure, fit-elle avec approbation, je t'aime mieux comme ça.

Il eut de nouveau son sourire silencieux et navré, son sourire de Sainte Face, le buste prêt à tomber en avant, comme fauché. Car il pensait au Syndic de Faillites que comportait inévitablement la "situation".

Puis, se reprenant, tête haute, il replongea et disparut de nouveau dans les vagues tumultueuses et les bruits d'abîme de la musique sans bornes.



La fourrure de 1880 à 1910

Les Belles et les Bêtes

Par Pierre Voyer

LE "Samedi" du 30 octobre commençait ses "Coups de Piton" par cette note: "La fourrure, qui fut le premier vêtement de l'humanité, est demeurée le vêtement de luxe par excellence. Elle excite une sorte de frénésie. On l'aime, on la recherche au point que ce n'est pas croyable. Une femme qui ne possède pas quelques peaux de bête dans son trousseau se juge déshonorée."

Rien n'est plus vrai. La fourrure est devenue une des grandes passions féminines à notre époque. Une femme a dit: "Nous l'aimons autant que nous aimons les perles et toutes les belles choses de la coquetterie."

Les hommes semblent y tenir moins. Le paletot tout fourrure n'est guère porté que par ceux qui ont à voyager en voiture; le casque est presque entièrement éliminé, sauf à la campagne.

Mais pour la femme, à mesure que la fourrure a cessé d'être une nécessité pour devenir un objet de luxe, un article superflu, cette fourrure a paru indispensable. Eve s'en servit, pour employer une expression heureuse, pour cacher ses premiers regrets; ses descendantes en font usage pour parer leurs charmes.

La femme porte si peu la fourrure pour s'assurer plus de chaleur en hiver que, plus

elle s'en couvre, plus elle diminue le nombre ou du moins le poids des autres parties de son vêtement. Il y en a qui ne vont plus qu'en corsage l'hiver mais elle porteront un formidable tour de cou. Je soupçonne que quelques-unes d'entre elles mesquinent sur le sous-vêtement et sur la qualité des étoffes extérieures afin de pouvoir mettre plus sur le poil de bête.

Saviez-vous que la fourrure avait été l'objet de lois en restreignant le port? Autrefois, quand les gens faisaient des excès en quelque chose, l'Etat, très paternaliste, intervenait par quelque chose qui s'appelait "loi somptuaire" et qui disait: "Vous ne ferez usage de telle chose que selon vos moyens, vos revenus."

Qu'est-ce que vous diriez d'une petite loi comme celle-là de nos jours? Mais ne craignez rien, aucun gouvernement ne l'osera, surtout à cette époque de suffragettisme.

* * *

Ceux qui ne sont pas au courant des vrais dessous s'alarment de la quantité de bêtes abattues que représente toute la fourrure qui défile sous leurs yeux. Ils ignorent qu'il en est à ce sujet comme pour le champagne: qu'il se consomme de celui-ci, annuellement, deux millions de bouteilles

Les Belles et les Bêtes

de plus qu'il ne s'en produit naturellement. En ce siècle où l'on arrive à fabriquer des oeufs artificiels, c'est jeu d'enfant que de manufacturer de la pelletterie de presque toutes les bêtes à poil. Et puis n'oublions pas que ce n'est pas qu'à la cuisine que



La Fourrure en 1700.

le lapin se met à toutes sauces. Le lapin est la providence des pelletiers et des fourreurs: ils tournent sa peau en peau de renard, d'hermine, de chinchilla, de loutre ou de castor de la façon la plus simple et la plus rapide.

Quand on sait qu'un manteau de zibeline du Canada, porté par une artiste de l'Opéra de Paris, a coûté \$28,000, on comprend mieux ce que l'on doit au savoir-faire des spécialistes et à la fécondité de la femelle du lapin.

Et la peau du renard noir, donc... Le dernier numéro du Bulletin de la Société de Géographie de Québec contenait ce petit article: "Il n'y a qu'un seul animal à fourrure qui ait une grande valeur: telle

est l'opinion des trappeurs canadiens du nord et celle aussi de la noblesse russe. Cet animal est le renard noir. Fait bien établi, c'est qu'en moyenne, on ne peut se procurer sur le marché que cinq peaux de cet animal par année; par grande exception on en a vu une année dix ou douze. Cependant les gens qui vivent de la chasse au renard sont nombreux, et au Canada seulement, on en tue cent mille par année. Le renard noir ne diffère d'aucune façon du renard jaune dont la fourrure se vend de deux à quatre dollars, ou encore du renard gris dont la fourrure est estimée à des prix variant de \$150 à \$400. Mais lorsqu'un chasseur réussit à prendre un renard noir et qu'il réussit à le dépouiller parfaitement de sa fourrure, il



La Fourrure en 1789.

est sûr d'obtenir pour celle-ci de \$800 à \$1,500. A ces prix-là, il trouve de suite un acheteur. Bien des nobles russes paient des agents voyageurs dans l'Amérique du Nord pour aller, durant tout l'hiver, visiter les fermes et les campements de bûcherons où parfois il est possible que l'on ait

vu un renard noir. Depuis vingt ans au moins, de nobles russes ont dépensé des sommes fabuleuses pour parquer le renard dans des terriers toujours avec l'espoir de prendre un renard noir."

* * *

On ne maquille pas que les peaux de lapins. Lucien Vrily nous dit: "Pour les belles fourrures cette opération prend le nom plus convenable de lustrage ou régularisation. Telles qu'on les envoie en Europe, renards, zibelines, et castors sont souvent, en effet, de coloration médiocre. A nous pinceaux, brosses fines et couleurs liquides! La toison jaune sale d'un castor du Canada devient vite une fourrure aux tons chauds... Ce truquage est obligatoire. Il est aussi beaucoup plus facile et moins curieux que celui employé par les maquilleurs de l'imitation, du lapin et aussi de la chèvre à longs poils dont ils savent faire des peaux d'ours, de la chèvre à poils rasés dont ils font des peaux de tigre, les zébrures noires et caractéristiques étant obtenues par des applications de carton peint... Une tête en carton, des pattes, une queue, et ça y est. Ingéniosité ou talent véritable? Les deux, tout simplement."

Le même nous apprend que des ouvrières habiles savent fabriquer un "tour de cou" de deux mètres avec une seule peau de renard d'un mètre à peine. M. Vrily a su aussi comment on arrivait à transformer un vulgaire renard du Canada, estimé \$8, quelquefois plus ou moins, en un renard argenté dont chaque spécimen véritable coûte de \$1,600 à \$2,000. Teinte préalablement en noir, la fourrure est se-

mée ensuite de poils de blaireaux enfoncés au milieu de touffes et collés au caoutchouc... Pour \$12 on acquiert ainsi le beau renard argenté si longtemps convoité.

* * *

Que ceux qui se croient connaisseurs en fourrure et se font attraper se consolent en lisant les faits suivants racontés par mon regretté ami Henry de Puyjalon: Un chat devenu sauvage fut capturé un jour par un trappeur nommé Bro... Il l'étendit sur moule avec toute l'habileté d'un vieux chasseur qu'il était. Puis il la vendit comme peau de pékan, à un trader (trafiquant) nommé Bel..., qui la revendit à un autre trader nommé Poit... Ce dernier la transporta à Mingan où, finalement, il la céda, toujours en qualité de pékan, à M. Peter Mac K..., facteur de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui, m'affirme-t-on, ne démentira pas le fait.

Il n'y a pas de longs jours encore, une peau que l'on croyait celle d'un caribou fut saisie. On l'accusait d'avoir été "levée" en temps prohibé. Le propriétaire se défendit et deux experts furent désignés. Le premier conclut à la validité de la saisie, la peau n'étant pas de saison, disait-il. Le second, au contraire, déclara que cette dépouille appartenait à un animal tué en octobre. On appela un troisième expert qui ne fut pas de l'avis du premier et refusa de partager l'opinion du second sur la date de la mort du caribou. Ses recherches se continuèrent et furent poussées à leurs dernières limites et l'on finit par démontrer avec la plus éblouissante clarté que la peau de caribou incriminée était une peau de vache.



L'ELOGE DU CORSET

Par Tante Pierrette

JE commence par vous dire que cet éloge du corset, ce n'est pas moi qui le fais. Vous connaissez ma façon de voir là-dessus: je combats les extrêmes — autrement dit: je suis, à la fois, contre le corsetage poussé à la torture et contre l'absence totale d'une compresse quelconque. Aujourd'hui, fidèle à mon système de faire connaître le pour et le contre sur tout ce qui nous intéresse, je veux noter quelques arguments d'un médecin allemand et du célèbre docteur Doyen, de Paris, qui collaborent à la réhabilitation du corset. Ils commencent par réfuter la

prétention que le corset est un produit de la démence de la fashion moderne. Ils disent: Les réseaux métalliques que portait la femme de la Grèce et de l'Italie antique furent les précurseurs du corset moderne.

Le docteur Schlanz, piqué d'entendre dire que celui-ci enlaidit et ruine le physique de la femme, s'est avisé d'étudier l'influence du corset sur la beauté du corps et sur la santé féminine. Et il vient d'émettre un avis contraire. Après avoir longuement étudié la question, le docteur Schlanz a examiné les tableaux des maîtres illustres, et devant les Eve, les saintes



La femme avec corset, par Faivre.

Remarquez, disent-ils, cette belle mine de santé florissante, cette gorge charmante, ces traits exquis. C'est qu'elle porte un corset.



La femme sans corset, par Kranach.

Remarquez, disent-ils, ce dos voûté, ces épaules tombantes, cette face malade. C'est que le modèle de ce portrait, peint vers 1520, ne portait pas de corset!

et les femmes de l'époque que peignirent les Lucas Kranach et les Albert Dürer, il a eu l'inconvenance de s'écrier: "Mais ces femmes sont on ne peut plus mal faites! Regardez ces dos ronds, ces épaules tombantes, ces poitrines rentrées! Elles sont toutes anémiques et rachitiques."

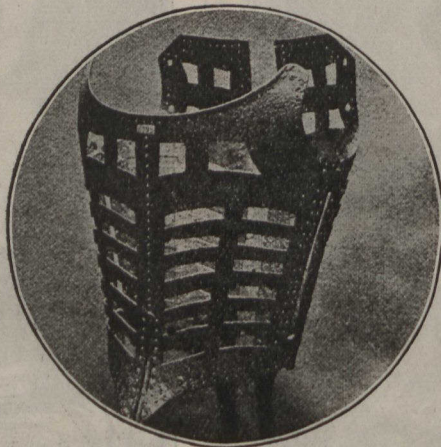
Puis réfléchissant, et regardant de plus près, il a conclu: "Parbleu! c'est qu'elles ne portaient pas de corset!"

"En effet, dit le Dr Doyen, il suffit de regarder les portraits de ces grandes dames pour s'apercevoir, au relâchement de leurs attitudes, à la bouffissure de leur chair et à bien d'autres détails peu esthétiques, que leurs corps disgracieux ont toujours ignoré la contrainte de cette partie du vêtement."

Le même Dr Doyen croit qu'on a été injuste envers le corset—à peu près comme envers le vin. Du fait qu'il avait donné lieu à quelques abus—on l'a condamné; sans réfléchir, bien entendu, que c'étaient les abus et non le corset qu'il fallait poursuivre! Condamnation toute théorique d'ailleurs, puisque bien heureusement les femmes, en le modifiant dans ce qu'il avait d'imparfait, n'ont pas renoncé à son usa-

ge. Un corset bien fait n'est pas un instrument de supplice; bien au contraire, il rend les femmes plus gracieuses et soutient, dans l'adolescence, la fragilité de leur stature. Si nous nous plaçons maintenant au seul point de vue de l'art et de la beauté, non seulement le corset ne leur porte pas préjudice, mais une femme qui n'a jamais porté de corset est loin d'être aussi gracieuse, de posséder l'allure et la ligne de la Parisienne. Si elle est maigre, elle a l'aspect d'un adolescent imberbe; si elle est corpulente, elle n'a plus rien de cette esthétique que doit toujours observer la femme. Maigre ou corpulente, elle vieillit avant l'âge, elle paraît négligée, elle est loin d'être séduisante.

On dit encore que le corset "intelligent" modère l'appétit, combat l'embonpoint, élimine les courbures. Le Dr Doyen résume ainsi son opinion: "Continuez, mesdames, à porter corsets souples et bien faits, et faites-en porter à vos fillettes dès leur adolescence. Il suffira que ces corsets ne les gênent en rien dans leurs exercices physiques ni dans tout ce qui peut les développer et les assouplir." Ce fut toujours mon opinion, vous le savez.



Le corset au XVIIe siècle

N'est-ce pas, en apparence, le plus barbare des instruments de supplice? Il paraît cependant que porter ce corset était moins dangereux que de n'en pas porter du tout.

LA BERGERIE DE NOEL

QUEL âge a votre petit garçon, madame?

A cette question, la mère regarde son petit garçon comme on regarde la pendule pour voir l'heure, et elle répond :

—Pierre! Il a vingt-neuf mois, madame.

Il valait autant dire deux ans et demi; mais, comme le petit Pierre a beaucoup d'esprit et fait mille choses étonnantes pour son âge on craint de rendre les autres mères un peu moins jalouses, si on le leur présente comme un peu plus âgé qu'il n'est, et par conséquent un peu moins prodigieux.

C'est pour une autre raison encore qu'elle ne veut pas qu'on lui vieillisse son Pierre d'un seul jour. Ah! c'est qu'elle veut le garder tout petit, tout bébé. Elle sent bien que, plus il grandira, moins il sera son enfant... Elle sent qu'il lui échappe peu à peu. Hélas! ils ne cherchent qu'à se détacher, ces petits ingrats! La première séparation date de leur naissance. Alors, on a beau être leur mère, on n'a plus qu'un sein et deux bras pour les retenir.

Tout cela fait que Pierre a tout juste vingt-neuf mois. C'est d'ailleurs un bel âge, et qui m'inspire, pour ma part beaucoup de considération, j'ai beaucoup d'amis de cet âge, dont les procédés sont excellents à mon égard. Mais aucun de ces jeunes amis n'a autant d'imagination que Pierre. Pierre assemble les idées avec une extrême facilité et un peu de caprice.

Il se rappelle certaines choses très anciennes. Il reconnaît des visages absents depuis plus d'un mois. Il découvre, dans les images coloriées qu'on lui donne, mille particularités qui le charment et l'inquiètent. Quand il feuillette certain livre illus-

tré qu'il aime et dont il n'a déchiré que la moitié des pages, ses joues se tachent de rouge et une lueur trop vive passe dans ses yeux.

Sa mère a peur de ce teint là; elle craint que trop de travail ne fatigue une tête si petite et molle encore; elle craint la fièvre, elle craint tout. Elle a peur de porter malheur à l'enfant dont elle s'est enorgueillie. Elle en est presque à souhaiter que son petit garçon, dont elle fut si fière, ressemble au petit boulanger qu'elle voit tous les jours sur le pas de la boutique, avec une face énorme et plate, des yeux bleus sans regard, une bouche perdue sous les joues et un air de santé bête. Il ne donne pas d'inquiétude au moins celui-là! Tandis que Pierre change de couleur à chaque instant; il a ses petites mains brillantes, et il dort dans son berceau d'un sommeil agité.

Le médecin n'aime guère non plus que notre petit ami regarde des images.

Il recommande le calme des idées. Il dit: "Elevé-le comme un petit chien. Ce n'est pourtant pas difficile!"

En quoi il se trompe; c'est au contraire très difficile. Le docteur n'a aucune idée de la psychologie d'un petit garçon de vingt-neuf mois. Et puis, le docteur est-il sûr que les petits chiens s'élèvent tous dans le calme de la pensée? J'en ai connu un qui, âgé de six semaines environ, rêvait toute la nuit et passait, dans son sommeil, du rire aux larmes avec une rapidité pénible.

Il emplissait ma chambre de l'expression des sentiments les plus désordonnés?

Est-ce du calme cela? Non pas! Aussi, le petit animal faisait comme Pierre, il maigrissait. Il vécut pourtant. Pierre a de même en lui les germes d'une généreuse

vie. Il n'est atteint dans aucun organe essentiel. Mais on voudrait le voir moins maigre et moins pâle.

Paris convient mal à ce petit Parisien. Ce n'est pas qu'il s'y déplaie, au contraire. Il s'y amuse trop; il y est attiré par trop de formes, de couleurs et de mouvements; il a trop à sentir et à comprendre, il s'y fatigue.

Au mois de juillet, sa mère l'emmena tout pâle et mince dans un petit coin de la Suisse, dans une tiède vallée où il ne vit que de l'herbe et des vaches; il vit des vaches dont il buvait le lait écumant; il vit l'herbe aromatique qui composait ce lait; cela faisait un bienfaisant spectacle.

Un tel repos sur le sein de la grande et calme nourrice dura trois mois, trois mois pleins de riantes images et pendant lesquels beaucoup de pain bis fut mangé. Et je vis revenir dans les premiers jours d'octobre, un petit Pierre nouveau, régénéré; un petit Pierre bruni, doré, cuit, presque joufflu, les mains noires, la voix grosse et le rire gros.

—Regardez mon Pierre, il est affreux, disait la maman joyeuse; il a les couleurs d'un bébé à vingt-neuf sous!

Mais elles ne durèrent pas, ces couleurs. Bébé pâlit redevint nerveux, délicat, avec quelque chose de trop rare et de trop fin. Paris reprenait son influence: je veux dire le Paris spirituel, qui n'est nulle part et qui est partout, le Paris qui inspire le goût et l'esprit, qui trouble, qui fait qu'on s'ingénie, même quand on est tout petit.

Et voilà Pierre de nouveau blémissant et rougissant sur des images.

Vers la fin de décembre, je le trouvai nerveux, avec des yeux énormes et des petites mains sèches. Il dormait mal et ne voulait plus manger. Le médecin disait: "Il n'a rien, faites-le manger!" Mais le moyen? Sa pauvre mère avait essayé de tout, et rien n'avait réussi. Elle en pleurait et Pierre ne mangeait pas.

La nuit de Noël apporta à Pierre des polichinelles, des chevaux et des soldats en grand nombre. Et, le lendemain matin, devant la cheminée, la maman en peignoir, les mains pendantes, regardait avec défian-

ce toutes ces figures grimaçantes de jouets.

—Cela va encore l'exciter! se disait-elle. Il y en a trop! Et, doucement, de peur d'éveiller Pierre, elle prit dans ses bras le polichinelle, qui, lui, avait l'air méchant; les soldats qu'elle redoutait, les croyant fort capables d'entraîner plus tard son fils dans les batailles; elle prit le bon cheval rouge lui-même, et elle alla, sur la pointe des pieds, cacher tous ces joujoux dans son armoire. Elle ne laissa dans la cheminée qu'une boîte de bois blanc, le cadeau d'un pauvre homme, une bergerie de trente-neuf sous. Puis elle alla s'asseoir près du petit lit et regarda dormir son fils. Elle était femme, et le petit air de fraude qu'avait sa bonne action la faisait sourire. Mais, voyant les paupières bleuies du bébé, elle songea de nouveau: "C'est horrible qu'on ne puisse pas le faire manger, cet enfant."

A peine habillé, le petit Pierre ouvrit la boîte et vit les moutons, les vaches, les chevaux, les arbres frisés.

C'était, pour être exact, une ferme plutôt qu'une bergerie. Il vit le fermier et la fermière. Le fermier portait une faux, et la fermière un râteau. Ils allaient au pré faire les foin, mais ils n'avaient pas l'air de marcher. La fermière était vêtue d'un chapeau de paille et d'une robe rouge. Pierre lui donna des baisers et elle lui barbouilla la joue. Il vit la maison: elle était petite et si basse que la fermière n'aurait pu s'y tenir debout; mais cette maison avait une porte, et c'est à quoi Pierre la reconnut pour une maison.

Comment ces figures peintes se reflétaient-elles dans les yeux barbares et frais d'un petit enfant? On ne sait, mais ce fut une magie. Il les pressait dans ses petits poings, qui en furent tout poissés; il les dressait sur sa petite table et les nommait par leurs noms avec l'accent de la passion: "dada! toutou! moumou!" en soulevant un de ces étranges arbres verts, au tronc lisse et droit et dont le feuillage en copeaux forme un cône, il s'écria: "pin! pin!"

Ce fut, pour la mère, une sorte de révélation. Elle n'eût jamais trouvé cela. Et

(Suite et fin page 98)